

FACULTÉ DE DROIT DE L'UNIVERSITÉ DE PARIS

LA POLITIQUE DE RENAN

SUIVIE D'UNE ÉTUDE SUR

LES CANDIDATURES DE 1869 ET DE 1878

d'après des notes et documents inédits.

THÈSE POUR LE DOCTORAT

Présentée et soutenue le mercredi 24 février 1909, à 1 heure

PAR

GASTON STRAUSS

LAURÉAT DE LA FACULTÉ DE DROIT

AVOCAT A LA COUR D'APPEL

ANCIEN SECRÉTAIRE DE LA CONFÉRENCE DES AVOCATS

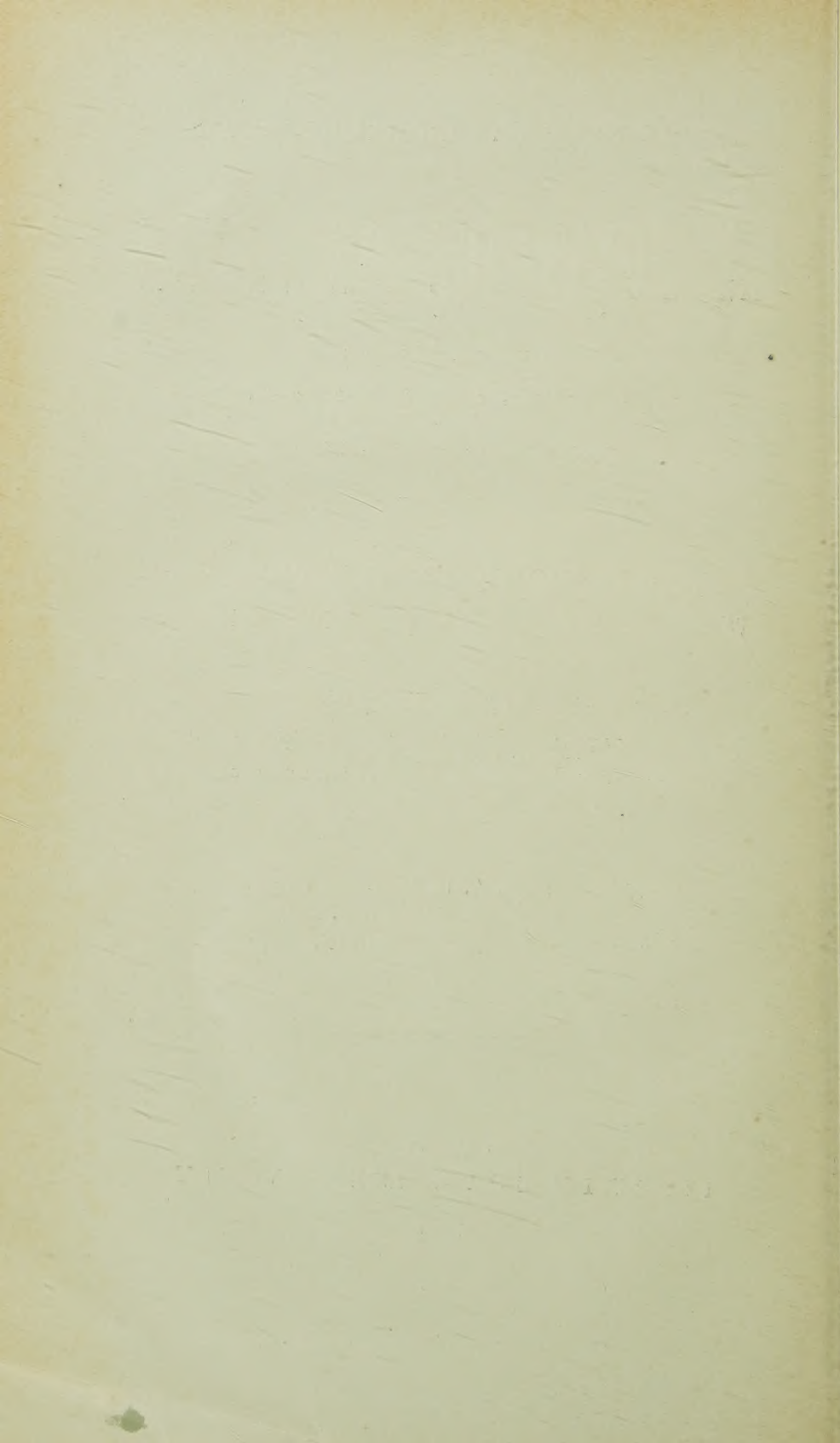
Président : M. A. ESMEIN, *Professeur.*

Suffragants { MM. P. F. GIRARD, *Professeur.*
 { AMBROISE COLIN, *Professeur.*

E. GREVIN

IMPRIMERIE DE LAGNY

1909



THÈSE POUR LE DOCTORAT



Digitized by the Internet Archive
in 2026

FACULTÉ DE DROIT DE L'UNIVERSITÉ DE PARIS

LA POLITIQUE DE RENAN

SUIVIE D'UNE ÉTUDE SUR

LES CANDIDATURES DE 1869 ET DE 1878

d'après des notes et documents inédits.

THÈSE POUR LE DOCTORAT

Présentée et soutenue le mercredi 24 février 1909, à 1 heure

PAR

GASTON STRAUSS

LAURÉAT DE LA FACULTÉ DE DROIT

AVOCAT A LA COUR D'APPEL

ANCIEN SECRÉTAIRE DE LA CONFÉRENCE DES AVOCATS



Président : M. A. ESMEIN, *Professeur.*
Suffragants { MM. P. F. GIRARD, *Professeur.*
AMBROISE COLIN, *Professeur.*

E. GREVIN

IMPRIMERIE DE LAGNY

1909

La Faculté n'entend donner aucune approbation ni improbation aux opinions émises dans les thèses ; ces opinions doivent être considérées comme propres à leurs auteurs.

INTRODUCTION

I. L'INFLUENCE DE RENAN.

II. ESSAI SUR LA PSYCHOLOGIE DE RENAN ET
SUR LE RENANISME.

I

L'INFLUENCE DE RENAN

L'influence de Renan ne s'est exercée ni dans le domaine des faits (lois, institutions), ni dans celui des idées (doctrine). Elle est essentiellement « psychologique ».
Le renanisme : état d'âme particulier qu'il suppose, « criticisme religieux ».

Quel qu'ait été le charme exercé par Renan, on peut douter qu'aucune de ses idées philosophiques ou politiques ait eu une influence directe sur son temps.

Renan n'a jamais recherché cette sorte d'autorité ; il est visible qu'il la redoutait. « On ne philosophe jamais plus librement, écrivait-il, que quand on sait que la philosophie ne tire pas à conséquence ¹. »

La rigueur de logique, qui caractérise l'esprit

1. *L'Ecclésiaste*, p. 88. Cf. *Dialogues philosophiques*, 4^e édition, préface, pp. x et xi.

français et qui n'admet pas qu'une théorie reste à l'état de pure spéculation, lui semblait une habitude plus dangereuse que profitable. Ce n'est pas parce qu'une doctrine est vraie, qu'elle doit être bonne à appliquer. « La théorie est toujours un idéal; il sera temps de la réaliser le jour où il n'y aura plus dans le monde de sots ou de méchants ¹. »

Le maître eût-il d'ailleurs ambitionné le rôle d'un publiciste ou d'un homme d'État, qu'il eût été bien dépourvu pour le remplir.

Son caractère, son éducation, l'ordre d'études auquel il était attaché, l'avaient porté à dégager des événements leur intérêt moral, leur signification spirituelle plutôt que leur importance politique ².

Par philosophie il inclinait au fatalisme et dès lors à l'inaction. Si complexes lui semblaient les questions sociales, si divers les opinions et les systèmes, qu'il préférerait ne prendre aucun parti. « La politique est comme un désert où l'on marche au hasard vers

1. *Essais de morale et de critique* (5^e édition), p. 77.

2. Cf. *Questions contemporaines* (Etat des Esprits en 1849), p. 322 : « La Révolution réellement efficace, celle qui donnera la forme à l'avenir, ne sera pas une révolution politique; ce sera une révolution morale et religieuse... » Cf. *Avenir de la Science* (11^e édition), p. 37. Cf. *Conférences d'Angleterre*, (1880, p. 37) : « La patrie n'est pas tout ici-bas. On est homme et fils de Dieu avant d'être Français ou Allemand. Le Royaume de Dieu, rêve éternel qu'on n'arrachera pas du cœur de l'homme, est la protestation contre ce que le patriotisme a de trop exclusif... L'Etat ne sait et ne peut savoir qu'une chose : organiser l'égoïsme collectif. Cela n'est pas indifférent; mais cela ne suffit pas. »

le Nord, vers le Sud, car il faut marcher. Nul ne sait dans l'ordre social où est le bien. Ce qu'il y a de consolant, c'est qu'on arrive nécessairement quelque part. Dans le jeu de tir à la cible auquel s'amuse l'humanité, le point atteint paraît le point visé ¹. »

Aussi bien Renan n'a-t-il jamais été qu'un politique par occasion.

Sans doute, il serait possible, à la faveur de quelques pages choisies avec discernement, à la faveur aussi de ses candidatures en 1869 et 1878, de dresser une liste de réformes, de tracer un programme d'action, qui témoigneraient que le philosophe n'est pas resté étranger aux contingences de la vie sociale ².

Bien mieux, dans une œuvre où les contradictions abondent, un polémiste aurait beau jeu à mettre Renan au service d'un parti politique. Il lui suffirait par exemple de pécher par prétérition, pour transformer le maître, au gré de sa fantaisie, en un socialiste révolutionnaire, en un conservateur impénitent ³, voire en un républicain radical.

1. *Avenir de la Science* (11^e édition), préface, p. xvii. Cf. PRÉVOST-PARADOL, *Essais de politique et de littérature*, 1^{re} série, p. 259 : « Savant, philosophe, artiste, dans le sens le plus large et le plus élevé du mot, M. Renan ne semble pas aussi touché que la plupart des hommes de notre temps, de ce qu'il y a d'intérêt et même de grandiose dans la poursuite des réformes religieuses et politiques, dans l'amélioration laborieuse et pratique des choses humaines. »

2. V. chap. xii.

3. Renan réactionnaire. Un essai de ce genre a été tenté par M. ANDRÉ BEAUNIER dans le *Figaro* du 12 septembre 1903, « La Réponse de la Statue ».

Il est évident que ces tentatives ne résisteraient pas à la critique la plus superficielle. Mieux vaut reconnaître que Renan n'a pas influé sur son siècle, à la manière des publicistes ou des hommes d'État. Avec des œuvres de proportion infiniment plus modeste, Prévost-Paradol et le duc de Broglie se sont imposés à l'attention des membres de l'Assemblée nationale. Renan, lui, n'a laissé aucune trace dans les débats parlementaires. Son action n'est pas de celles qu'on relève dans les constitutions ou les lois.

Si nous sommes ainsi en présence d'une doctrine négative, sans portée positive appréciable, quel peut être l'intérêt d'une étude sur la politique de Renan?

A défaut d'une réalisation immédiate dans les faits, les idées parfois bénéficient d'une adhésion rationnelle dont les conséquences, quoique lointaines, peuvent être importantes.

C'est même le propre des philosophes d'être en avance sur leur temps et de préparer l'avenir. Michelet disait audacieusement : « Descartes a fait la Révolution française ». Est-ce qu'au point de vue doctrinal, les idées de Renan laissent quelque espoir de fécondité et faut-il réserver l'avenir comme susceptible de les faire germer?

On peut répondre avec assurance que la pensée du maître restera demain aussi *neutre* qu'aujourd'hui. Renan n'a pas enseigné une doctrine particulière; il

n'a pas fait siennes, en les vulgarisant, certaines vérités ; il n'a pas, comme Taine, inauguré une méthode de travail.

L'autorité de Renan, on en chercherait vainement la preuve dans les faits ou dans les idées. Elle n'est, par ses effets, ni pratique, ni doctrinale. Elle est d'un tout autre ordre. Le maître a préparé des états d'âme plutôt qu'il n'a recommandé une philosophie, une morale ou une politique. Sa domination est d'essence psychologique.

Par une coïncidence que le hasard ne suffirait pas à expliquer, tous ceux qui ont analysé son œuvre ont éprouvé le besoin de mettre en relief le caractère du penseur ¹.

C'est que la personnalité du maître s'impose avec plus de vigueur que ses idées. Comme philosophe, comme politique, Renan n'a peut-être pas un seul disciple au sens strict du mot ; mais tous ceux qui ont interprété son œuvre et qui l'ont aimée, l'ont retenue comme l'affirmation d'un état d'âme particulier. Etat d'âme qu'ils ont apprécié, et qu'en vertu de ces délicates affinités de goût et de sentiment qui créent les sympathies, ils se sont trouvés, presque sans le vouloir, reproduire en eux.

Renan a ainsi « ému » son temps par une certaine

1. En particulier voir JULES LEMAITRE, *Contemporains*, 1^{re} série, p. 193 ; 5^e série, p. 107. — FAGUET, *Politiques et moralistes*, p. 315. — BOURGET, *Études de psychologie contemporaine*, t. I, p. 108. — GABRIEL SÉAILLES, *Ernest Renan (Essai de biographie psychologique)*. — RAOUL ALLIER, *La philosophie d'Ernest Renan*. — SAINTE-BEUVE, *Nouveaux lundis*, t. II, etc.

manière de prendre les choses, un peu comme les écrivains du XVIII^e siècle touchaient la « sensibilité » de leurs contemporains. Le mot « renanisme » désigne moins la doctrine de Renan, qu'il n'implique un ensemble d'attitudes intellectuelles et morales, que Renan n'eût pas dédaignées.

On a justement remarqué que MM. Jules Lemaitre, Anatole France, Maurice Barrès, étaient imprégnés de renanisme. Quelle diversité toutefois dans leurs opinions religieuses, politiques ou morales ! Mais il y a un trait commun à tous ces penseurs. Ils ont aimé Renan au point de lui emprunter sa manière de sentir, ses goûts, un peu de son tempérament.

Le dilettantisme aristocratique, le socialisme utopique et sentimental, la doctrine de l'énergie nationale se rejoignent ainsi par moments dans leur inspiration ; ils jaillissent de la même source.

On se plairait à imaginer Renan de retour en ce monde et cherchant à concilier dans une formule nouvelle le socialisme imaginaire de M. France et le traditionalisme réaliste de M. Barrès.

Peut-être, par un de ces prodiges d'éclectisme dont il avait le secret, eût-il trouvé le compromis nécessaire entre ces théories différentes et découvert, dans leur contradiction même, selon le concept de Hegel, le signe de la vérité. Ce qu'il n'eût pas manqué d'applaudir en tous cas, c'est l'idéalisme supérieur qui se révèle en de telles œuvres.

Dans l'effort de ces penseurs et de ces politiques

pour s'associer à l'infini et faire dépendre leur action dans le présent, d'une conception générale des choses, il eût reconnu des disciples, non selon la lettre de quelques vérités froides et périssables, mais des disciples selon sa tendance. Il les eût remerciés de s'être élevés au-dessus des vues mesquines d'un matérialisme vulgaire, qui considère les affaires de ce monde comme le grossissement des affaires de chacun ; et par leur idéalisme peut-être eût-il tenté de rapprocher M. France et M. Barrès.

Aussi bien était-ce la foi dans les nobles fins de l'humanité, qui devait, selon Renan, animer les hommes de la Révolution future. La Raison ne triomphera dans son œuvre d'édification politique et sociale que si elle est servie par une religion.

En tant que les croyances diverses, si puérils que soient leur dogme et leurs superstitions, entretiennent chez l'homme la foi en un idéal transcendant, en un ordre suprême, elles participent comme la science aux « éternelles vérités ». Au-dessus des cultes éphémères et provisoires, nécessairement entachés des mêmes défauts que les temps et les pays auxquels ils appartiennent, il y a la *religion* ou le *senti-ment religieux*, inséparable de la nature humaine et qui est le signe le plus évident de ses hautes destinées ¹.

1. *Nouvelles Études d'histoire religieuse* (nouvelle édition), préface, p. xx : « Les dogmes sont passagers ; mais la piété est éternelle. » Cf. *Conférences d'Angleterre* (in-18), p. 7 : « Toutes les religions peuvent être défectueuses et partielles ;

C'est cette conscience particulière, où l'esprit critique et le sentiment religieux non seulement se concilient, mais se pénètrent, que Renan a le plus heureusement représentée.

Criticisme sentimental, positivisme idéaliste, libre-pensée religieuse¹... mais les mots sont trop étroits pour contenir tout ce qui fait partie du legs psychologique de Renan.

Essayons quelque précision.

Peut-être une analyse plus profonde de la conscience du maître nous permettra-t-elle de mieux comprendre Renan et le renanisme.

la religion n'en est pas moins dans l'humanité quelque chose de divin et la marque d'une destinée supérieure. » Cf. *Études d'histoire religieuse* (7^e édition, in-18), préface, p. xviii. Cf. *Vie de Jésus* (in-8°, 28^e édition), p. 244. Cf. *De la part des peuples sémitiques dans l'histoire de la civilisation*, pp. 31 et 32. Cf. *Cahiers de jeunesse*, § 39, p. 354.

1. « Libre-pensée religieuse » : le mot est de M. JEAN IZOULET, préface à sa traduction des *Héros* de CARLYLE. Cf. FAGUET, *op. cit.*, p. 374 : « Renan fut un positiviste resté chrétien. » Cf. AMIEL, *Fragments d'un journal intime*, t. II, p. 62 : « Renan est un libre-penseur, mais un libre-penseur dont l'imagination flexible s'accorde l'épicurisme délicat de l'émotion religieuse. »

Rapprochez : *Avenir de la Science*, p. 444 : « Qui ne croit à rien ne vaut rien », a dit M. de Maistre. La vieille foi est impossible ; reste donc la foi par la science, la foi critique ». Cf. *Souvenirs d'enfance et de jeunesse* (in-8°), p. 291 : « L'esprit particulier de l'Allemagne me frappa ; c'était bien là ce que je cherchais : la conciliation d'un esprit hautement religieux avec l'esprit critique. »

II

ESSAI SUR LA PSYCHOLOGIE DE RENAN ET SUR LE RENANISME

Les facultés directrices au point de vue psychologique :

α FACULTÉ D'ASSIMILATION.

Conséquence au point de vue philosophique : scepticisme de Renan.

β ENTHOUSIASME.

Le romantisme et l'idéalisme de Renan.

Conciliation entre le scepticisme et l'idéalisme : « Il faut être mystique avec le positif. » Un divertissement renanien.

Quelle justification philosophique Renan a donnée de son état d'âme. Compromis recherché par lui entre la Raison et la Foi. La démonstration des *Dialogues philosophiques*. « Pourquoi il faut s'entraîner à la foi ».

γ SENS ESTHÉTIQUE.

L'art ne souffre pas qu'une conscience s'éparpille. Explication à ce point de vue de « l'état de foi artificielle ».

CONCLUSION SUR L'INFLUENCE DE RENAN.

Si, pour définir Renan, nous recourons à la méthode psychologique de Taine, en cherchant à expliquer l'écrivain par le développement régulier d'une ou plusieurs facultés directrices, nous retiendrons comme les qualités les plus significatives du maître : une admirable puissance d'assimilation et une extraordinaire faculté d'enthousiasme.

La puissance d'assimilation se révèle, dès les premiers écrits de Renan, dans les *Cahiers de jeunesse*, dans *Patrice*, dans *l'Avenir de la Science*¹. On y découvre une intelligence si avide de tout comprendre qu'elle redoute, en se réduisant, de ne rien connaître. Inquiétude vaine d'ailleurs. Si une œuvre a été universelle, c'est celle de Renan : philosophie, philologie, politique, critique littéraire, histoire (les Origines du Christianisme, le Peuple d'Israël, la Mythologie païenne, le Bouddhisme, le Moyen Age)

1. *Cahiers de jeunesse*, p. 94, § 36 : « Le sublime serait d'embrasser le tout à tous ses points de vue. O Dieu ! donne-le moi et je souffre tout. » Cf. *Cahiers de jeunesse*, p. 212, § 21 ; p. 285, § 117. Cf. *Patrice* (fragment composé en 1849 ou 1850), publié dans la *Revue des Deux-Mondes* du 15 mai 1908. Cf. *Avenir de la Science*, pp. 15 et 16.

On trouvera peut-être dans une très vive « sympathie émotive » la cause physiologique de la faculté d'assimilation de Renan. Cf. *Nouveaux cahiers de jeunesse*, p. 134, § 78 : « Je pensais tout à l'heure à un enfant que j'ai vu au bain et qui avait un vésicatoire au bras, et à l'instant j'ai senti les humeurs se porter très vivement à cette partie. J'ai plusieurs autres expériences analogues. Mon mal aux glandes salivaires, parce qu'on m'avait parlé de je ne sais qui, qui y avait eu un fort vilain mal. Mon imagination s'y portait de force et cela me faisait saliver jusqu'à m'épuiser... »

— quel est le domaine de la pensée où le maître n'a pas pénétré? Son œuvre est la plus merveilleuse synthèse de toutes les tendances philosophiques qui ont agité l'humanité. Réfléter en soi successivement tous les aspects de l'univers, tels qu'ils résultent de la conscience de toutes les races dans tous les siècles, tel paraît avoir été l'idéal intellectuel de Renan ¹.

Une aussi prodigieuse faculté d'assimilation devait conduire Renan au scepticisme.

Le scepticisme, quand il n'est pas une attitude adoptée par les frivoles pour justifier leur impuissance ou leur inaction, est la conclusion philosophique nécessaire des historiens de l'esprit humain.

L'étude impartiale et la critique désintéressée de toutes les doctrines métaphysiques et de toutes les croyances ne laissent place à aucune vérité absolue. Comment espérer encore une solution définitive à des problèmes sur lesquels l'imagination s'est exer-

1. *Avenir de la Science*, pp. 11 et 12 : « L'homme parfait serait celui chez qui tous les éléments de l'humanité se réuniraient en une harmonie supérieure comme dans l'humanité elle-même. » Cf. *Fragments philosophiques* (la métaphysique et son avenir), p. 309. Cf. *Averroès*, préface, p. x : « On n'est historien qu'à la condition de savoir reproduire à volonté en soi-même les différents types de la vie du passé, pour en comprendre l'originalité et pour les trouver tour à tour légitimes et défectueux, beaux et laids, dignes d'amour et de haine. »

Cf. FAGUET, *op. cit.*, p. 372 : « L'univers idéal serait la réalisation de tous les possibles. Renan eût souhaité que son œuvre fût l'expression de tous les possibles intellectuels. » Cf. GABRIEL MONOD, *Renan, Taine, Michelet*, p. 48.

cée vainement depuis les siècles les plus reculés¹ ? « Chaque penseur, a dit Hegel, est libre de créer le monde à sa manière ». Et Renan, précisant dans une formule poétique la même idée, osait écrire : « Un système n'est qu'une épopée sur les choses². » Aveu significatif : c'était attribuer à toutes les philosophies une valeur esthétique, exclusive de toute autorité scientifique, de toute adhésion rationnelle³ ; c'était renoncer à poursuivre en ces matières une vérité objective, toujours insaisissable, pour goûter le seul plaisir d'aimer et d'admirer la structure d'une construction harmonieuse.

On a beaucoup discuté sur le scepticisme de Renan.

1. *Questions contemporaines* (Avenir religieux des sociétés modernes), p. 415 : « Le dogmatisme est une présomption, car enfin, si parmi les milliers d'hommes qui ont cru tour à tour posséder la vérité, il n'en est pas un qui ait eu complètement raison, comment espérer que l'on sera plus heureux ? »

2. *Avenir de la Science*, p. 57. Cf. *Fragments philosophiques* (La métaphysique et son avenir), p. 287 : « Chaque tête pensante a été à sa guise le miroir de l'univers ; chaque être a eu son rêve qui l'a charmé... Grandiose ou mesquin, plat ou sublime, ce rêve a été sa philosophie. »

3. *Averroès*, p. 323 : « La forme est en philosophie au moins aussi importante que le fond ; le tour donné à la pensée est la seule démonstration possible. »

Cf. AMIEL, *Fragments d'un journal intime*, t. II, p. 237 : « La science est la matière de Renan plutôt que son but ; son but, c'est le style. Une belle page a pour lui dix fois plus de prix que la découverte d'un fait ou la rectification d'une date. » Cf. MÉZIÈRES, Réponse au discours de réception de Renan à l'Académie française : « La beauté de la forme exerce en vous une telle séduction, qu'il y a des jours où vous semblez presque y sacrifier la valeur de la pensée. »

M. Emile Faguet a écrit sur ce sujet des pages si finement nuancées qu'on les croirait dictées par Renan lui-même ¹.

Il importe selon nous de mettre en lumière que le scepticisme du maître, en vertu des causes psychologiques dont il procède, a été avant tout un « état d'âme scientifique ».

Renan n'a pas seulement douté pour le plaisir de douter, ce qui est le propre du dilettante.

Il n'a pas connu davantage le scepticisme intempérant des hommes du XVIII^e siècle, ce besoin de nier tout ce qui n'est pas rationnellement « évident », — ou cet autre scepticisme encore plus spontané, auquel le maître rendait en souriant un confraternel hommage : « le scepticisme du gamin de Paris », qui doute comme d'autres croient et pour qui le sens critique est une sorte de grâce naturelle.

Le doute de Renan fut une arme de science conquise au prix d'une crise morale douloureuse, un principe d'active curiosité, un prétexte à des investigations toujours plus audacieuses sur la nature de l'homme et les destinées de l'humanité.

Emerson a dit : « Exprime aujourd'hui ce que tu penses aujourd'hui ; demain tu diras ce que tu penses demain. » Ainsi Renan procédait. Dans le domaine des vérités approximatives comme celles des sciences morales et politiques, toutes les doctrines se défendent et se justifient plus ou moins ². Au lieu

1. Cf. FAGUET, *op. cit.*, pp. 363 à 367.

2. Cf. *Essais de morale et de critique*, pp. 189-190.

de s'enfermer dans l'une d'elles exclusivement, le maître s'efforçait de les comprendre et de les adopter toutes.

C'est ce qu'il expliquait dans une lettre à Edmond Scherer, où il définissait lui-même judicieusement son scepticisme : « Le seul point où j'aurais à vous contredire, c'est que je ne sais pas douter ; il serait plus exact de dire que dans les cas de doute je ne me résigne pas assez à me taire, que je me complais trop à exprimer les diverses hypothèses possibles¹. »

Dans ces problèmes complexes et délicats auxquels Renan faisait allusion, le progrès consiste moins à chercher une solution définitive qu'à renouveler et qu'à multiplier les hypothèses. Représenter toutes les idées, se faire l'interprète désintéressé des philosophies contraires, modifier constamment son point de vue, ne conclure que provisoirement, c'est une méthode non moins féconde qu'un dogmatisme inflexible, pour ramasser quelques parcelles de vérité dans le champ de l'inconnu. Scepticisme, dira-t-on, mais scepticisme, qui, malgré l'élégance du style, la délicatesse des nuances, la finesse des aperçus, est

1. Lettre inédite du 27 juin 1883 communiquée par M^{lle} Scherer, sœur du célèbre critique.

Cf. *Dialogues philosophiques*, préface, pp. viii et ix.

Cf. *Le Magasin Pittoresque*, t. XXVI, p. 71. — Cette note de Renan sur les « changements d'opinion » : « Il est non seulement excusable mais encore utile de changer, si par changement, on entend le progrès rationnel d'une intelligence embrassant chaque jour un horizon de plus en plus étendu, tout en conservant le sentiment de ce qu'il y avait de bon et de vrai dans les états qu'elle a quittés. »

moins l'attitude amusée d'un littérateur que la réserve nécessaire du savant.

*
* *

Si Renan n'avait été que sceptique, même dans le sens élevé où nous le comprenons, il n'aurait pas été Renan. A côté de cette remarquable puissance d'assimilation dont nous venons d'indiquer les conséquences philosophiques, une autre disposition psychologique devait orienter les destinées du maître et déterminer son œuvre : *l'enthousiasme*.

Renan fut peut-être un des derniers romantiques. Si la sûreté de son goût l'a défendu contre le romantisme de la forme et du style, sa race, son éducation, son caractère le prédestinaient au romantisme de l'âme et de l'imagination : « Sur les bords du Lédano est une grande ferme, centre du clan des Renan, bonnes gens venues du Cardigan sous la conduite de Fragan, vers l'an 480. Ils vécurent là treize cents ans d'une vie obscure, faisant des économies de pensées et de sensations, dont le capital accumulé m'est échu ¹ . »

Acceptons la version du maître et situons dans les puissantes réserves de sa race les sources de sa sensibilité.

Mais parmi tous les jeunes Bretons qui, vers 1845,

1. *Souvenirs d'enfance et de jeunesse*, p. 89. Cf. *Cahiers de jeunesse*, p. 326, § 15.

éprouvèrent, au contact de Paris, la force de leur idéalisme, un autre que Renan eût-il écrit dans ses cahiers des lignes d'un enthousiasme aussi candide ? « Mon Dieu ! comme je prends la vie sérieusement, vivement, naïvement, à plein. C'est merveilleux. Aussi je suis heureux.... Ce qu'il y a de *curieux*, c'est mon affreuse position, souliers percés, sous comptés et mon affreuse vie extérieure en cette maison avec des bambins et un ogre¹. »

Jamais l'amour de l'idéal, la soif de l'infini, le mépris du commerce actif et des intérêts pratiques ne se sont exprimés avec tant de véhémence naïve et audacieuse : « C'est l'utile que j'abhorre... Tout est sacré, tout est saint. Malheur à ceux qui se partagent entre Dieu et le monde... Voyez tous les mystiques, ils sont saints et beaux. Ce sont les hommes tout à Dieu, quoi de plus pur ?... A bas le juste milieu et ce mot bête dans son emploi, dont on croit nous faire injure². »

La très haute et sereine philosophie, qui consiste à ne rien écarter et à ne rien adopter absolument, eût peut-être satisfait la raison du maître ; elle ne pouvait suffire à sa sensibilité. Sa nature était trop exubérante, trop avide d'émotions nouvelles, pour lui permettre d'osciller indifféremment entre tous les systèmes qui divisent les hommes³. Il était à la fois

1. *Cahiers de jeunesse*, p. 226, § 44.

2. *Cahiers de jeunesse*, pp. 239, 267-268, 282.

3. *Correspondance Renan-Berthelot*, 1847, p. 28 : « Tous les

philosophe trop passionné, artiste trop amoureux de toutes les formes de la vie, pour songer à se fixer dans une ataraxie imperturbable. A sa curiosité il fallait toutes les jouissances : celles de l'immobilité contemplative, comme celles de la foi créatrice. Sa méthode, déjà le jeune philosophe à peine sorti de Saint-Sulpice l'avait lumineusement déterminée : « *Il faut être mystique avec le positif et la méthode scientifique* ¹. »

C'est à cette formule qu'il faudra revenir chaque fois qu'on voudra parler avec quelque assurance sur le scepticisme ou sur l'idéalisme de Renan.

Jamais le maître ne fut sceptique, sans envier le bonheur suprême ici-bas « qui est d'affirmer quelque chose ². » Jamais non plus il ne goûta au mysticisme, qu'il n'y trouvât un prétexte d'apprécier davantage « un certain sourire fin et silencieux ³. » Passer cons-

partis m'agacent, je ne sais à qui me vouer ; car voilà ce qui complique le nœud inextricable, c'est que nous avons besoin d'être d'un parti. *La solitude nous effraie et nous avons une peine extrême à nous contenter du point de vue purement critique.* »

1. *Cahiers de jeunesse*, p. 268, § 84.

2. *L'Antéchrist*, p. 176 : « Il n'y a pas de sceptique qui ne regarde le martyr d'un œil jaloux et ne lui envie le bonheur suprême qui est d'affirmer quelque chose. » Cf. *Histoire du Peuple d'Israël*, t. III, p. 497. « Avoir vu que les choses humaines sont un à peu près sans sérieux et sans précision, c'est un grand résultat pour la philosophie, mais c'est une abdication de tout rôle actif. L'avenir est à ceux qui ne sont pas désabusés. »

3. *Essais de morale et de critique* : « L'homme n'a pas de marque plus décisive de sa noblesse qu'un certain sourire

tamment d'un état d'âme à l'autre, jouer au croyant, jouer au sceptique, s'amuser au contraste, prendre plaisir à dédoubler sa personnalité — oui, cela fut le divertissement le plus renanien de Renan.

La psychologie de Renan nous a révélé un intéressant compromis entre la prudence d'un rationalisme averti et les audaces d'une sensibilité mystique.

Cette transaction entre la raison et le sentiment, le maître ne se l'est jamais proposée comme un objet d'étude particulier ; elle s'est conclue spontanément dans sa conscience et quand nous parlions de « méthode » tout à l'heure, peut-être allions-nous trop loin. Une méthode suppose un système réfléchi. Or Renan n'a jamais délibéré sur les causes ou les conditions du compromis qu'il posait en ces termes : « Il faut être mystique avec le positif. »

En rassemblant ici quelques-unes de ses idées familières sur la collaboration de la raison et de la foi dans l'évolution de l'humanité, nous n'avons pas la prétention de déterminer la doctrine philosophique qui aurait été à l'origine de cet état d'âme particu-

fin, silencieux, impliquant au fond la plus haute philosophie. » Cf. *L'Antéchrist*, p. 200 : « Nous aimerions à rêver Paul sceptique, naufragé, abandonné, trahi par les siens, seul, atteint du désenchantement de la vieillesse ; il nous plairait que les écailles lui fussent tombées une fois encore des yeux ; et notre incrédulité douce aurait sa petite revanche, si le plus dogmatique des hommes était mort triste, désespéré (disons mieux, tranquille) sur quelque rivage ou quelque route de l'Espagne, en disant lui aussi : « *Ego erravi* ».

lier de « foi critique » ou de « scepticisme religieux ». La philosophie ne vient jamais qu'après coup, pour expliquer une sensibilité ; elle n'en est pas la cause. Ce que nous voulons précisément, c'est rechercher comment Renan a justifié « en théorie » une manière de sentir et de penser qui lui fut propre.

Admettre la foi non pas dans son objet, qui est irrationnel, mais comme un moyen d'exaltation utile à l'humanité et propre à réaliser les destinées secrètes de ce monde, — telle est la transaction que Renan propose aux sceptiques qui veulent rester de fervents idéalistes.

Comment Renan a-t-il pu s'arrêter à ce singulier compromis ? Une brève analyse du premier chapitre des *Dialogues philosophiques* permettra d'apprécier les arguments qui préparent une telle conclusion.

Le monde, d'après Renan, a un but et travaille à une œuvre mystérieuse. « Il y a quelque chose qui se développe par une nécessité intérieure, par un instinct inconscient, analogue au mouvement des plantes vers l'eau ou la lumière, à l'effort aveugle de l'embryon pour sortir de la matrice, au besoin intime qui préside aux métamorphoses de l'insecte ¹. » Mille faits attestent cette impulsion mystérieuse, ce « nîsus » universel pour réaliser un dessein, une conscience. La Nature veut la propagation des

1. *Dialogues philosophiques*, pp. 22-23.

espèces; elle emploie cent ruses pour atteindre ce but. La Nature a besoin que l'homme soit vertueux; elle y a pourvu par « l'impératif catégorique ». Au point de vue individuel, l'amour et la vertu sont duperies, puisqu'ils sont sans profit pour l'intérêt égoïste. Au point de vue général, l'amour et la vertu sont des instincts nécessaires, puisqu'ils assurent les destinées de l'humanité. Ainsi l'Univers au regard de l'individu apparaît comme « un tyran fourbe qui l'assujettit à ses fins par des roueries machiavéliques. »

Alors quel est le devoir qui s'impose à l'homme? Doit-il se résigner à être le jouet d'un égoïsme supérieur? Doit-il se révolter contre une nature qui l'exploite, en vue d'une fin qu'il ne connaît pas? « La morale, répond Renan, se réduit à la soumission. L'immoralité est la révolte contre un état de choses dont on voit la duperie. *Il faut à la fois la voir et s'y soumettre*¹. »

Ainsi se précisent, dans la doctrine du maître, la part qui est faite à la Raison, la part qui est faite à la Foi².

1. *Dialogues philosophiques*, p. 43. Cf. *Nouvelles études d'histoire religieuse*, préface, p. xv : « L'homme est un être subordonné; quoiqu'il fasse, il adore, il sert. La vertu, c'est de contribuer avec joie et empressement au bien suprême. »

2. Nous prenons ici le mot « foi » dans le sens très large de croyance dogmatique (quel qu'en soit l'objet). Certes l'œuvre de Renan révèle surtout un essai de conciliation entre la raison et la foi religieuse. Le caractère, l'éducation, les goûts esthétiques du maître lui rendaient plus sensibles

Par les progrès de la réflexion, l'homme est arrivé à dévoiler les ruses de la nature, telles que la religion, l'amour, le goût du bien et du vrai. Parvenu à ce haut degré de criticisme, il a reconnu l'immense illusion, la fraude gigantesque qui est à la base de l'Univers. Mais sa clairvoyance, loin de l'inciter à la révolte, le dispose au contraire à la soumission. Si la Nature a un but, il voudra s'y prêter, il voudra participer à cette merveilleuse expérience dont il est à la fois le héros et la victime. « Le plus bel emploi du génie est d'être le complice de Dieu, de conniver à la politique de l'Éternel, de contribuer à tendre les lacs mystérieux de la Nature... La vertu est un *amen* obstiné dit aux fins obscures que poursuit la Providence par nous¹. »

Saisissons bien la pensée du maître. Il a découvert les motifs d'illusion qui soutiennent la vie ; et du même coup, il a reconnu leur impérieuse nécessité.

Critique, il a dénoncé les ruses de la nature (amour, morale, religion). Idéaliste, il révère ces chimères, par quoi le monde avance dans l'accomplissement de ses hautes destinées. *Sceptique et mystique à la fois, il entend se faire l'esclave*

les beautés de la religion que celles de la morale. Mais rien ne l'eût empêché de faire entrer dans son compromis les croyances non révélées. Dans les *Dialogues*, il ne distingue pas entre les diverses ruses de la nature. Et le dogme de « l'impératif catégorique » lui apparaît tout aussi *illusoire* que celui de la divinité de Jésus-Christ.

1. *Dialogues philosophiques*, pp. 43-46.

volontaire de toutes les illusions que sa raison avait dissipées.

Il sait « qu'une humanité, où tous verraient clair, ne serait pas viable, qu'elle périrait dans son germe même¹. » C'est du choc des croyances, des passions et des fanatismes, que jaillit l'idée du drame mystérieux que poursuit l'univers. Seule, la Foi entretient ces magnifiques puissances d'émotion et multiplie la vie dans ses sources les plus profondes. Le doute épuise la volonté, énerve l'instinct vital. « Les planètes mortes sont peut-être celles où la critique a tué les ruses de la nature et quelquefois je m'imaginais que si tout le monde arrivait à notre philosophie, le monde s'arrêterait². »

Telle est, en résumé, la démonstration théorique qui peut servir de justification à cet état d'âme renanien de « foi critique », qu'on pourrait aussi avec plus de précision appeler un « *état de foi artificielle*. »

La foi y apparaît en effet, comme une satisfaction

1. *Dialogues philosophiques*, p. 30. Cf. *Questions contemporaines* (Avenir religieux des soc. mod.), p. 414 : « Le sage est celui qui voit à la fois que tout est image, préjugé, symbole, et que l'image, le préjugé, le symbole, sont nécessaires, utiles et vrais. » Cf. *Patrice* (Fragment publié dans la *Revue des Deux-Mondes*, 15 mai 1908), pp. 269-264.

2. *Dialogues philosophiques*, p. 43. Cf. *Patrice*, p. 270 : « Ne pas trop voir est la condition nécessaire de l'exercice énergique des facultés humaines : l'homme trop *savant* devient impuissant. »

spirituelle, comme une jouissance morale recherchée et conquise, *quoique la croyance intérieure manque, quoique les raisons intellectuelles de croire fassent défaut.*

Pascal nous avait déjà offert ce singulier spectacle d'un homme qui s'efforce de parler et d'agir *comme s'il croyait*, espérant que la foi naîtrait par surcroît de l'habitude des paroles et des actes. Renan procède de la même manière, mais dans une intention différente. Ce qu'il veut, ce n'est pas étourdir sa raison pour accéder plus entièrement à la foi, mais empêcher que sa raison, libérée de tous instincts et de toute croyance, ne s'épuise elle-même dans le doute.

Un rationalisme toujours plus audacieux, une critique dissolvante ne laissent subsister aucune certitude¹, aucun principe religieux, moral, philosophique, qui puisse soutenir une conscience et satisfaire une sensibilité. Or pour vivre, pour prendre plaisir à la vie, ne faut-il pas sortir de ce nihilisme effrayant ? « Vivre » c'est toujours plus ou moins « agir ». « Agir », c'est « affirmer », c'est oublier que tout drapeau est un mensonge et qu'il n'y a pas une seule raison humaine qui justifie un acte de sacri-

1. Les « Certitudes » que Renan donne comme telles dans ses *Dialogues philosophiques* ne sont que des hypothèses auxquelles il accorde un meilleur crédit. Ce qui d'ailleurs n'empêche pas Renan de les contredire à leur tour. Voir par exemple une amusante réfutation de la première Certitude des *Dialogues* (*négarion du surnaturel*) dans les *Feuilles détachées*, préface, pp. xvi et xvii.

fice, d'amour et d'héroïsme. Ainsi *il faut croire, il faut s'entraîner à la foi*, ne serait-ce que pour éviter cette clairvoyance impuissante qui est l'essence du scepticisme. *Il faut croire...* Et c'est là une obligation pour la société comme pour l'individu. Le rationalisme infatué des penseurs du xviii^e siècle, en repliant l'homme sur sa destinée terrestre, dispose à un matérialisme desséchant, à ces seules considérations de bien-être et de sécurité où s'engourdissent les nations les plus fortes. *Il faut croire enfin* (et ce prétexte esthétique n'est pas étranger à l'attitude de Renan), parce que ce monde est un spectacle merveilleux que Dieu se donne à lui-même et qu'il importe d'y jouer un rôle actif et brillant, avec le plus de conviction possible¹.

Que pèsent toutes ces raisons de croire sans la seule qui soit décisive : « la vérité de la foi » ? Décevant compromis, auquel nous convie le maître : je condamne la foi dans sa cause qui est le dogme, la croyance au surnaturel ; je la réhabilite dans ses effets, comme une dispensatrice d'émotions fécondes et d'énergies héroïques. Ainsi sans froisser les scrupules de ma raison, j'apaise ma sensibilité².

1. Cf. *Nouvelle lettre à Strauss*. (*Réforme intellectuelle et morale*, 5^e édition, p. 205) : « Cet univers est un spectacle merveilleux que Dieu se donne à lui-même. Servons les intentions du grand Chorège, en contribuant à rendre le spectacle aussi brillant, aussi varié que possible. »

2. Cf. *Feuilles détachées*, préface, p. xviii : « Ne disputons pas sur la dose, ni sur la formule de la religion. Bornons-

Oui, décevant compromis, parce qu'il ne satisfait ni la raison ni le cœur. On voudrait ou plus de logique ou plus d'amour. Mais qui serait négociateur assez présomptueux, pour proposer une solution qui associât, sans les diminuer, Voltaire et François d'Assise? Malgré le provisoire de sa tentative, sachons gré à Renan d'avoir voulu un moyen pour conserver à l'esprit critique le bénéfice de la mysticité chrétienne.

Alphonse Daudet disait un jour en parlant de Renan : « C'est une cathédrale désaffectée ¹. » Mot juste pour définir cette exquise religiosité, maintenue dans les limites d'un rationalisme intraitable. Si Renan n'avait eu d'autre mérite que celui d'offrir à la Science le tribut de sa sensibilité catholique, encore faudrait-il le louer pour avoir tenté de célébrer la messe dans le sanctuaire d'Athéna ².

nous à ne pas la nier ; gardons la catégorie de l'inconnu, la possibilité de rêver. *Il ne faut pas que la ruine, devenue inévitable, des religions prétendues révélées, entraîne la disparition du sentiment religieux.* » Cf. *Dialogues philosophiques*, préface, pp. xviii et xix. Cf. cette appréciation de Renan sur la religion de sa sœur Henriette. (*Ma sœur Henriette*, p. 25) : « Sa religion était arrivée au dernier degré d'épuration. Elle rejetait absolument le surnaturel... C'était une sainte moins la foi précise au symbole et les étroites observances. »

1. ALPHONSE DAUDET, cité par EDMOND DE GONCOURT dans son *Journal*, t. VII, p. 9. Cf. l'éloge que fait Renan de la religion de Virgile, *Histoire du peuple d'Israël*, t. V, p. 404 : « Le bel état d'équilibre religieux où se tenait Virgile, cette façon de tout aimer sans rien croire. »

2. Dans une des pages les plus émouvantes des *Cahiers de Jeunesse* où Renan évoque et apostrophe le Christ (qu'il vient d'abandonner comme Dieu, mais qu'il retrouve et qu'il

*
* *

Dans cet essai sur la formation psychologique de Renan, nous avons présenté l'œuvre du maître comme répondant à deux tendances essentielles de son caractère : d'une part, une faculté d'assimilation remarquable ; de l'autre, un enthousiasme romantique et religieux. De là, un essai de conciliation philosophique, sur lequel nous avons peut-être trop insisté.

Il y a quelque danger, en présence surtout d'un caractère aussi nuancé que celui de Renan, d'appliquer la méthode psychologique de Taine, en ramenant à deux facultés maîtresses et directrices l'originalité propre de l'écrivain. Ainsi dans cette description analytique d'une conscience supérieure, nous avons négligé, parmi d'autres, un élément important : le sens esthétique de Renan.

On comprend mal, en effet, *son état de foi artificielle*, si l'on ne fait une part très large à ses besoins d'unité et d'harmonie artistiques. Ce n'est pas seulement pour calmer la fièvre de son enthousiasme que

adore comme Homme), il s'écrie : « Tu me trouves peut-être roide et trop entiché de science. Mais qu'y faire? Nous sommes comme cela maintenant et je te jure que pour t'aimer, je t'aime. J'ai même du simple et du pur dans l'esprit; *la science ne me dessèche ni ne me déflurit; oui vraiment, je crois que nos cœurs sont faits l'un pour l'autre.* » (*Cahiers de jeunesse*, pp. 332-333, § 39.) Cf. *Patrice*. (Fragment de Renan paru dans la *Revue des Deux-Mondes*, 15 mai 1908, pp. 255-261.)

Renan s'est efforcé de croire. *Dans cette tension vers la foi, dans ce culte d'un idéal qui échappe à la raison*, il y a au suprême degré une satisfaction d'ordre esthétique.

Renan a été blessé de cet éparpillement de la conscience, qui accompagne tout scepticisme. Il en a moins souffert dans sa moralité, jamais compromise grâce à une délicieuse quiétude naturelle, qu'il n'en a été froissé dans ses sentiments d'artiste.

De quelque manière qu'on l'entende en effet, l'art marque un retour à l'unité : c'est l'extériorisation d'un tempérament, l'affirmation d'une personnalité, la réalisation sensible d'un idéal.

Cela, Renan ne pouvait manquer de le sentir et de le vérifier à ses dépens. En empruntant à la conscience de l'univers tous ses aspects, ne faisait-il pas le sacrifice de sa propre unité ? Les mille âmes successives de l'humanité devaient se contredire en lui et l'empêcher de se connaître et de s'affirmer soi-même. Combien de fois, à travers toutes les expériences de sa pensée, a-t-il dû souffrir ainsi des excès mêmes de son intelligence et de sa faculté d'assimilation ¹ ?

1. Nous ne formulons pas une hypothèse. Renan a trop fortement décrit cette crise de dilettantisme pour ne pas l'avoir traversée. Cf. *Avenir de la Science*, pp. 15 et 16 : « L'homme né avec une faculté éminente qui absorbe toutes les autres est bien plus heureux que celui qui trouve en lui des besoins toujours nouveaux, qu'il ne peut satisfaire. Il lui faudrait une vie pour savoir, une vie pour sentir et aimer, une vie pour agir, ou plutôt il voudrait pouvoir mener de front une série d'existences parallèles, tout en ayant dans

M. Maurice Barrès a merveilleusement exprimé pour son compte cette crise psychologique : « Dans cette succession d'imperfections, je suis obsédé de me reposer de moi-même dans une abondante unité. Ne pourrais-je réunir tous ces sons discords pour en faire une large harmonie¹ ? »

Nous ne suivrons pas le disciple de Renan dans sa recherche d'une méthode pour s'assimiler le plus d'émotions possibles, sans cependant renoncer à « affermir dans son moi ce qu'il contient d'immuable. » Tous ceux qui ont aimé Renan ont éprouvé, comme M. Barrès, le vertige de cette mobilité d'idées et de sentiments, de ce versatilisme intellectuel et moral — conclusion nécessaire d'une émotivité trop facile et d'une trop grande puissance d'adaptation.

une unité supérieure la conscience simultanée de chacune d'elles... Quand il se voit dans l'impossibilité de réaliser cet idéal multiple... c'est un retour d'une amertume sans pareille. Il maudit cette surabondance de vie, qui n'aboutit qu'à se consumer sans fruit... A peine a-t-il réalisé une face de la vie, que mille autres non moins belles se révèlent à lui, le déçoivent et l'entraînent à leur tour, jusqu'au jour où il faut finir, et où, jetant un regard en arrière, il peut enfin dire avec consolation : J'ai beaucoup vécu. C'est le premier jour où il trouve sa récompense. » Cf. *Fragments philosophiques* (Avenir de la métaphysique), p. 309. Les mêmes sentiments sont exprimés avec la même émotion dans les *Cahiers de jeunesse*, p. 285, § 117. Cf. deux autres passages de ce livre, pp. 291 et 292, § 125 et p. 981, § 73 (*in fine*). Cf. *Nouveaux cahiers de jeunesse* (pp. 140-141, § 85). Cf. *Patrice*. (Fragment de Renan paru dans la *Revue des Deux-Mondes* du 15 mai 1908, p. 273).

1. *Le Jardin de Bérénice*, p. 115. Voyez aussi le délicieux examen de M. BARRÈS : *Examen de trois idéologies* (Perrin, éditeur), 1892.

A l'exemple de M. Barrès aussi, pour sortir de cet éparpillement de la conscience, ils ont cherché une formule et tracé un programme d'action, qu'ils ont suivi avec d'autant plus d'enthousiasme, que peut-être ils en savaient mieux la fragilité¹. Dans les querelles politiques, religieuses et morales, qui divisaient leur temps, ils ont pris parti avec violence, non par une conviction raisonnée, mais pour le plaisir d'affirmer leur personnalité et pour se donner à eux-mêmes l'illusion de la foi²...

*
* *

Loin de nous la pensée d'attribuer à l'autorité essentielle de Renan un pareil état d'âme et de faire

1. Cf. *Nouvelles études d'histoire religieuse*, préface, p. VII : « On n'est martyr que pour les choses dont on n'est pas bien sûr. Si les systèmes pour lesquels le pauvre Giordano Bruno se laissa brûler, au champ de Flore, eussent été aussi vrais que ceux de Galilée, peut-être n'eût-il pas jugé à propos de les affirmer au prix de sa foi. »

Cf. *Fragments philosophiques* (La métaphysique et son avenir, p. 327 : « Une religion qui serait aussi claire que la géométrie n'inspirerait ni amour ni haine... On ne se passionne que pour ce qui est obscur, car l'évidence exclut toute option individuelle. »

2. Cf. *Correspondance Renan-Berthelot*, p. 31 (16 septembre 1847) : « Il est clair que l'homme qui s'en tiendrait au point de vue critique n'agirait jamais avec nerf. Il faut pour cela être rondement dogmatique, croire que ce pourquoi on travaille c'est le bien absolu, que les adversaires ont absolument tort ; alors on se bat avec cœur. Je conçois très bien que si j'étais porté dans la vie active, je deviendrais aussi dogmatique pour l'action, et que pourtant je conserverais mon *a parte* critique. »

dépendre de sa direction spirituelle, la philosophie de ces « faux-croyants », dont l'activité combative déguise mal un irrémédiable scepticisme.

Aux temps où nous vivons, l'homme qui pense subit des influences trop diverses, pour qu'il soit possible de parler au sens strict d'une « éducation ».

Jamais d'ailleurs Renan n'a offert sa conscience en exemple. Même ne déclarait-il pas que s'il avait été chef d'École, il eût préféré « ceux de ses disciples qui se seraient détachés de lui¹. »

Toutefois la démarche des lettrés délicats est significative, qui vinrent chercher, au milieu de ses travaux d'érudition, l'auteur des *Origines du Christianisme* pour le proposer à l'élite intellectuelle comme l'arbitre le plus sûr des élégances philosophiques.

Le maître accueillit ces démonstrations sans étonnement ; il devina et *précéda* même en quelque sorte sa propre légende, qui allait bientôt s'épanouir sous ses yeux : celle du vieillard aimable, épicurien voluptueux, conservant au milieu de ses débauches littéraires une certaine gaucherie ecclésiastique. Il ne refusa pas de se montrer tel qu'on le sollicitait d'être. Il fit entendre à ses amis les plus délicieuses fantaisies du « petit carillon qui était en lui » ; il se laissa fêter sans impatience.

Or ces ovations à un érudit hébraïsant, cette popu-

1. *Fragments philosophiques* (Avenir de la métaphysique), p. 271.

larité qui s'abattait sur l'aristocrate métaphysicien des *Dialogues* sont un phénomène sans précédent dans notre histoire. Et j'y vois la preuve non pas tant de l'influence exercée par Renan que de l'extraordinaire concordance entre un écrivain et son siècle.

Résumons-nous. L'honneur du maître est d'avoir le mieux incarné l'esprit français à la fin du xix^e siècle. Position historique dangereuse. On ne manquera pas de faire peser sur Renan la responsabilité des coïncidences. Parce qu'il s'est trouvé représenter le plus heureusement un certain tour d'esprit (qui lui fut peut-être moins naturel qu'à son temps), on lui imputera la direction morale d'une génération « qui l'aurait inventé plutôt que de se passer de le connaître ¹. »

Renan philosophe, Renan historien et politique, ont déjà soulevé des critiques si passionnées que leur éloquence trahit des préoccupations actuelles ².

Peut-être un moraliste attardé fera-t-il un jour le procès de l'influence renaniste. Et déjà on peut prévoir ses conclusions, qui malgré leur arbitraire paraîtront décisives, à cause des présomptions qu'elles rassembleront.

Notre moraliste reviendra sur cet « *état de foi artificielle* », dont nous parlions tout à l'heure. Il dé-

1. J'emprunte cette excellente formule aux irrévérencieux, mais charmants *Huit jours chez M. Renan*, de M. MAURICE BARRÈS (5^e édition, p. 55).

2. FERDINAND BRUNETIÈRE, *Cinq lettres sur Renan*. GABRIEL SÉAILLES, *Ernest Renan*.

peindra ces jeunes gens, d'autant plus pressés de s'affirmer, qu'ils ont reconnu davantage l'inanité de toute règle extérieure. Selon les lois de la plus savante psychologie, il établira que le *scepticisme idéaliste à la manière de Renan est la meilleure école de passion et d'égotisme*.

Pour achever (et sans vouloir généraliser à l'excès), il choisira dans la jeunesse moderne quelques-uns de ses représentants et sous la diversité des caractères, des ambitions sociales, il dénoncera dans la manière de sentir et de penser certaines affinités communes.

« Ces jeunes gens, dira-t-il, se soucient moins de la vérité que de l'originalité, de la valeur d'un raisonnement que de sa nouveauté, de la justesse d'une opinion que de la forme qu'elle revêt. Pour eux les considérations esthétiques sont les seules intéressantes ¹.

« L'analyse et la critique des doctrines et des faits leur paraissent les exercices monotones d'un dogma-

1. Cf. *Fragments philosophiques*, p. 288 : « Chacun naît avec sa philosophie comme avec son style. L'originalité personnelle est en philosophie la qualité la plus requise, tandis que dans les sciences positives la vérité des résultats est la seule chose à considérer. » Cf. *Études d'histoire religieuse*, p. 431 : « L'art seul est infini... C'est ainsi que l'art nous apparaît comme le plus haut degré de la critique ; on y arrive le jour où convaincu de l'insuffisance de tous les systèmes, on arrive à la sagesse, c'est-à-dire à voir que chaque formule, soit religieuse, soit philosophique, est attaquable dans son expression matérielle et que la vérité n'est que la voix de la nature dégagée de tout symbole scolastique et de tout dogme exclusif. »

tisme suranné. Ils se piquent de juger sur des impressions, de prendre parti par tempérament, selon les caprices de leur sensibilité. Le seul enseignement qu'ils comprennent est celui de l'Histoire exposée sans préoccupation politique, décrivant sans les critiquer les états successifs de l'humanité, de l'Histoire envisagée comme un spectacle d'art, comme une vaste Légende des siècles, comme une sorte de préface à l'Esthétique.

« Dans la vie active, la violence de leurs polémiques, la surexcitation de leurs passions semblent témoigner d'ardentes convictions. Mais nos dilettautes recherchent la volupté de l'action, de l'amour et de la haine, comme autant d'émotions nouvelles. Et c'est tout.

« Au fond, ils se souviennent que les opinions religieuses, politiques et morales ne sont que les reflets toujours changeants d'une humanité mobile ; qu'un système philosophique n'est qu'une épopée sur l'univers ; que la vérité est le compromis irréalisable entre une infinité d'aperçus. »

TITRE PREMIER

LA PHILOSOPHIE DE L'HISTOIRE

CHAPITRE I

L'INFLUENCE DES ÉTUDES HISTORIQUES ET DE LA PHILOSOPHIE ALLEMANDE SUR L'ŒUVRE DE RENAN.

L'INFLUENCE DE L'HISTOIRE SUR L'ŒUVRE DE RENAN.

- A. Au point de vue de la conception de la philosophie.
- B. Au point de vue de la notion de la Vérité.
- C. Au point de vue de l'Esthétique.

L'INFLUENCE DE LA PHILOSOPHIE ALLEMANDE SUR L'ŒUVRE DE RENAN.

Ce que Renan doit aux philosophes allemands :

- A HERDER : Histoire des origines de l'humanité. L'humanité représentée comme remplissant une « vie propre. »
- A HEGEL : « Fondateur définitif de la philosophie de l'histoire. » — « Dieu n'est pas, mais il devient ». — Ce qui est réel est rationnel ». — « La Force, preuve du Droit ». — Fatalisme historique et absolutisme politique.

Il faut se garder d'assimiler l'œuvre politique de Renan à un recueil de fragments sans unité, où l'écri-

vain aurait apprécié, au jour le jour, les événements dont il fut le témoin.

Si Renan a été tout le contraire d'un esprit entier, il n'en aimait pas moins donner à sa pensée les apparences d'un système. Peu d'érudits ont même cultivé avec autant de plaisir les idées générales et les vastes préliminaires théoriques. Seulement ne nous y trompons pas. Renan n'attache à ses opinions qu'une valeur subjective et temporaire. S'il soutient à un moment donné telle doctrine, ne concluons pas qu'il y souscrive absolument; il ne fait qu'extérioriser une impression qui pourra être demain contredite par une autre, que coordonner des aperçus qu'il modifiera le jour où il se placera à un point de vue différent.

En un mot, sa conception de la vérité dépasse singulièrement son dogmatisme provisoire ¹.

Ces réserves faites, la Philosophie de l'histoire est dans l'œuvre historique et politique de Renan le chapitre le plus ferme et le plus harmonieux. Renan est demeuré fidèle sur ce point à ses opinions de jeunesse, telles qu'elles résultent de la publication de ses « Pensées de 1848 ². » Il les a confirmées en 1876 dans ses *Dialogues philoso-*

1. ED. SCHERER donne de curieux exemples de ce versatisme de Renan dans les problèmes d'exégèse religieuse. V. SCHERER, *Mélanges de critique religieuse*, p. 529. Cf. FAGUET, *Politiques et moralistes du XIX^e siècle*, 3^e série, p. 361.

2. On sait que sous le titre *L'Avenir de la Science*, RENAN publia en 1890 une œuvre de jeunesse inédite, ses pensées de 1848.

phiques ; en 1890 dans la Préface de l'*Avenir de la Science*.

C'est cette philosophie de l'histoire que nous voulons analyser. Elle est essentielle, non seulement pour apprécier les idées politiques de Renan, mais même pour comprendre l'ensemble de son œuvre historique, morale et philosophique.

Un des interprètes les plus autorisés de la pensée de Renan, M. Raoul Allier, a dans quelques pages judicieuses montré les conséquences d'une généralisation excessive des conceptions et de la méthode historiques ¹.

Renan prétendait devoir à l'étude de l'histoire l'affranchissement de sa pensée ². Il était naturel que par une tendance propre à tout savant, il fit de sa science particulière la discipline essentielle, sinon exclusive de l'esprit humain.

Renan a ainsi grandi à l'infini sa conception de l'histoire au point d'en faire une philosophie. « L'histoire est la forme nécessaire de la science de tout ce qui est dans le *devenir* ³. » Connaître les choses, c'est

1. RAOUL ALLIER, *La philosophie d'Ernest Renan*, 2^e édition, p. 62.

2. *Souvenirs d'enfance et de jeunesse*, pp. 293-299. Il est vrai que la critique conteste sur ce point la sincérité des souvenirs de Renan. Cf. ABBÉ COGNAT, *M. Renan hier et aujourd'hui*, pp. 64-65 et *passim*. Cf. SÉAILLES, *op. cit.*, p. 17. Cf. R. ALLIER, *op. cit.*, pp. 182-184.

3. *Avenir de la Science*, p. 174. Cf. Averroès, préface, p. vi. Cf. SÉAILLES, *op. cit.*, pp. 62-66.

les connaître dans leur évolution. La science des langues, c'est l'histoire des langues; la science des religions, c'est l'histoire des religions; la science de l'univers, c'est l'histoire de l'univers¹. D'une manière plus générale, la philosophie, qui est la science de l'esprit humain, n'est pas seulement l'analyse des rouages de l'âme individuelle, elle est l'histoire même de l'esprit humain².

C'est à l'histoire également que Renan a emprunté sa *notion de la Vérité*.

La vérité historique est l'exposé fidèle et impartial des événements et des faits. Elle est exclusive de tout principe *a priori*, de toute appréciation systématique, de toute conclusion arbitraire. De même, « la production de la Vérité est un phénomène objectif, étranger au moi, qui se passe en nous, sans nous, une sorte de précipité chimique que nous devons nous contenter de regarder avec curiosité³. » Les contradictions faisant partie intégrante de ce monde, la Vérité consistera à les reproduire, comme un

1. Dans ses *Fragments philosophiques* (Les sciences de la nature et les sciences historiques, p. 153), Renan entrevoit le jour où la connaissance de l'univers sera parfaite, grâce à une collaboration plus étroite des sciences de la nature (physique, chimie, géologie) avec l'histoire, dont elles sont la préface nécessaire dans l'étude du passé. Cf. *Histoire générale des langues sémitiques*, p. 501.

2. *Avenir de la Science*, p. 174. *Nouveaux cahiers de jeunesse*, (Appendice, p. 292). Cf. *Essais de morale et de critique*, p. 83 : « L'histoire est la vraie philosophie de notre temps... Chacun de nous n'est ce qu'il est que par son système d'histoire. »

3. Exposé de conscience philosophique, 1888 (*Feuilles détachées*, p. 402).

miroir en face des choses. La Vérité est ainsi un compromis entre toutes sortes de contradictions. L'erreur philosophique comme l'erreur historique n'est qu'une vérité incomplète.

Enfin l'Esthétique de Renan est essentiellement une *Esthétique historique*.

« L'histoire n'est pas une de ces études que l'antiquité nommait « *umbratiles* », pour lesquelles il suffit d'un esprit calme et d'habitudes laborieuses... Il y faut l'homme complet avec toutes ses passions ¹. »

L'imagination de l'historien doit donc se donner libre carrière, sauf à respecter l'ordre véritable et la signification exacte des faits. Il doit savoir que « chaque nation avec ses temples, ses dieux, sa poésie, ses croyances fantastiques, ses traditions héroïques, ses lois et ses institutions, représente une unité, une façon de prendre la vie, un ton dans l'humanité, une faculté de la grande âme ². » De même toutes les spéculations de Renan sur l'absolu et le divin traduisent les émotions et les rêveries d'un historien qui, se promenant à travers les siècles, a vu partout l'humanité s'élever avec une âme différente à la conception et au culte du parfait.

Quelle est donc cette philosophie de l'histoire qui domine toute l'œuvre de Renan?

1. *Essais de morale et de critique* (Augustin Thierry, p. 120).

2. *Av. de la Sc.*, p. 175. Cf. *Nouveaux cahiers de jeunesse*, p. 17, § 40.

On ne la comprend vraiment qu'en remontant aux philosophes allemands, dont Renan voulait être en France l'interprète et le continuateur ¹.

La philosophie allemande de la fin du XVIII^e et du début du XIX^e siècle avait précédé l'école évolutionniste dans ses conclusions essentielles.

C'est elle qui a conféré à l'Allemagne dans le domaine des sciences politiques, juridiques et économiques, cette prééminence, issue d'une application plus patiente et plus générale de la méthode historique ².

1. L'influence de la philosophie allemande sur ses conceptions personnelles est affirmée par Renan lui-même, à maintes reprises. Voir en particulier *Av. de la Sc.*, p. 168 et suivantes. *Lettres intimes*, p. 154. — *Cahiers de jeunesse*, pp. 97, 253 et passim. *Nouveaux cahiers de jeunesse*, (Appendice, pp. 285-286.) *Souvenirs d'enfance et de jeunesse*, pp. 291-292; *Lettre à l'abbé Coignat* (24 août 1845), publiée en annexe dans les *Souvenirs d'enfance et de jeunesse* (pp. 384-385); *La Réforme intellectuelle et morale*, préface, p. vi, etc.

Cf. SÉAILLES, *op. cit.*, p. 68 : « Renan serait au XIX^e pour l'Allemagne ce que Voltaire avait été au XVIII^e siècle pour l'Angleterre; il élaguerait les broussailles germaniques. Pour lui encore une fois l'esprit français ferait son œuvre, qui est de rendre humaines, universelles, les vérités qui restent nationales dans l'esprit et la langue des autres peuples. »

2. Il n'est pas douteux que les interprètes les plus illustres de l'école historique allemande ne se soient inspirés des idées de la philosophie hegelienne. Excepté que Hegel introduit dans l'évolution des institutions la notion de finalité, sa *Philosophie du Droit* est conforme à celle de l'école historique.

M. HENRY MICHEL (*L'idée de l'Etat*, p. 154), insiste très justement sur les relations entre la doctrine de Hegel et celle de Savigny, quoique le plus illustre des disciples de Hegel dans

Les Evolutionnistes anglais et français du milieu du xix^e siècle ont conçu l'étude des sociétés humaines comme celle d'un organisme vivant, et cela, grâce à une assimilation audacieuse entre les faits d'ordre physique et ceux d'ordre social et politique.

Avant eux, les penseurs allemands, Herder au xviii^e, Hegel au début du xix^e siècle, avaient dès longtemps affirmé « *la vie de l'Humanité* », mais au nom d'idées très différentes.

Préoccupé de vérifier dans les faits eux-mêmes la valeur des systèmes philosophiques, qui assignaient à l'histoire une cause initiale et un but déterminé, Herder¹ fut conduit à critiquer et à écarter les conceptions *a priori* qui avaient été proposées jusqu'alors.

Bossuet avait ramené tous les faits historiques à une source unique, la volonté de Dieu. L'histoire n'était pour lui que le déroulement d'un plan particulier conçu et réalisé par une force supérieure à l'homme : commandement d'un côté, obéissance de

la *Philosophie du Droit*, GANS, ait engagé une lutte ardente contre les représentants de l'école historique (Cf. LÉVY-BRUHL, *La théorie de l'Etat dans Hegel*, p. 23. Cf. RENOUVIER, *Philosophie analytique de l'histoire*, t. IV, p. 681.)

1. Voici comment Renan invoque Herder dans ses *Cahiers de jeunesse*, p. 343, § 30 : « Ah ! mon type sublime, où es-tu mon étoile ? Herder, mon penseur roi, régnant sur tout, jugeant tout et n'étant jugé par personne. » Cf. *Souvenirs d'enfance et de jeunesse*, p. 311 : « Mes lectures allemandes m'entretenaient dans ces pensées. Herder était l'écrivain allemand que je connaissais le mieux. »

l'autre, Dieu et l'homme, le Roi et le sujet, l'Église et le croyant ¹.

Les rationalistes français du XVIII^e siècle assimilaient plus prudemment l'Histoire à un enchaînement régulier de causes et d'effets, de moyens successifs pour des fins ultérieures. Voltaire ne s'intéressait au passé que dans la mesure où le passé avait préparé le présent.

Herder chercha au berceau des premières sociétés humaines la réponse au problème des origines et des destinées de l'humanité.

En étudiant les idiomes primitifs, les poèmes et les chants religieux des époques les plus reculées ², il se fortifia dans cette idée qu'un instinct d'une sûreté merveilleuse avait guidé les premiers mouvements de l'humanité. Comme l'individu, l'Humanité s'était éveillée avec une « conscience ». Le langage était, parmi tant d'autres manifestations, un produit naturel et spontané de l'âme humaine ³.

1. Cf. BOSSUET, *Politique tirée des propres paroles de l'Écriture sainte* (livre VI, articles 1 et 2 — livre VII, article 2).

Renan ne goûtait guère Bossuet comme historien ou politique. « La Politique de l'Écriture, écrivait-il à Peyrat en 1856, ignoble parodie de la Bible au profit de Louis XIV... Pour tout ce qui est de la méthode et des connaissances, Bossuet n'est en réalité qu'un sorboniste encroûté. » (Cf. *Quelques lettres à Alphonse Peyrat*, p. 64.)

2. HERDER. — *Ueber den Ursprung der Sprache*. — *Aelteste Urkunde des Menschengeschlechts*. — *Ideen zur Philosophie der Geschichte der Menschheit* (traduction Edgar Quinet).

3. Il n'est pas sans intérêt de faire remarquer ici que Renan a repris en partie la thèse de Herder dans son *Origine du langage* (1848 et 1857). Ce n'est pas seulement à Herder, mais aussi à Schlegel que Renan a emprunté les éléments

Ainsi Herder fut amené à concevoir une psychologie de l'humanité analogue à la psychologie de l'individu.

L'humanité, en se développant, obéissait à une force intime, à un instinct actif, et non à une cause extérieure à elle-même. Son histoire n'apparaissait pas comme l'exécution d'un plan particulier, dicté par une volonté supérieure, ni comme un enchaînement régulier de causes et d'effets, de moyens successifs pour des fins ultérieures; mais l'humanité était une entité jouissant d'une autonomie parfaite, réalisant spontanément et par elle-même une existence véritable.

*
* *

Autant que de Herder, Renan s'est inspiré de Hegel ¹, auquel il décernait dans *l'Avenir de la*

d'une psychologie des races primitives. On sait quelle part Renan a faite dans l'interprétation des phénomènes religieux (miracles, apparitions surnaturelles) à l'imagination de l'homme des premiers âges, à la force créatrice de la « raison spontanée ». *L'Avenir de la Science* contient déjà en germe cette doctrine qui sera développée plus tard dans les *Origines du Christianisme*. Cf. *Av. de la Sc.*, p. 168 et pp. 261-263.

1. Il va de soi que nous renonçons à donner ici, même en raccourci, une vue d'ensemble sur le système hegelien. Nous n'avons voulu retenir que la philosophie de l'histoire, et encore avons-nous laissé dans l'ombre l'argumentation qui chez le philosophe allemand encadre, précise et dépasse ses conclusions sur les destinées de l'humanité. Il en résulte que ces développements ne peuvent donner qu'une idée très imparfaite d'un système, dont la philosophie de l'histoire n'est qu'un chapitre entre beaucoup d'autres. Sur la métaphysique

science le titre de « fondateur de la philosophie de l'histoire¹ . »

Hegel, en effet, ne s'est pas contenté d'affirmer *la vie de l'humanité*; il devait en préciser le but philosophique et la signification morale.

Son œuvre, à la différence de celle de Herder, n'est pas le résultat de l'expérience et d'une certaine observation des faits. Elle est déduite tout entière des principes abstraits de la Logique. Construction systématique par excellence, mais dont l'originalité et l'harmonie étaient bien faites pour séduire Renan.

Par l'analyse de la notion de l'absolu, qui dans la doctrine de Kant tenait une place prépondérante, Hegel fut amené à édifier toute une philosophie.

L'absolu est-il un principe abstrait, un pur symbole idéologique ou une réalité?

Hegel, à la différence de Kant, n'admet pas que l'absolu soit un concept immobile et rigide derrière le voile mouvant de la Nature, une notion transcendante, une « chose en soi ». Pour lui, l'absolu est « immanent » à la réalité même, il ne la domine pas.

Ainsi, si l'on envisage l'Histoire, « on ne dira pas

politique de Hegel, voir : FOUILLÉE, *L'Idée moderne du Droit*. H. MICHEL, *L'Idée de l'État*. LÉVY-BRUHL, *La théorie de l'État dans Hegel* (1889). Sur Hegel et l'hegelianisme, voir : WILLM, *Histoire de la philosophie allemande*. ED. SCHERER, *Hegel et l'hegelianisme* (*Revue des Deux-Mondes*, 15 février 1867), et *Mélanges d'histoire religieuse*, p. 283.

1. *Av. de la Sc.*, p. 172.

que *les faits procèdent d'un absolu*, mais que *l'absolu procède dans les faits*, c'est-à-dire que l'absolu avance et progresse dans ses propres manifestations¹. » En d'autres termes, l'absolu est en voie de formation perpétuelle, jusqu'au jour où l'Histoire sera consommée. Alors l'absolu sera constitué par tous les progrès accumulés au cours des siècles. Si on l'appelle Dieu, il faut dire avec Hegel : « *Dieu n'est pas, mais Dieu devient ; Dieu se fait.* »

Par cette première conclusion, Hegel conciliait, selon sa formule, deux idées contraires en une vérité supérieure : l'idée du relatif et celle de l'absolu.

Mais comment faut-il se représenter cet absolu qui se révèle chaque jour davantage dans le relatif, c'est-à-dire dans les faits visibles et sensibles ?

Hegel va tenter une nouvelle conciliation entre deux notions contraires : l'idéal et la réalité.

L'absolu est la pensée et la raison. Mais cette pensée et cette raison ne sont pas distinctes des faits eux-mêmes, puisque l'absolu est immanent à la réalité. Le fait et l'idée se confondent ; et c'est commettre un abus de langage que de les distinguer. La réalité ne peut exister que s'il y a une nécessité à son existence et cette nécessité, c'est la raison elle-même : *tout ce qui est réel est rationnel*².

Si, renonçant à cette dialectique métaphysique,

1. FOUILLÉE, *Histoire de la philosophie*, p. 446.

2. De même, la raison portant en elle la nécessité de sa propre existence, *tout ce qui est rationnel est réel*.

nous employons une formule plus simple pour exprimer la même pensée, nous dirons que l'Histoire n'est pas une succession de faits et d'événements, dont la signification et le but nous échappent. Elle n'est pas le jeu d'une intelligence supérieure, qui seule peut découvrir l'Idée, qui se dissimule sous les faits. Non; l'Histoire est la série des manifestations par lesquelles l'humanité prend conscience de soi.

Imaginons un livre merveilleux, qui s'imprimerait lui-même au jour le jour et qui, à chaque page, se rendrait mieux compte de la force mystérieuse qui l'anime et le conduit vers un dénouement prévu et nécessaire. Telle est l'histoire de l'Humanité. A chaque fait, à chaque événement, l'humanité se connaît davantage, en même temps qu'elle se rapproche du but poursuivi. Le but atteint, l'absolu sera réalisé; Dieu sera; l'Humanité aura compris son rôle.

Et si l'on demande alors à Hegel, comment l'humanité arrive ainsi progressivement à la pleine conscience de ses actes, il répondra : « Parce que chaque fait exprime une idée. »

Tous les conflits humains sont ainsi des conflits d'idées (guerres, révolutions religieuses, politiques, économiques, sociales.) Or quel autre critérium pour apprécier la valeur d'une idée que sa force, sa puissance d'expansion, sa « faculté de réalisation » ? Si certains événements, si certains faits *dominent* sur la scène de l'histoire, c'est que l'Idée qui les inspi-

rait était plus féconde « en réalités ». « Le destin, disait déjà Héraclite, est une justice ; justice, puisque ce qui est, doit être. » *Le fait, dira Hegel, est la preuve du Droit* ; car ce qui est réel est rationnel.

Que l'on envisage les rapports des individus entre eux ou des nations entre elles, il n'y a pas de justice plus élevée que celle que la Force impose et consacre. L'Histoire est le jugement de Dieu ¹.

Hegel ne pouvait manquer d'édifier sur ces bases une théorie politique originale.

Le fatalisme historique devait le conduire aux doctrines les plus autocratiques.

Ce qui importe en effet, c'est de permettre à l'humanité de réaliser le plus vite possible l'absolu dans sa plénitude ; c'est d'accélérer l'histoire, en précipitant la victoire inévitable des forts sur les faibles.

A cette fin, il s'agit de sacrifier l'individu à l'État, l'État faible à l'État fort, et tous les États à l'humanité.

L'individu n'est intéressant que dans la mesure où il participe aux efforts du monde, pour réaliser une conscience divine. L'État étant au service de la même cause un instrument plus actif et plus puissant, il faut assurer l'autorité illimitée de l'État sur l'individu. *Ce qu'on appelle le Droit, c'est la liberté de l'État*, c'est-à-dire la domination de la puissance commune sur les libertés individuelles. « Hegel, abandonnant la tradition de Kant et de Rousseau,

1. « Die Weltgeschichte ist das Weltgericht. »

revient à la vieille conception, qu'on pourrait appeler le panthéisme politique ; il appelle l'État la substance de l'individu¹. »

De même que l'État n'est qu'un moyen en vue de l'humanité, l'individu n'est qu'un moyen en vue de l'État. Le principe de la politique hegelienne, c'est que l'État a une mission propre à remplir, distincte des intérêts individuels.

Kant avait représenté l'État comme une association d'individus, ayant pour but le libre développement des individus eux-mêmes. Hegel, au contraire, place la fin de l'État dans la défense d'une Idée supérieure, dont il est le représentant armé et à laquelle il doit sacrifier les intérêts privés.

Cette Idée supérieure, elle est mieux comprise par un homme que par la foule². L'État doit se personnifier dans un monarque qui sera le dépositaire de la conscience de l'humanité dans l'État³. « Le chef de

1. FOUILLÉE, *Histoire de la philosophie*, p. 450.

2. Hegel en donne un exemple significatif dans sa *Philosophie du Droit*. Il appelle de ses vœux le Prince qui malgré les dissensions des assemblées provinciales en Allemagne réalisera, à l'encontre d'un particularisme inintelligent, l'unité de la patrie.

3. Ce n'est pas à dire que Hegel soit partisan d'un gouvernement tout à fait absolutiste. Son idéal politique est la monarchie constitutionnelle, mais entendue d'une manière très différente de la notion classique et anglaise. Les chambres législatives sont chez Hegel de simples conseils consultatifs. Elles ne votent ni budget, ni lois. Leur raison d'être, c'est d'incarner, en face du souverain, l'esprit de la nation. Voir HEGEL (*Philosophie de l'Esprit*, traduction Vera, t II, § 544-545). Cf. LÉVY-BRUHL, *la Théorie de l'État dans Hegel*, pp. 41-43.

l'État, c'est l'État fait homme ; et Louis XIV avait raison en ce sens de dire : « L'État c'est moi¹. »

Après avoir ainsi absorbé les droits de l'individu, l'État se trouvera absorbé à son tour dans les États supérieurs, par des nationalités plus puissantes, par des races plus jeunes. De là, d'après Hegel, le droit de conquête et la perpétuité nécessaire de la guerre². « La nation victorieuse est toujours meilleure que la nation vaincue et sa force même est la preuve de son droit, car ce qui est réel est rationnel³. »

Au point de vue moral, cette apothéose du succès, cette glorification du fait accompli se justifie.

Puisque l'humanité est vouée à remplir son histoire, puisqu'elle est entraînée vers un but donné, par une force impersonnelle, il ne sert à rien de retarder l'exécution de lois fatales. N'oublions pas d'ailleurs que l'Absolu se réalise en raison. L'avènement de la conscience divine sera la consécration du Beau et du Bien. Il n'est que juste de mettre la force et la violence au service d'une si belle cause.

Nous n'avons pas la prétention de résumer ici toutes les doctrines philosophiques dont Renan a pu s'inspirer.

Après les noms de Herder et de Hegel, ceux de

1. FOUILLÉE, *Histoire de la philosophie*, p. 451.

2. HEGEL, *Rechts-Philosophie*, § 321-329.

3. FOUILLÉE, *op. cit.*, p. 451.

Fichte et de Schelling reviennent souvent sous sa plume. Il n'est pas douteux non plus que Renan n'ait emprunté aux philologues et aux historiens d'outre-Rhin, Gesenius, Lassen, Ewald, Strauss, quelques-unes de leurs idées.

Ces mêmes écrivains l'avaient initié aux travaux d'exégèse biblique. Il a continué une partie de leur enseignement dans les *Origines du Christianisme*. Il a dû retenir également certaines de leurs spéculations philosophiques ¹.

Mais si nombreuses qu'aient été les influences subies, l'originalité de Renan n'en est guère diminuée. Avec un goût subtil des nuances les plus délicates, une élégance de style si achevée qu'elle paraît naturelle, une fantaisie d'imagination qui n'exclut jamais la profondeur, il a réussi à s'assimiler et à traduire une philosophie dogmatique, souvent obscure par son aridité, sans rien lui emprunter de sa raideur ni de son pédantisme.

Ainsi il a donné une forme à la fois poétique et presque familière à des doctrines qui n'avaient plus l'attrait de la nouveauté.

Ce qui a contribué d'ailleurs, en dehors de ces qualités personnelles, à rehausser l'originalité de Renan, c'est qu'il a mis quelque coquetterie à rester, dans ses spéculations les plus audacieuses, un disciple de

1. Sur l'influence de l'école historique allemande sur Renan, voir E. SEILLIÈRE (*Revue des Deux-Mondes*, 15 octobre et 15 novembre 1906), et *infra*, ch. VII. Sur l'influence d'Ewald en particulier, voir E. LEDRAIN, *Ernest Renan*, p. 10.

l'Église au moins par habitude de langage¹. Il a mêlé avec une délicate ironie les symboles naïfs de la foi chrétienne aux abstractions de la métaphysique allemande.

Le royaume de Dieu, le purgatoire, l'enfer, les idées du péché originel, de la grâce, de la pénitence, alternent dans ses œuvres avec les théories de Herder sur l'Instinct de l'humanité et les méditations de Hegel sur l'Absolu immanent.

1. M. Emile Faguet a très spirituellement commenté cet aveu de Renan : « Je suis un prêtre manqué. » (*Politiques et moralistes du XIX^e siècle*, 3^e série, p. 374.)

CHAPITRE II

L'AVENIR DE LA SCIENCE ET LE FATALISME HISTORIQUE

La fin de l'humanité : réaliser la plus haute culture humaine possible. — La question sociale est mal posée. — Erreur commune des individualistes et des socialistes : matérialisme politique.

Conséquences des destinées supérieures de l'Humanité : sacrifice des droits individuels, de la liberté, de l'égalité et même de l'ordre public à la fin spirituelle et morale de l'humanité.

Contradiction entre ces doctrines fatalistes et tout essai constructif au point de vue politique et social. Renan résout cette contradiction par le rôle qu'il attribue à la Révolution française dans l'histoire de l'humanité, et justifie ainsi son intervention dans la politique active.

Les vœux de Renan : il préconise un État nouveau, « l'État organisé scientifiquement. » Intervention nécessaire de la Science dans les destinées de l'humanité. — Quelle science ? La philologie. Son rôle pour assurer l'équilibre économique, politique, moral de l'humanité.

Conclusion : « Il faut élever le peuple. »

« La fin de l'humanité et par conséquent le but que doit se proposer le politique, c'est de réaliser la plus haute culture humaine possible, c'est-à-dire la plus parfaite religion par la science, la philosophie, l'art, la morale, en un mot par toutes les façons d'atteindre l'idéal, qui sont de la nature de l'homme¹. »

C'est en ces termes généraux que Renan envisageait la politique en 1848. Définition qu'il reprendra toutes les fois qu'il s'efforcera d'assigner un but aux relations sociales, aux efforts collectifs ou individuels. Profession de foi qui, malgré son imprécision, est significative.

L'objet de la politique n'est donc pas d'administrer ou d'augmenter un patrimoine commun de jouissances, ni d'améliorer la situation matérielle des individus. A ce point de vue, il n'y a pas de question sociale. Une seule chose est nécessaire, c'est de permettre à tous « la vie de l'esprit ». Tout le reste est vanité².

Retenons ces prémisses. Elles orientent en effet les considérations politiques de Renan vers une fin toute spirituelle. De là, l'originalité de son œuvre, à beaucoup d'égards sa grandeur, mais aussi ses incontestables faiblesses.

1. *Av. de la Sc.*, p. 365. Cf. *Av. de la Sc.*, préface, p. xvi : « Pour nous autres idéalistes, une seule doctrine est vraie, la doctrine transcendante selon laquelle le but de l'humanité est la constitution d'une conscience supérieure, ou, comme on disait autrefois « la plus grande gloire de Dieu. »

2. *Av. de la Sc.*, pp. 7, 8, 9.

L'Avenir de la Science débute par une distinction entre la vie supérieure, consacrée au culte du Beau et du Bien, et l'existence inférieure, « vulgaire et profane », sacrifiée aux intérêts et au plaisir. Distinction banale, lieu commun, mais qui prennent une importance singulière, lorsqu'on en fait le fondement d'une politique et le point de départ d'une philosophie.

Pour Renan, toutes les réformes qui visent uniquement à une augmentation de jouissances et de bien-être sont indignes de la sollicitude du penseur. Certes, pour assurer le règne de l'Esprit, il est nécessaire d'affranchir les individus de certaines préoccupations matérielles, qui les humilient et les dégradent. Mais il ne faut pas confondre un « moyen » avec une « fin ». Les améliorations sociales n'ont aucune valeur idéale en elles-mêmes; elles sont seulement la condition de la dignité humaine et du perfectionnement de l'individu¹.

Il est légitime qu'un misérable travaille à s'élever au-dessus du besoin, mais il n'est pas intéressant qu'une société s'efforce de réaliser l'égalité même

1. Cf. *Vie de Jésus*, p. 494 : « Avoir fait de la pauvreté un objet d'amour et de désir, avoir élevé le mendiant sur l'autel et sanctifié l'habit du pauvre homme, est un coup de maître dont l'économie politique peut n'être pas fort touchée, mais devant lequel le vrai moraliste ne peut rester indifférent. L'humanité, pour porter son fardeau, a besoin de croire qu'elle n'est pas complètement payée de son salaire. Le plus grand service qu'on puisse lui rendre est de lui répéter souvent qu'elle ne vit pas seulement de pain. » Cf. *Études d'histoire religieuse*, p. 1. Cf. *Essais de morale et de critique*, p. 338.

approximative des conditions et des fortunes. Ces tendances égalitaires, loin de servir les destinées spirituelles de l'humanité, ne font que les contrarier. Une politique, dont l'objet est la conquête et la distribution des avantages matériels, excite les appétits les plus grossiers et méconnaît la fin idéaliste de l'individu et de la société¹.

Contre les socialistes, Renan cherche ainsi à prendre position.

Ce n'est pas à l'inverse qu'il soit partisan de la liberté économique. Individualistes ou socialistes, selon lui, ont tort également et pour la même raison.

Leur erreur commune, c'est de supposer que la politique se réduit à une question de bien-être et de jouissance. Quand les socialistes disent : « Le but de la société est le bonheur de tous ; quand leurs adversaires répondent : « Le but de la société est le bonheur de quelques-uns », — tous se trompent : mais les premiers moins que les seconds. Il faut dire : « *Le but de la société est la plus grande perfection possible de tous et le bien-être matériel n'a de valeur qu'en tant qu'il est dans une certaine mesure la condition indispensable de la perfection intellectuelle. L'État n'est ni une institution de police comme le voulait Smith, ni un bureau de bienfaisance ou un hôpital comme le voudraient les socialistes. C'est une machine à progrès*². »

1. Cf. *Av. de la Sc.*, pp. 82, 83, 84, pp. 377 et suivantes et *passim*.

2. *Av. de la Science*, p. 378.

Ce fondement spiritualiste, on pourrait dire « religieux » de la politique de Renan, lui a paru si nécessaire et si évident, qu'il l'a toujours admis comme un postulat, dont la vérité n'a pas besoin d'être prouvée. « L'humanité n'a d'autres fins que de créer de la Raison. »

Tout concourait à faire accepter par Renan, comme article de foi, un tel idéal.

Son caractère le rendait impropre à suivre une carrière dont l'objet n'était pas désintéressé¹. L'éducation qu'il avait reçue au séminaire l'avait habitué à considérer comme inférieures les préoccupations temporelles. Hegel lui avait enseigné que l'Absolu devait se réaliser en raison. Enfin ses recherches historiques sur *les Origines du Christianisme* l'avaient mis en présence de la crise la plus extraordinaire que l'humanité ait jamais traversée au point de vue moral². Du haut du Golgotha, les efforts des sociétés

1. *Souvenirs d'enfance et de jeunesse*, p. 75 : « Le trait caractéristique de la race bretonne à tous les degrés est l'idéalisme, la poursuite d'une fin morale ou intellectuelle souvent erronée, toujours désintéressée... Toute carrière ayant pour objet la recherche d'un intérêt quelconque, j'y aurais été nul, maladroit, au-dessous du médiocre. » Cf. SÉAILLES : *Ernest Renan*, p. 29.

2. On ne saurait trop insister sur l'influence qu'ont exercée sur Renan ses études d'histoire religieuse. La prééminence des intérêts spirituels de l'humanité sur les intérêts économiques et matériels est un dogme d'inspiration chrétienne. Le finalisme historique est, de l'aveu de Renan, une doctrine juive. Cf. *Histoire du Peuple d'Israël*, t. III, p. 468 : « Les prophètes juifs, suivant leur idée que les révolutions des empires n'ont

modernes pour assurer leur équilibre économique devaient paraître sans importance.

*
* *

En attribuant à l'humanité une fin objective, une destinée morale indépendante du bien-être des individus, Renan contredisait aux idées les plus communément admises par la politique moderne.

Avec une logique inflexible, il devait tirer d'un postulat philosophique ses conséquences extrêmes.

Pour Renan, comme pour Hegel, la raison d'État, la raison d'Humanité est érigée en principe d'équité : « Une société a droit à ce qui est nécessaire à son existence, quelque *apparente* injustice qui en résulte pour l'individu¹ ». « Apparente injustice », c'est la traduction la plus fidèle de la pensée de Hegel. Il n'y a pas injustice véritable, lorsque dans le conflit entre l'esprit individuel et l'esprit social, l'esprit individuel se trouve sacrifié².

Qu'il s'agisse d'égalité, de liberté, de la sauvegarde des intérêts privés, de la conservation de l'ordre

qu'un but : l'accomplissement des volontés de Jahvé sur Israël, sont en un sens très véritable les fondateurs de la Philosophie de l'Histoire, c'est-à-dire, de la tentative d'assujettir tous les événements à un finalisme providentiel. » Cf. *Histoire du Peuple d'Israël*, t. IV, p. 346. Cf. *Questions contemporaines* (Avenir religieux des sociétés modernes), p. 343 : « La philosophie de l'histoire est une œuvre juive et, en un sens, la dernière transformation de l'esprit prophétique. »

1. *Av. de la Sc.*, p. 378.

2. Cf. FOUILLÉE, *L'Idée moderne du Droit*, p. 35.

public, Renan ne considère que la fin morale et intellectuelle de l'humanité.

« Le principe : « il n'y a que des individus » est vrai comme fait physique, non comme proposition téléologique. Dans le plan des choses, l'individu disparaît ; la grande forme esquissée par les individus est seule considérable. Les socialistes ne sont réellement pas conséquents, quand ils prêchent l'égalité, car l'égalité ressort surtout de la considération de l'individu et l'inégalité ne se conçoit qu'au point de vue de la société¹. »

Au point de vue social en effet, l'inégalité est juste toutes les fois qu'elle est utile, toutes les fois qu'elle avance la fin spirituelle et morale de l'humanité. Si jamais l'esclavage a pu être nécessaire à l'existence de la société, l'esclavage a été légitime, car alors les esclaves ont été esclaves de l'humanité, esclaves de l'œuvre divine.

Et Renan ne croit pas soutenir ici un paradoxe. Autant il lui paraît monstrueux qu'un homme soit sacrifié à la jouissance d'un autre², autant il lui

1. *Av. de la Science*, p. 378. Cf. ce passage significatif des *Cahiers de jeunesse*, p. 41, § 49 : « L'humanité est condamnée dans sa marche à se nourrir d'illogicités, de contradictions, de misérables superficialités... Qu'importe ? Elle marchera tout de même. Qu'importe l'individu qui en est la victime ? Oh ! qu'il est peu de chose quand on voit l'ensemble des choses... *L'homme n'est rien, l'humanité est tout.* » Cf. *Nouveaux cahiers de jeunesse*, p. 181, § 12.

2. *Av. de la Sc.*, p. 377. « Il est horrible qu'un homme soit sacrifié à la jouissance d'un autre. L'inégalité n'est concevable et juste qu'au point de vue de la société morale. S'il ne s'agissait que de jouir, mieux vaudrait pour tous le brouet noir que

paraît raisonnable que des générations entières paient, par les larmes et la misère, la réalisation de grandes choses ¹.

Il déclare préférer, pour son compte, le siècle de Louis XIV, l'abrutissement du peuple, l'arbitraire et le caprice, à un état parfaitement régulier, où tous les intérêts seraient assurés, toutes les libertés respectées, où chacun vivrait à son aise, ne créant rien, ne fondant rien, ne produisant rien ; « car le but de l'humanité n'est pas que les individus vivent à l'aise, mais que les formes belles et caractérisées soient représentées et que la perfection se fasse chair »... « Notre petit système de gouvernement bourgeois aspirant par-dessus tout à garantir les droits et à procurer le bien-être de chacun, est conçu au point de vue de l'individu et n'a pu rien produire de grand. Louis XIV eût-il bâti Versailles, s'il eût eu des députés grincheux pour lui rogner ses budgets ² ? »

Ainsi l'organisation de la liberté, la réglementa-

pour les uns les délices, pour les autres la faim... Cf. *Monarchie constitutionnelle* (dans la *Réforme Intellectuelle et Morale*, p. 248).

1. Cf. *Av. de la Sc.*, p. 522, note 158 : « Je suppose, que la chimie découvre à l'heure actuelle un moyen pour rendre l'acquisition de l'aliment si facile, qu'il suffit presque d'étendre la main pour l'avoir ; il est certain que les trois quarts du genre humain se réfugierait dans la paresse, c'est-à-dire dans la barbarie. On pourrait employer le fouet pour les forcer à bâtir de grands monuments sociaux, des pyramides, etc. ; il serait permis d'être tyran pour procurer le triomphe de l'esprit. »

2. *Av. de la Science*, p. 386.

tion précise des droits de chacun, l'attribution à tous d'un minimum de bien-être, en un mot tout le programme politique et social des démocraties modernes laisse Renan indifférent ou dédaigneux.

L'ordre public et les droits individuels sont aujourd'hui mieux garantis qu'à l'époque des origines du christianisme. Et pourtant une idée nouvelle, un principe de révolution morale rencontreraient de nos jours plus d'obstacles pour se répandre que sous le règne des empereurs romains. « Si Jésus paraissait de nos jours, on le traduirait en police correctionnelle, ce qui est bien pis que d'être crucifié. Imaginez une mort vulgaire pour couronner la vie de Jésus, quelle différence ! On se figure trop facilement que la liberté est favorable au développement d'idées vraiment originales¹. »

En réalité il y a deux sortes de liberté : les libertés extérieures et la liberté de pensée.

La France n'a jamais compris que les libertés extérieures ; elle a dépensé ses forces à les conquérir, « sans songer que ces libertés n'ont de prix qu'en tant qu'elles peuvent faciliter l'avènement des idées vraies. » Elle tient à être libre de produire et elle ne produit rien. On a pensé plus librement à la cour de Weimar sous un gouvernement absolu que dans notre pays, qui a livré tant de combats pour la liberté. L'Espagne, qui n'a jamais éprouvé le besoin

1. *Av. de la Sc.*, p. 359. Cf. *Cahiers de jeunesse*, p. 374, § 64. Cf. *Quest. cont.* (*Avenir relig. des soc. mod.*), p. 380). Cf. *Vie de Jésus*, p. 473.

d'une émancipation extérieure, a aimé à penser librement dans les cachots et sur le bûcher. Ses mystiques, ses théologiens étaient au fond d'aussi hardis spéculateurs que Descartes ou Diderot¹.

*
* *

Nous avons résumé, en empruntant à Renan ses formules les plus significatives, les méditations historiques de l'*Avenir de la Science*.

Rêveries ou émotions d'un artiste, pour qui l'Histoire, dans sa succession d'images imprévues, est le drame le plus passionnant de l'univers. Les mêlées sanglantes des races et des peuples, les cérémonies mystérieuses des religions, la pourpre des triomphes, la luxure des orgies, la flamme des bûchers, tout exalte la volonté de Dieu !

C'est une autre « Légende des siècles » écrite par un disciple de Hegel. Rien n'est injuste dans cette grandiose épopée de l'histoire, car tout y a été voulu pour la plus belle fin de l'humanité. « Le fait est le

1. Cf. *Av. de la Sc.* pp. 358-364. Et ce passage significatif : « Quand on joue sa tête pour sa pensée, il n'y a que les possédés de Dieu, les hommes entraînés par une conviction puissante, qui se mettent en avant. Nos demi-libertés garanties font la partie trop belle à l'intrigue, car on ne risque pas beaucoup, et les tracasseries auxquelles on peut s'exposer ne sont après tout qu'un fonds bien placé pour l'avenir. C'est trop commode. Autrefois sur dix novateurs, neuf étaient violemment étouffés ; aussi le dixième était bien vraiment et franchement original. La serpe qui émonde les rameaux faibles ne fait que donner aux autres plus de force. »

criterium du droit... Le droit, c'est le progrès de l'humanité; il n'y a pas de droit contre ce progrès, et réciproquement le progrès suffit pour tout légitimer. Tout ce qui sert à avancer Dieu est permis¹. »

Il faut avouer que ces conclusions sont singulièrement négatives. Si l'histoire est une œuvre divine, il n'y a plus qu'à croiser les bras et qu'à laisser faire.

Quelle politique, en effet, peut se concilier avec cette religion du succès et du fait accompli? Pour agir efficacement, il faudrait connaître l'avenir afin de servir aujourd'hui la vérité historique de demain. Or les faits se chargent d'apporter un démenti aux prévisions les plus certaines. Renan ne l'ignorait point. Quel philosophe ou quel homme d'État, par exemple, eût pu imaginer, au premier siècle de notre ère, qu'une poignée de pauvres pêcheurs accourus de Judée bouleverseraient le monde?

Aussi, à certaines heures, devant la complexité des faits contemporains, ou dans un de ces accès d'ironie mélancolique où se complaisait parfois sa philosophie désabusée, Renan aimait à prêcher l'abstention comme l'attitude la plus sage. Déjà en 1846,

1. *Av. de la Sc.*, p. 381. Cf. *Av. de la Sc.*, 345. Cf. *Cahiers de jeunesse*, p. 261, § 78. Cf. *Nouveaux cahiers de jeunesse*, p. 144, § 91 : « Blâmer un point de l'histoire, c'est s'obliger à blâmer tout ce qui a précédé, et en remontant, à blâmer Dieu même, qui a posé la première condition et le premier genre de tout, en créant l'univers et l'homme tel qu'il est. »

il écrivait à M. l'abbé Cognat : « Pour avoir de l'influence, il faut arborer un drapeau et être dogmatique. Allons, tant mieux pour ceux qui en ont le cœur. Moi, j'aime mieux caresser ma petite pensée et ne pas mentir... Ceux qui ne voient rien au-dessus de l'action sont des esprits communs, si on les compare au penseur. Celui-là est le Jupiter olympien, l'homme spirituel, qui juge tout et n'est jugé par personne... Il faut, autant que possible, se maintenir dans une position, où l'on soit prêt à virer de bord, alors que change le vent de la croyance... où l'on puisse dire à la vérité : « Traîne-moi où tu voudras, je suis prêt ¹. »

Mais ce n'était là qu'une boutade, ou plutôt la manifestation d'un état d'âme provisoire, que le maître se plaisait à essayer après tant d'autres, pour enrichir sa conscience. Caprice passager, qu'il ne faut pas retenir comme l'affirmation d'une philosophie.

En général, malgré la contradiction, Renan, après s'être fait l'apôtre du fait accompli, n'a pas craint de proposer une politique à l'État et une fin morale à l'humanité.

1. Lettre à M. l'abbé Cognat, 11 sept. 1846. (V. Annexe, *Souv. d'enf. et de jeunesse*, pp. 409-410). Comparez le passage cité plus haut : « La politique est comme un désert où l'on marche au hasard... Nul ne sait dans l'ordre social où est le bien. » Cf. *Études d'histoire religieuse*, préface, p. XXI : « Spectateur dans l'univers, le penseur sait que le monde ne lui appartient que comme sujet d'étude et que le rôle de réformateur suppose toujours, en ceux qui se le donnent, des défauts et des qualités qu'il n'a pas. »

Singulière inconséquence ! Pourquoi intervenir dans la complexité des faits, du moment que l'humanité réalise en dehors de nous un but divin ? N'est-ce pas risquer d'agir en pure perte et même en sens contraire de la Providence, ce qui serait « le crime métaphysique par excellence » ?

Renan avait pressenti l'objection. Il s'imaginait l'écartier, en 1848, par le rôle particulier qu'il assignait à la Révolution française, dans l'histoire de l'humanité¹.

« Oui, pensait-il, l'abstention s'imposait tant que le monde était entraîné par une force impersonnelle, inconsciente, vers un but inconnu. Mais cette ère de l'histoire est close. Depuis la Révolution de 1789, à la « période irrationnelle et instinctive » de l'humanité a succédé la période « rationnelle et réfléchie », où la Raison s'est efforcée de reconstruire la société sur de nouvelles bases et de diriger le progrès. A partir de ce moment, il n'était plus téméraire de col-

1. Il ne faudrait pas croire que l'*Avenir de la Science*, conçu cependant dans un sens moins autocratique que les *Dialogues*, contienne une apologie de la Révolution française. Après avoir rendu justice aux théoriciens de la Révolution, pour leur lutte contre « le préjugé », Renan accorde que la philosophie du XVIII^e siècle et la politique de la Révolution présentent les défauts inséparables de la première réflexion : inintelligence du naïf, tendance à déclarer absurde ce dont on ne voit point la raison immédiate. « Ce siècle ne comprit bien que lui-même et jugea tous les autres d'après lui. Dominé par l'idée de la puissance inventrice de l'homme, il étendit beaucoup trop la sphère de l'invention réfléchie... De là cette confiance dans l'artificiel, le mécanique dont nous sommes encore si profondément atteints. » Taine reprendra dans ses *Origines* la plupart de ces conclusions.

laborer à l'œuvre de réforme et de reprendre avec d'autres, pour le corriger, le travail instinctif et spontané des siècles ¹. »

Ainsi Renan prétend justifier son intervention dans la politique active.

Prenons cette explication pour ce qu'elle vaut. Elle n'est qu'une simple affirmation non démontrée. Comment le fatalisme historique peut-il laisser place tout à coup aux initiatives individuelles? Pourquoi le déterminisme hegelien autorise-t-il aujourd'hui plus qu'hier une intervention active et féconde dans les faits?

Si considérable que soit la portée de la Révolution française, il est arbitraire de décréter qu'elle ouvre la période de l'humanité réfléchie. L'histoire ne procède pas, en général, avec tant de simplicité : elle ne fait pas de sauts si brusques. Il reste acquis, selon nous, qu'une philosophie de l'histoire fondée sur la religion du fait accompli ne commande logiquement qu'une attitude politique : « l'abstention contemplative ². »

1. Cf. *Av. de la Sc.*, p. 24-26. Cf. *Essais de morale et de critique*, p. 215 (Don Luigi Tosti, fragment publié en 1851 dans la *Liberté de Penser*) : « Ce qui fut proclamé en 1789, ce fut l'avènement de la raison au pouvoir organisateur et réformateur, que le hasard, la passion ou les causes inconnues, classées obscurément sous le nom de Providence, s'étaient arrogé jusqu'ici. »

2. On objectera peut-être, qu'en consacrant le droit de la force, une telle philosophie suscite au contraire les énergies individuelles et nationales. Cela est vrai, si l'on se contente d'envisager les conséquences premières : le succès récompense l'effort. Mais si l'on considère les effets définitifs, on

*
* *

Au surplus, reconnaissons que Renan n'a guère profité, dans l'*Avenir de la science*, du droit qu'il s'octroyait, malgré ses théories finalistes, de collaborer à l'œuvre de réforme sociale. Il s'en est tenu à des généralités imprécises sur le rôle de la science, comme moyen d'organiser l'humanité.

L'intervention de la science dans les destinées du monde lui paraît nécessaire, que l'on considère les *intérêts matériels* ou les *intérêts moraux* de la société.

La philosophie du xvm^e siècle et la Révolution française ont renversé le vieil édifice des temps féodaux. Elles ont émis la prétention de substituer à la société que l'expérience des siècles avait formée, une société nouvelle, construite artificiellement « en raison », d'après un idéal de justice, de liberté et d'égalité. Or la réflexion ne peut reproduire, dès le premier essai, les œuvres de la nature humaine agissant par toutes ses forces intimes ¹. « Le vieux temple élevé par l'humanité avait de merveilleuses finesses, qu'on n'avait pas d'abord aperçues. » Sou-

constatera le plussouvent que les premières victoires ont été chèrement payées. L'abus de la force engendre la faiblesse. On ne triomphe jamais impunément. L'apogée d'une race, d'un peuple ou d'un individu annonce leur déclin. Dès lors, il est très imprudent de glorifier le fait accompli ; on autorise par avance toutes les revanches.

1. Cf. *Origine du langage*, pp. 246 et 247.

vent la géométrie des ingénieurs modernes s'est trouvée en défaut. Une ère de bouleversements et d'instabilité est résultée de cette rupture avec le passé.

Le mal serait relatif, s'il ne s'agissait que du bien-être matériel de la société. Mais la moralité de l'humanité est en cause.

Il fut un temps où les inégalités politiques et sociales étaient supportées, parce qu'elles étaient consacrées par la religion. Les injustices et les misères d'ici-bas étaient les clefs du ciel. La Révolution française a détruit le charme ; elle a fait descendre le Royaume de Dieu sur la terre ; elle a convié les hommes à réaliser immédiatement leur idéal. De là, conclut Renan, une situation terrible : — des hommes sans une pensée morale, sans un sentiment noble, qui réclament, contre une société incapable de les satisfaire, le droit à toutes les jouissances ; — une société, dont la politique se ramène à cette alternative : ou laisser les brutes se ruer sur l'humanité ou les tenir en cage et les assommer, quand elles se déchainent ¹.

A cette situation, il n'y a qu'un remède : *la Science*. Seule, la science peut donner les matériaux nécessaires à la réalisation pratique de l'idéal abstrait formulé par la Révolution. Seule, elle peut restituer à

1. *Av. de la Sc.*, pp. 326 et suivantes.

l'humanité désemparée un symbole et une discipline.

Mais quelle est cette science apparemment divine¹, qui organisera l'humanité? Ici éclatent, dans leur singulière naïveté, les ambitions du jeune érudit de l'*Histoire des langues sémitiques*. Cette science, qui renferme à la fois une politique et une religion, c'est la *Philologie*.

À la vérité, il ne s'agit pas là de la science étroite des racines et des mots. La philologie de Renan comprend à la fois la grammaire, l'exégèse et la critique des textes, les travaux d'érudition, d'archéologie, de critique esthétique. Tout ce qui sert à la restauration et à l'illustration du passé doit y trouver place. Si nous voulons une définition plus complète et plus large, Renan dira que la philologie est la science exacte des choses de l'esprit, « qu'elle est aux sciences de l'humanité ce que la physique et la chimie sont à la science philosophique des corps². »

La philologie de Renan n'est au fond que l'Histoire, dans son sens le plus vaste et le plus philosophique : l'Histoire envisagée comme révélatrice des lois qui président à sa formation. Renan le reconnaît par ailleurs. Il estime que toute démonstration purement spéculative n'a pas plus de valeur qu'une démonstration mathématique, et ne peut rien apprendre sur la réalité existante. La seule méthode qui per-

1. Science divine : le mot n'est pas exagéré. « La Raison, après avoir organisé l'humanité, organisera Dieu. » *Av. de la Sc.*, p. 37.

2. *Av. de la Sc.*, p. 419.

mette d'arriver à une conception générale des choses est, selon lui, *la méthode inductive par l'observation attentive et patiente de tous les faits*¹. Grâce à elle, l'humanité se connaîtra un jour complètement. « Je sens que si j'avais à moi dix vies humaines à mener parallèlement, afin d'explorer les mondes, moi étant là au centre, humant le parfum de l'univers, jugeant et comparant, combinant et induisant, j'arriverais au système des choses². » Ce qu'une vie d'homme ne peut réaliser, quelques générations l'accompliront. L'humanité arrivera à percevoir la vraie physionomie du monde, c'est-à-dire la vérité dans tous les ordres.

Il va sans dire qu'une science, qui ne tend à rien moins qu'à résoudre l'énigme des choses, assouvrira cette soif d'idéal, de mystère et de poésie, qui agite l'humanité, et dont les religions sont les manifestations sublimes³. Ainsi la connaissance et la possession de la vérité seront le prélude de la Révolution définitive, qui ne sera ni politique ni sociale, mais intellectuelle et morale⁴.

1. Renan fait l'apologie des travaux d'érudition. Les œuvres les plus arides (monographies obscures, lexiques, articles d'exégèse et de critique) sont plus utiles pour l'étude du passé que les considérations générales sur l'histoire des plus beaux génies du monde. Cf. *Av. de la Sc.*, p. 133 et suivantes. Cf. *Frag. Phil.* (Av. de la métaphysique), p. 299.

2. *Av. de la Sc.*, p. 148. Cf. *Frag. phil.* (Av. de la métaphysique), p. 299.

3. Cf. *Av. de la Sc.*, p. 108.

4. Cf. *Questions contemporaines* (état des esprits en 1849), p. 322. Cet article contient un grand nombre d'emprunts à *l'Avenir de la Science*.

*
* *

Que vont devenir toutes ces spéculations sur les destinées de l'humanité au contact des faits? L'*Avenir de la Science* a été écrit au lendemain de la Révolution de 1848¹. Il n'est pas exagéré de prétendre que, dès cette époque, les problèmes les plus délicats de la politique moderne se posaient pour toute intelligence avertie?

Or quelle solution pratique Renan a-t-il recueillie de ses longues méditations?

Une seule, c'est qu'il faut « élever le peuple² », pour hâter le règne de la Raison. Encore cette conclusion devait-elle lui paraître plus tard moins nécessaire, moins commandée par la logique de sa philosophie. Quand, en 1890, il rédigea une préface pour l'*Avenir de la Science*, il prit soin de revenir sur la seule réforme pratique qu'il avait accordée : les conquêtes de la Science n'ont aucun rapport avec l'extension de l'instruction populaire. Au contraire, « la couche d'eau en s'étendant a coutume de s'amincir » ; et vulgariser la science, c'est en quelque manière

1. Exactement du mois d'octobre 1848 au mois de juin 1849.

2. *Av. de la Sc.*, p. 327-340. « La morale comme la politique se résume en ce grand mot : « Elever le peuple »... Le ministère de l'Instruction publique est le plus sérieux ou, pour mieux dire, le seul sérieux des ministères. Que l'on parcoure toutes les antinomies nécessaires de la politique actuelle, on reconnaîtra, ce me semble, que la réhabilitation intellectuelle du peuple est le remède à toutes, etc... »

arrêter son essor vers les découvertes de vérités nouvelles¹. Ce qui importe, c'est d'augmenter le capital des connaissances humaines et non pas de répandre des vérités élémentaires, pour le bien d'innombrables individus².

Entre le Renan de 1848 et celui de 1890, nul doute : c'est celui de 1890 qui est le plus logique avec lui-même.

Si les démocraties modernes ont admis, comme un dogme intangible, l'instruction primaire obligatoire, c'est qu'elles ont fait de l'éducation du peuple la con-

1. M. CHARLES RENOUVIER était d'un tout autre avis : « La hauteur et l'intensité de la culture intellectuelle ont toujours été en proportion de leur étendue. » (V. RENOUVIER, *La Critique philosophique*, 1878, p. 343.)

2. Cf. *Av. de la Sc.*, préface, page VIII. Si Renan maintient néanmoins l'utilité de l'instruction primaire, c'est pour une cause toute différente de celle qu'il avait admise en 1848 : « Notre vraie raison de défendre l'instruction primaire, c'est qu'un peuple sans instruction est fanatique et qu'un peuple fanatique crée toujours un danger pour la Science. »

Rapprochez de cette citation le jugement si pénétrant que porte Renan sur le rôle respectif de l'instruction primaire et de l'enseignement secondaire dans la conservation des croyances religieuses. — Préface, *Nouvelles études d'histoire religieuse*, p. xiv : « L'éducation usuelle et commune, qui deviendra celle des foules, sera moins conservatrice des croyances surnaturelles que le vieil humanisme complaisant, qui se souciait peu qu'une phrase fût vraie ou fausse, pourvu qu'elle fût bien tournée. L'homme qui n'a pas fait ses classes se dégage des langes du surnaturel plus facilement que le demi-lettré : car ce dernier a été élevé dans l'admiration exclusive du xvii^e siècle et ses maîtres, la moitié du temps, n'ont pas eu assez de force d'esprit, pour lui faire faire une distinction entre le type excellent de style en prose que le xvii^e siècle a créé, et l'enfantillage intellectuel, où nous tiennent souvent les œuvres littéraires de ce temps. »

dition de l'exercice normal du suffrage universel. Renan n'avait guère envisagé sous cet angle la réforme intellectuelle. Pour lui, l'éducation du peuple ne s'imposait que comme une garantie des droits de la Raison dans l'humanité. Or pour cette divinité abstraite qu'est la Raison d'Humanité, il est préférable que les traditions du vrai, du beau et du bien soient défendues par un magistère, par un collège fermé de prêtres et de savants, plutôt que par la masse, incapable de comprendre la noblesse de sa mission ¹.

Il y avait ainsi, dans l'*Avenir de la Science*, une contradiction que Renan ne pouvait manquer de reconnaître plus tard. D'une part, il conviait avec l'enthousiasme d'un néophyte tous les hommes au culte de la Science ; il imposait à l'État, comme son devoir le plus sacré, celui d'élever le peuple ; de l'autre, il répudiait, avec la même énergie, la théorie du système représentatif et le suffrage universel, comme contraires au gouvernement de la Raison ².

Dans le domaine des idées, tous les hommes

1. *Av. de la Sc.*, préface, p. ix : « La lumière, la moralité et l'art seront toujours représentés dans l'humanité par un magistère, par une minorité gardant la tradition du vrai, du beau et du bien. »

2. *Av. de la Sc.*, p. 349 : « Il n'y a que des pédants de collège, des esprits clairs et superficiels, qui aient pu se laisser prendre à l'apparente évidence de la théorie représentative. La masse n'a droit de gouverner que si l'on suppose qu'elle sait mieux que personne ce qui est le meilleur. Le gouvernement représente la raison, Dieu, si l'on veut l'humanité dans le sens élevé, c'est-à-dire les hautes tendances de la nature humaine, mais non un chiffre. »

étaient égaux. Dans le domaine des faits, ils cessaient de l'être.

Ici la Force reprenait son empire, non pas la force légale qui résulte de la volonté du plus grand nombre, mais la force « divine », la force du « fait définitif », qui seule indique la raison¹. Et Renan pouvait conclure en 1849, comme Hegel jadis dans des circonstances différentes² : « Vienne le Napoléon qu'il nous faut, le grand organisateur politique, et il pourra se passer de la bénédiction papale et de la sanction populaire³. »

1. *Av. de la Sc.*, p. 345. « Avant que l'humanité soit arrivée à un âge définitivement scientifique, on n'aura d'autre *criterium* de la raison que le *fait définitif*. Le fait ne constitue pas la raison, mais l'indique. La meilleure preuve que l'insurrection de Juin était illégitime, c'est qu'elle n'a pas réussi. » Cf. *Av. de la Sc.*, p. 380-381. Cf. *Cahiers de jeunesse*, p. 261-262, § 78 : « Le droit n'est pas cause efficiente. Le fait le devance... Erreur donc que ces sottes questions générales de droit de l'homme. *Les droits de l'homme vont se fondant*, à mesure que l'homme avance. » Cf. *Ibid.*, p. 301, § 138. Cf. *Nouveaux cahiers de jeunesse*, Appendice, p. 303. Cf. *Histoire du peuple d'Israël*, t. III, p. 391 : « L'opinion de la majorité influe peu dans l'Histoire. Chez les peuples voués à l'idée, la loi, nous l'avons dit vingt fois, se fait par la minorité. La Révolution française fut la gageure d'un petit nombre d'énergumènes, qui réussirent à faire croire qu'ils avaient entraîné la nation. »

2. Voir *supra*, p. 52, note 2.

3. *Av. de la Sc.*, p. 350.

CHAPITRE III

CRITIQUE DU FATALISME HISTORIQUE DE L'AVENIR DE LA SCIENCE

La métaphysique politique de Renan se ramène en dernière analyse à l'exaltation d'un état d'âme.

Critique du fatalisme historique, au point de vue dogmatique :
Il subordonne le droit au fait. Il sacrifie l'individu à la raison d'Etat, et l'Etat lui-même à la raison d'Humanité. Il légitime les missions prétendues providentielles et consacre les coups d'Etat. Impuissance finale de toute doctrine qui fait appel à la Force.

Explication psychologique du fatalisme de Renan. Réhabilitation du fatalisme historique comme attitude esthétique.

Si nous avons insisté sur la philosophie de l'histoire, telle qu'elle ressort de *l'Avenir de la Science*, c'est parce que Renan n'a jamais varié sur les idées

fondamentales, exposées dans ce livre de jeunesse¹. A vingt-cinq ans, il avait ainsi enfermé le monde dans un système qui décèle un *état d'âme* définitif. Certes, il a pu atténuer dans la suite des jugements trop absolus, refréner au contact des faits certains enthousiasmes, mais sa conception du monde n'a pas changé. Elle est restée celle qu'il fixait dans ses « *Pensées de 1848* ».

Nous avons caractérisé d'un mot cette philosophie de l'histoire. Elle est un « *état d'âme* ».

Hegel avait justifié son fatalisme par toute une construction logique. Ce furent des démonstrations déduites successivement de principes *a priori*, qui l'amènèrent à identifier le réel et le rationnel et à glorifier le fait accompli. Renan s'est contenté d'emprunter à Hegel ses conclusions, en laissant de côté sa Dialectique². Celle-ci lui paraît inutile au même

1. *Av. de la Sc.*, préface, p. vii : « Autant sous le rapport de l'exposition, j'ai modifié à tort ou à raison mes habitudes de style, autant pour les idées fondamentales, j'ai peu varié depuis que je commençai à penser librement. »

2. L'exposé que nous avons fait du finalisme de Hegel et du fatalisme historique de Renan permet de mieux comparer les deux philosophies.

D'abord Hegel construit tout son système en pure logique, *a priori*, alors que Renan rejette ce mode de démonstration, en appelle à l'expérience et à l'observation des faits pour s'élever à une conception générale du monde.

Ensuite Hegel est un métaphysicien, dont la prétention est de découvrir l'essence de choses ou, comme il dit, l'*absolu*. De là ces formules sur l'absolu-relatif, l'idéal-réel, le rationnel-réel, etc., qui tendent toutes à traduire l'inconnu. Renan, au contraire, dénie à la seule intuition philosophique le pouvoir de percer le mystère des choses ; pour lui la métaphysique n'existe pas à titre de science particulière, ayant pour objet

titre que toute spéculation *a priori*, une série de raisonnements logiques n'ayant jamais rien appris sur la réalité de ce monde.

d'expliquer par ses seules ressources ce qui est inexplicable. Une théodicée n'a qu'une valeur esthétique ou morale ; c'est un poème sur l'inconnu, une méditation sur l'infini. Cf. *Frag. phil.* (Av. de la métaphys., p. 257.)

Que subsiste-t-il dès lors de l'ascendant de Hegel sur Renan ?

A vrai dire, cette influence ne s'est jamais produite sous la forme d'un legs philosophique direct et intégral.

La doctrine hegelienne était beaucoup trop abstraite et touffue pour que Renan ait pu la pénétrer dans ses détails. D'ailleurs l'*Avenir de la Science* est de 1848. Or, à cette date, le jeune écrivain ne savait pas assez d'allemand pour lire Hegel dans le texte ; et la traduction française n'existait pas encore.

Dans ses *Nouveaux cahiers de jeunesse* (1846), Renan consigne cette pensée : « L'important n'est pas de glaner çà et là des idées particulières, mais de saisir un *esprit* qui renferme tout implicitement. *Je n'ai lu que quelques lignes des Allemands* et je sais leurs théories comme si j'avais lu vingt volumes... Un esprit, quand on est fait pour lui, se devine à un mot, et tout vient à la suite » (p. 244, § 59).

Ces lignes nous instruisent mieux que les dissertations les plus subtiles sur la mesure exacte de l'influence hegelienne.

Renan n'a probablement connu du philosophe allemand que ses axiomes les plus célèbres : « Dieu n'est pas mais il devient. » « Tout ce qui est réel est rationnel. » « Le fait, preuve du Droit. » Cela dut lui suffire pour entrevoir l'esprit général du système.

Or Renan était naturellement porté, par ses études et son caractère, vers une sorte de fatalisme providentiel. Avec assez de bonheur, il fit entrer dans le cadre de son finalisme judéo-chrétien les principales formules de la doctrine hegelienne.

Il ne faut donc pas exagérer l'influence du philosophe allemand. Et c'est à tort, selon nous, que des critiques ont reproché à Renan de n'avoir été que le vulgarisateur en France d'un système étranger. (Sur cette polémique qui suivit l'apparition de la *Vie de Jésus*, voyez CARO, *L'Idée de Dieu et ses nou-*

Dédaigneux d'apprécier « en raison », Renan juge par impression, par tempérament, selon son état d'âme. Il se fie « au sentiment », ce dernier refuge du scepticisme. S'il lui plaît d'évoquer un monde, où les hommes sont les esclaves de la pensée divine, il ne prétend pas nous imposer sa conception des choses. Pour lui, l'Histoire est le jeu capricieux d'une Divinité, qui se cherche et s'affirmera, un jour, dans la conscience supérieure de l'humanité; mais nous sommes libres de répudier une telle philosophie. La philosophie, comme la politique, se ramène en dernière analyse à l'affirmation d'un tempérament ¹. Nous portons chacun en nous un système de l'Univers. Artistes, nous refaisons le monde à notre manière. L'œuvre est plus ou moins belle, originale, audacieuse. Mais peut-on dire qu'elle soit plus ou moins vraie?

veaux critiques, pp. 11 et s., 99 et s. — Le P. GRATRY, *Les Sophistes et la critique*, pp. 13 et s.; 174 et s. — Cf. JANET, *La crise philosophique* (1865), pp. 60-61. — RAVAISSON, *La philosophie en France au XIX^e siècle*, p. 139.

Renan disait vrai, lorsqu'en 1857 il déclarait, dans ses *Etudes d'histoire religieuse*, « admirer la hauteur d'esprit de Hegel, mais avoir peu de points communs avec lui. (*Etudes d'hist. rel.*, préface, p. xxv.) Cf. cette autre appréciation de Renan, *Feuilles Détachées* (Amiel), p. 364 : « Hegel a du bon, mais il faut savoir le prendre; c'est un thé excellent, mais on n'en doit pas mâcher les feuilles. »

1. Cf. *Histoire du peuple d'Israël*, t. II, p. 542 : « Quel est le but de l'humanité? Est-ce le bien-être des individus qui la composent? Est-ce l'obtention de certains buts abstraits, objectifs...? Chacun répond selon son tempérament moral et cela suffit. » Cf. *Feuilles détachées*, p. 251 : « Le but de l'humanité, qui saurait le dire? »

Telle est, dans son expression définitive, la pensée de Renan ¹.

L'Avenir de la Science laissait prévoir ces conclusions ². Il est vrai que Renan s'y défend d'être sceptique et qu'il cherche à concilier sa foi dans la fatalité historique avec le culte de la Science, comme moyen d'organiser l'humanité. Mais le jour où la Science aura failli aux bienfaits attendus, il ne restera plus, devant le démenti des faits, qu'un artiste de l'ironie, trouvant, « dans un certain sourire fin et silencieux, la marque la plus décisive de la noblesse humaine et l'expression de la plus haute philosophie ³. »

*
* *

Admettons avec Renan que toute philosophie se ramène en dernière analyse à l'exaltation d'un sen-

1. *Drames philosophiques*, préface, p. 1 : « La forme du dialogue est la seule qui puisse convenir à l'exposition des idées philosophiques. Les vérités de cet ordre ne doivent être ni directement niées, ni directement affirmées, elles ne sauraient être l'objet de démonstrations. Ce qu'on peut, c'est de les présenter par leurs faces diverses, d'en montrer le fort, le faible, la nécessité, les équivalences. »

2. *Av. de la Sc.*, p. 57 et suivantes : « Un système, c'est une épopée sur les choses... Des vues, des aperçus, des jours, des ouvertures, des sensations, des couleurs, des physionomies, des aspects — voilà les formes sous lesquelles l'esprit perçoit les choses. La géométrie seule se formule en axiomes et en théorèmes. Ailleurs le vague et le vrai. » *Av. de la Sc.*, pp. 445 et suivantes.

3. *Essais de morale et de critique*, p. 313. Cf. *Averroès*, préface, p. x : « Qui sait si la finesse d'esprit ne consiste pas à s'abstenir de conclure ? »

timent, que toute démonstration spéculative ne soit qu'une hypocrisie, qui masque les motifs véritables de notre choix. Sacrifions tout rationalisme. Encore peut-il être nécessaire de trouver dans une philosophie, qui n'est que l'expression d'un état d'âme, une conclusion utile, une idée directrice pour l'individu et la société.

Or c'est en vain qu'on chercherait, dans le fatalisme historique, une méthode et une discipline.

Donner pour règle à l'action les résultats de l'action, c'est ériger l'abstention et l'impuissance en principe. Hegel prétendait que la philosophie retardait sur le monde, puisqu'elle ne fait que réfléchir le monde par la pensée. De même, en confondant le fait et l'idée, le réel et le rationnel, on subordonne en définitive l'idéal à la réalité. On attend que les événements aient consacré ou condamné une doctrine, pour en affirmer ou en nier la légitimité. Le philosophe et l'historien en sont réduits à prononcer un éternel amen. La Force traîne à sa remorque le Droit. Mais quel droit chancelant et incertain ! Il n'y a pas dans l'histoire de puissance définitivement supérieure. Le vaincu d'aujourd'hui est le vainqueur de demain. « Dans ce mouvement sans fin, dit M. Fouillée, on ne sait sur quoi se fixer¹. »

Que l'on envisage les rapports de l'individu et de l'État ou les relations des États entre eux, quelles con-

1. FOUILLÉE, *L'idée moderne du Droit*, p. 136.

séquences tirer de cette conception fataliste de la Force?

L'individu n'a ni droits, ni devoirs envers l'État; il n'est tenu en respect que par la crainte que lui inspire la puissance sociale. Peut-on sans ironie lui présenter l'avènement de la société la plus forte comme une fin dont la poursuite serait moralement obligatoire pour lui? La force d'une telle société est faite de toutes les prérogatives qu'elle s'est arrogées contre l'individu. Comment admettre que l'individu s'immole de lui-même à un idéal, dont la réalisation est la consécration de sa déchéance?

De même que l'État ne connaît l'individu que pour l'asservir, les États entre eux ne s'apprécient que dans leurs « relations de force ». Chaque race incarne tour à tour un moment de l'humanité. Chaque nation prétend imposer sa mission comme la mission propre de l'humanité¹. Mais quel sera l'idéal humain? Sera-t-il latin, germain, slave? Toutes les espérances sont autorisées et toutes les revanches sont possibles².

1. Voyez HEGEL, *Rechts-Philosophie*, § 340-342. Cf. LÉVY-BRUHL, *La théorie de l'Etat dans Hegel*, p. 27. Cf. E. SEILLIÈRE, *Philosophie de l'Impérialisme*, introduction, p. xxvi : « L'impérialisme n'est pas mort; il est seulement, avouons-le, toujours prêt à changer de patrie et de parti, de mot d'ordre et de drapeau, à passer des Celtes aux Germains, des Latins aux Saxons... peut-être un jour de la famille blanche à la race jaune. »

2. Renan devait bien reconnaître à son tour la fragilité et le provisoire de cette politique de la Force. Après la guerre de 1870, il aimait en appeler de nos défaites à un avenir meilleur. « Une défaite est l'expiation d'une gloire passée et souvent le garant d'une victoire pour l'avenir. » *Réforme intellectuelle et morale*, préface, pp. xiii et xiv.

Si la conception fataliste admet des races supérieures et des nations « divines », elle connaît aussi des hommes « providentiels ».

Le pouvoir, simple affirmation de la force brutale, est à la merci de toutes les tentatives. Les hommes providentiels sont ceux qui savent confondre leur intérêt personnel avec la grandeur de la nation, et la grandeur de la nation avec la gloire de l'humanité. « Heureux, écrivait un empereur hégélien, les peuples qui les comprennent et qui les suivent. Malheur à ceux qui les méconnaissent et les combattent. Ils font comme les Juifs ; ils crucifient leur Messie ¹. »

Mais les grands hommes eux-mêmes ne sont que les instruments d'une puissance nécessaire et fatale. Leur originalité, loin de fonder la valeur de l'individu, n'atteste que la clairvoyance de la Providence qui les a fait surgir au moment propice. Il serait puéril d'imaginer qu'ils peuvent quelque chose contre les faits. Leur génie n'est d'aucun enseignement, car ce qui s'est accompli avec leur concours, se fût nécessairement réalisé sans eux.

Il demeure établi qu'au point de vue de la critique philosophique, le fatalisme historique est une doctrine d'impuissance et d'inaction. Tour à tour les individus, les races, les états, l'humanité sont sacrifiés à l'avènement d'une Providence brutale et mystérieuse. Fondée sur la force, une telle philo-

1. NAPOLÉON III, *Vie de César* (cité par Fouillée, *l'Idée moderne du Droit*, p. 159.)

sophie est, dans ses conséquences, destructrice de toute énergie. La Force ne connaît pas de triomphe définitif et le succès est toujours provisoire. A quoi sert d'agir, si tout effort, même fécond en résultats immédiats, doit se perdre, en suscitant contre lui des efforts contraires, qui succomberont à leur tour?

Les interprètes de Hegel et de Renan n'ont pas manqué de revendiquer contre le règne du Fait la prééminence de l'Idée¹. Ils ont montré qu'autre chose était d'expliquer, autre chose de justifier. De ce que toute réalité est rationnelle, parce qu'elle a sa raison en des causes suffisantes, il ne suit pas qu'elle doive recevoir notre adhésion intellectuelle et morale. Nous expliquons les éruptions volcaniques, la grêle, la foudre, les naufrages. Les approuvons-nous? « On veut, dit M. Fouillée, que nous nous inclinions devant le fait accompli et que nous adorions le droit historique; mais l'idée, loin d'adorer le fait, le juge et, loin de le subir, le domine... Le droit n'est pas le fait... C'est une anticipation sur les faits et un appel à l'avenir². »

*
* *

Toutes ces critiques sont décisives au point de vue dogmatique. Reste à savoir s'il convient d'apprécier dogmatiquement une œuvre qui est par excellence

1. SÉAILLES, *Ernest Renan*, pp. 73, 74, 257.

2. *L'Idée moderne du Droit*, p. 137.

l'affirmation d'un tempérament, une exaltation sentimentale.

Autant la critique s'exerce avec succès sur la construction logique d'un Hegel, autant elle a peu de prise sur une philosophie, qui prend le tour d'une confiance, d'un épanchement de sensibilité. Renan rejette le raisonnement et la logique ; il laisse aller son âme aux mille vibrations de l'univers ; sa curiosité sympathise avec toutes les formes caractéristiques de l'humanité ; et son admiration s'exalte à tel point au spectacle de l'Histoire, qu'il en vient à absoudre tous ses crimes, pour le plaisir qu'elle lui procure. Disons toute notre pensée : Renan est fataliste, non comme un philosophe, mais à la manière d'un artiste.

L'artiste n'éprouve aucune répulsion devant l'évocation d'une scène lubrique ou sanglante. Il semble que, taillées dans le marbre, les Bacchantes échevelées aient quelque mérite à rester impudiques. Les crimes et les débauches d'un Néron ne troublent point sa conscience, même si sa sensibilité s'émeut.

De même, l'historien ne perçoit guère des choses du passé que leur signification idéale. Quel sentiment de pitié peut-il éprouver pour les générations patientes, qui édifièrent, au prix de leur sang, les gigantesques terrasses de Ninive et de Babylone ? Volontiers il imagine qu'elles n'ont succombé à la tâche que pour lui procurer une volupté nouvelle. Les mille paysans, serfs d'une abbaye, qui élevèrent au sein d'une vallée une abside gothique, ne lui

transmettent, à travers les siècles, que leur geste d'abnégation et de foi. Peut-il plaindre leur misère, après la satisfaction qu'ils lui laissent?...

Il y a ainsi un fatalisme, qui n'est que le témoignage exagéré de la passion de l'Histoire. L'Histoire est si merveilleuse dans sa succession imprévue d'images, de croyances et d'idées, qu'elle paraît un drame universel, dont les péripéties ont été réglées à l'avance pour un dénouement sublime.

Pour celui qui met sa jouissance suprême à participer par l'imagination à la vie tumultueuse des siècles, il n'y a aucune violence, aucun fanatisme à blâmer¹.

Renan considérait Dieu « comme la grande fête intérieure de l'Univers, comme la vaste conscience, où tout se réfléchit et se répercute². » Il est permis de penser qu'il avait fait Dieu à son image. Lui aussi aimait à refléter les mille âmes éparses de l'humanité : « Pour moi, je goûte tout l'univers par cette sorte de sentiment général, qui fait que nous sommes tristes en une ville triste, gais en une ville gaie. Je jouis ainsi des voluptés du voluptueux, des débauches du débauché... des méditations du sa-

1. Cf. *Feuilles détachées*, p. 241. (Réponse au discours de réception de M. Jules Claretie à l'Académie française) : « Nos goûts, en histoire, sont, je crois, à peu près les mêmes. Nous avons, si j'ose le croire, la même clientèle : les fous, les exaltés. Les causes fanatiques me sont si chères, que je ne raconte jamais une de ces héroïques histoires, sans avoir envie de me mettre de la bande des croyants, pour croire et souffrir avec eux. » Cf. *Souvenirs d'enfance et de jeunesse*, p. 123.

2. *Dialogues philosophiques*, p. 132.

vant, de l'austérité de l'ascète. Par une sorte de sympathie douce, je me figure que je suis leur conscience¹... »

Avec l'immoralité sereine, avec l'égoïsme transcendant de l'artiste, il en voulait à notre civilisation moderne d'assurer l'ordre public et la paix sociale.

Ah ! comme il eût préféré vivre à l'un de ces moments solennels, où la Nature exaltée rend ses sons les plus extrêmes ! Comparez l'homme d'aujourd'hui « emmailloté de milliers d'articles de loi », ne pouvant faire un pas sans rencontrer un sergent ou une consigne, à « Antar dans son désert, sans autre loi que le feu de sa race ». Comparez « notre petit bourgeois bien positif, tout racorni au fond de sa boutique », avec le « soufi et le corybante qui croyaient, en s'égarant la raison, toucher la divinité ». Et dites-nous si notre siècle n'est pas terne et monotone ? Oui, vivre dans le passé pour oublier le présent ; aimer tout ce qui fut beau, naïf, original, et défier le malheur et l'ennui, « en portant avec soi le parterre charmant de la variété de ses pensées². »

Le dilettantisme de Renan, c'est cette curiosité sympathique, cette faculté de transposition, qui le portait à rechercher, comme un raffinement de sa conscience, les émotions les plus diverses³. Dilettan-

1. *Dialogues philosophiques*, p. 134.

2. Cf. *Dialogues philosophiques*, p. 134 ; *Av. de la Sc.*, pp. 421, 425-426 ; *Etudes d'histoire religieuse* (Vie des saints), pp. 314 et 315.

3. Voir *supra*, p. 29, note 1.

tisme qui précise à nos yeux le sens de son fatalisme. Cette philosophie de l'histoire est moins une doctrine réfléchie, qu'une attitude d'artiste, qu'un acte spontané de soumission devant les beautés du Passé¹.

1. Cf. *Nouveaux cahiers de jeunesse*, p. 143, § 90 : « L'énorme variété de l'homme me frappe : Homère, un chevalier, un poète moderne ; Auguste, une religieuse, Jésus-Christ ; Voltaire, un chiffonnier, un paysan, un talapoin, un yogui, un Samoyède, sainte Thérèse, un banquier, un bourgeois, un politique, Job, Mahomet, moi... » Cf. *Ibid.*, p. 302, appendice.

CHAPITRE IV

LES « DIALOGUES PHILOSOPHIQUES », NOUVELLE CRITIQUE DU FINALISME RENANIE

I. CONTRIBUTION DES *Dialogues philosophiques* A LA MÉTAPHYSIQUE POLITIQUE DE RENAN.

α. Précision des idées finalistes.

Renan utilise la philosophie de Schopenhauer en la détournant de son sens véritable : le machiavélisme de l'instinct vital, considéré comme une preuve des desseins de la Providence.

β. Evocation de la conscience future de l'humanité.

La troisième partie des *Dialogues* : « Les Rêves. » — Sous quelles formes on peut concevoir le règne définitif de la Raison dans l'humanité. (Forme démocratique, oligarchique, monarchique). — Objections de Renan contre la Démocratie. — Motifs qui lui font prévoir l'avènement de la conscience oligarchique ou monarchique.

II. NOUVELLE CRITIQUE DU FINALISME RENANIE.

L'inspiration des *Dialogues philosophiques* est la même que celle de *l'Avenir de la Science*. La notion moderne du Droit est inconciliable avec une doctrine qui subordonne l'individu à un but politique ou métaphysique.

Les développements que nous avons consacrés à l'*Avenir de la Science* nous permettent ici d'abréger. La métaphysique politique des *Dialogues* est au fond la même que celle de l'*Avenir de la Science*. Renan reprend, sans les modifier, ses vues générales sur les destinées de l'humanité.

On a donné si souvent de ces *Dialogues philosophiques* un résumé fidèle, que nous ne voulons pas refaire, après tant d'autres, l'analyse d'une œuvre devenue classique¹.

Ce qui importe au point de vue de notre étude, c'est de dégager les idées originales, qui vont don-

1. Résumé des *Dialogues philosophiques*.

Cf. ALLIER, pp. 84 et s. — SÉAILLES, pp. 281 et s. — GÉRARD, *Revue philosophique*, 1876, II, p. 385. — MAURICE VERNES, *La Revanche de l'Idéalisme* (Bibliothèque universelle de Lausanne, août 1875, pp. 545-570).

Les *Dialogues philosophiques* sont divisés en trois parties : Certitudes, Probabilités, Rêves.

Certitudes. Renan admet deux certitudes :

1^o Aucune volonté surnaturelle n'intervient dans la trame des phénomènes (négarion du surnaturel, du miracle, de la notion de providence particulière).

2^o Le monde a un but et travaille à une œuvre mystérieuse. « On sent un immense *nîsus* universel pour réaliser un dessein et produire une conscience. »

Probabilités. Quelle est cette œuvre mystérieuse à laquelle travaille le monde ?

Les probabilités sont en faveur d'un idéal de Raison. « Produire la raison, voilà la fin du monde. »

Rêves. Quelle forme empruntera cette conscience suprême de l'humanité ?

Toutes les hypothèses sont permises. Le rêve de Renan est en faveur de la solution oligarchique. « L'élite des êtres intelligents, maîtresse des plus importants secrets de la réalité, fera régner la Raison par la force. »

ner à la métaphysique politique de Renan une nouvelle précision.

*
* *

« Prenez garde, dit Euthyphron à Philalète dans les *Dialogues*, de vous trop rapprocher de la vieille philosophie des causes finales si puérile en ses explications. »

Et Philalète lui répond : « Cette philosophie n'était erronée que dans la forme¹... »

Tout l'art de Renan va consister à rajeunir cette vieille philosophie des causes finales. Le fatalisme de l'*Avenir de la Science* la supposait implicitement, car qui dit fatalisme, dit admission d'un ordre providentiel, où toute chose a sa place en vue d'un effet déterminé. Dans l'*Avenir de la Science*, Renan s'était contenté d'affirmer son fatalisme, sans tenter de le justifier ; dans les *Dialogues*, il cherchera des arguments qui le fortifient ; et, par un de ces malentendus dont l'histoire de la philosophie est prodigue, il reprendra les idées dont Schopenhauer s'était servi pour défendre une thèse très différente.

Schopenhauer avait ramené le monde à n'être qu'une illusion, une simple représentation de notre intelligence. Ce qui donne à ce mirage un soutien et une consistance, c'est le désir de vivre, une mystérieuse volonté de vie, qui s'affirme chez tous les

1. *Dialogues philosophiques*, p. 25.

êtres. Telle est la puissance irrésistible de l'instinct vital, que l'homme reste obstinément la dupe de son désir, quoique tout désir, même satisfait, s'achève nécessairement en une souffrance. « La vie est une sorte d'histoire naturelle de la douleur, qui se résume ainsi : vouloir sans motif, toujours souffrir, toujours lutter et, ainsi de suite, dans les siècles des siècles, jusqu'à ce que notre planète s'écaille en petits morceaux¹. » Aussi, pour Schopenhauer, le seul moyen d'arriver à la pleine conscience de soi et de l'absolu est l'anéantissement du « vouloir vivre », le refuge dans « l'euthanasie », état de parfaite indifférence, où sujet pensant et objet pensé disparaissent, où il n'y a plus ni volonté, ni représentation, ni monde.

Renan emprunte à Schopenhauer son pessimisme, mais il lui donne une signification que le penseur allemand n'avait jamais prévue.

Si l'homme est la dupe de son désir de vivre, *c'est en vue d'un but transcendant que se propose l'Univers et qui nous dépasse complètement*. « Quelque chose s'organise à nos dépens ; nous sommes le jouet d'un égoïsme supérieur qui poursuit une fin par nous². »

Le machiavélisme de l'instinct vital devient ainsi pour Renan le fondement d'une Politique divine. Si la vie est telle, qu'on ne voie l'inanité du désir

1. SCHOPENHAUER, *Le monde comme volonté et comme représentation*, t. II, § 162.

2. *Dialogues philosophiques*, p. 29.

qu'après qu'il est assouvi, c'est que la Providence a intérêt à nous tromper, c'est qu'elle veut atteindre par nous un but qui nous échappe. Le désir est le grand ressort *providentiel* de l'activité. Religion, amour, vertu, autant de pièges que tend la Nature à l'homme, pour l'assujettir à ses fins ¹.

Et du même coup, Renan prétend s'opposer à Schopenhauer, auquel il reproche son défaut de logique et son immoralité.

Pourquoi Schopenhauer se révolte-t-il contre un monde dont il voit la duperie ? Il aurait dû considérer que le machiavélisme de la Nature suffit pour donner un but à l'univers et un sens à la vie. Il aurait dû conclure que la vertu suprême est la résignation, c'est-à-dire l'acceptation de la vie telle qu'elle est, comme servant à une fin supérieure. La morale, en dernière analyse, se réduit à la soumission. Le vrai sage est celui qui a reconnu l'immense illusion des choses et s'y prête ².

1. Voyez la longue série d'exemples où Renan montre la nature dupant les individus pour un intérêt qui leur est supérieur (*Dialogues philosophiques*, pp. 25-41). Cf. *Feuilles détachées*. (Examen de conscience philosophique, pp. 426 et s.)

2. Cf. *Dialogues philosophiques*, pp. 42-47. Cf. *Journal des Goncourt*, 2^e série, 1^{er} volume, p. 344 : « Oui des fonctions, nous ne sommes que des fonctions, — c'est la voix de Renan, — des fonctions que nous accomplissons sans le savoir, à peu près comme des ouvriers des Gobelins, qui travaillent à rebours et font un ouvrage qu'ils ne voient pas... L'honnêteté, la sagesse, qu'est-ce que ça ?... C'est un rôle que Celui de là-haut nous donne. Mais il ne faut pas qu'il s' imagine qu'il nous trompe, que nous sommes ses dupes ! »

« Et l'ancien séminariste dit cela à voix basse, d'un ton presque peureux, avec la tête penchée de côté sur son

Nous ne suivrons pas Renan dans ces derniers développements ; il reprend Schopenhauer pour une attitude que celui-ci n'a jamais adoptée. Étrange confusion ! Schopenhauer avait écarté dès le principe toute notion finaliste de son système¹. Loin d'assigner un but à l'univers, il faisait du monde phénoménal une combinaison d'apparences ; loin de protester contre Dieu, comme l'affirme Renan, il prétendait rentrer en lui par l'« euthanasie » et participer à l'essence des choses, en faisant évanouir un monde de fantômes.

L'erreur de Renan est significative : les idées finalistes le hantaient à tel point, qu'il en venait à réconcilier Schopenhauer avec Hegel, qui fut son adversaire de choix. Grâce à un contre-sens ingé-

assiette, la tête d'un écolier qui sent une main de pion dans l'air, — absolument comme s'il redoutait une gifle du Tout-Puissant. »

1. Schopenhauer, en disciple de Kant, débute par une critique de la raison et de la connaissance ; il n'attribue à la loi de causalité qu'une valeur toute relative. Vraie pour le monde phénoménal, parce que notre conscience a pour forme le temps, elle n'est d'aucun emploi en métaphysique : « Le monde en soi n'a ni cause ni effet. » Notons à ce sujet l'indifférence et le dédain dont Renan fait preuve à l'égard du kantisme. On n'aborde plus la métaphysique aujourd'hui sans la faire précéder d'une critique de la connaissance. Renan paraît s'en douter. « Notre constitution psychologique, qui est l'œil par lequel nous voyons la réalité, n'est-elle pas elle-même trompeuse?... » Et Renan répond à Kant avec une désinvolture qui n'explique rien : « Je me suis habitué à ne plus m'arrêter à ce doute, qui a jeté tant de philosophes dans une voie sans issue. » *Dialogues philosophiques*, pp. 6 et 7. Ce doute aurait dû suffire cependant pour arrêter Renan au seuil de son finalisme.

nieux, Renan donnait non pas plus de vérité, mais au moins un air de jeunesse à ce vieil axiome fataliste (dont il faisait une certitude) : « Le monde a un but et travaille à une œuvre mystérieuse. »

*
* *

Dans la troisième partie des *Dialogues*, « les Rêves », Renan évoque la future conscience de l'humanité.

La nature a un but (Certitude). Ce but est de produire de la Raison (Probabilité). Sous quelle forme se manifestera l'avènement de la Raison ? Toutes les hypothèses à ce sujet sont des « Rêves ». Renan nous donne le sien, que M. Séailles appelle le plus étrange des cauchemars.

On en connaît le fond : « Les forces de l'humanité concentrées en un très petit nombre de mains et devenant la propriété d'une ligue capable de disposer de l'existence de la planète »..., un « gouvernement de tyrans positivistes », trouvant, dans les applications de la science à l'art militaire, les moyens de faire régner la Raison par la terreur absolue, « entretenant dans quelque canton perdu de l'Asie un noyau de Bachkirs ou de Kalmouks, machines obéissantes, dégagées de répugnances morales et prêtes à toutes les férocités¹. »

En présence de telles fantaisies, on s'est demandé

1. *Dialogues philosophiques*, pp. 141-143.

si Renan avait rêvé *sérieusement*, s'il ne s'était pas amusé plutôt à soutenir un déconcertant paradoxe¹.

Faisons la part à l'exagération de la forme, à certaines trouvailles de style. Pour le fond, le Rêve de Renan ne nous surprend pas. Il couronne à merveille sa philosophie de l'histoire.

George Sand, dans un remarquable article écrit à la veille de sa mort, n'hésitait pas à garantir la sincérité de Renan. « C'est un raisonnement éclos et mené jusqu'au bout, un des lobes de son propre cerveau, qui a fonctionné en ce moment-là, jusqu'à épuisement d'induction². »

Le rêve de Renan est l'expression la plus achevée de son « aristocratie », dont nous voudrions donner ici une interprétation à la fois critique et psychologique.

« Les conjectures sur les formes futures de la

1. La publication des *Dialogues philosophiques* souleva de vives protestations. La *République des Lettres*, du 16 juillet 1876, contenait un article d'une extrême véhémence quoique d'une belle tenue littéraire, où Renan était pris à partie à la fois comme penseur et comme citoyen. Flaubert qui collaborait à cette revue, mais qui témoignait à Renan une profonde affection, fut si outré de cette attaque qu'il envoya dans une lettre indignée sa démission à M. Catulle Mendès, directeur de la *République des Lettres*. (Voyez *République des Lettres*, article de M. P. Gérin. Cf. Flaubert, *Correspondance*, t. IV, p. 239.)

2. *Le Temps*, 16 juin 1876. — Les circonstances dans lesquelles les *Dialogues* furent écrits attestent également le sérieux de l'auteur. Renan venait d'être le témoin des événements de la Commune. Les excès démagogiques le fortifièrent plus que jamais dans son aristocratie.

conscience divine se laissent ramener à trois types, la forme monarchique, la forme oligarchique et la forme démocratique, selon que l'on conçoit la conscience universelle — ou ramenée à l'unité et concentrée en un seul être qui résumerait tous les autres — ou résidant en un petit nombre d'individus gouvernant le reste — ou résidant en tous par une sorte d'accord et de suffrage universel¹. »

Et Théocliste ajoute immédiatement : « La solution démocratique est celle qui paraît avoir le moins de chances de se réaliser. »

Les objections de Renan contre la démocratie sont de trois ordres, d'ordre physique, historique et philosophique².

OBJECTION D'ORDRE PHYSIQUE OU NATUREL : L'inégalité des races et des individus.

« Convertir à la raison les uns après les autres, un à un, les deux milliards d'êtres humains qui peuplent la terre ? Y pense-t-on !... La thèse démocratique aux yeux du théologien est fausse par la base même. Toutes les consciences sont sacrées,

1. *Dialogues philosophiques*, p. 95.

2. Inutile de dire que les *Dialogues*, loin de présenter la forme dogmatique et sèche que nous leur prêtons, ont l'aisance et le naturel d'une conversation animée entre trois disciples de Renan. Mais il nous a paru impossible de suivre les idées de Renan dans leur course capricieuse. L'analyse suppose une certaine méthode, un effort de classification. Ceci même est un des caractères de cette philosophie ondoyante, que les idées empruntent au style un charme si pénétrant qu'on en oublie et la suite logique et la valeur propre dans l'argumentation.

mais elles ne sont pas égales. Où s'arrêter? L'animal aussi a ses droits. Le sauvage d'Australie a-t-il les droits de l'Homme ou ceux de l'animal¹? »

OBJECTION D'ORDRE HISTORIQUE: Le progrès est l'œuvre des aristocraties.

« Toute civilisation est l'œuvre des aristocrates. C'est l'aristocratie qui a créé le langage grammatical, (que de coups de bâton il a fallu pour rendre la grammaire obligatoire!), les lois, la morale, la raison². »

Les théories sur la sélection naturelle fournissent à Renan un argument du même ordre: « Il faut dans nos lourdes races modernes le drainage de trente ou quarante millions d'hommes pour produire un grand poète, un génie de premier ordre... Le génie résulte d'une portion d'humanité brassée, mise au pressoir, épurée, distillée, concentrée³. » Le peuple, les masses, sont le terreau nécessaire pour faire vivre et prospérer une poignée de penseurs.

OBJECTION D'ORDRE PHILOSOPHIQUE: Les tendances égalitaires sont les plus éloignées de l'idéal spirituel et moral vers lequel tend l'humanité.

1. *Dialogues philosophiques*, pp. 96-97.

2. *Caliban (Drames philosophiques)*, p. 99. (Réflexions du Prieur des Chartreux qui joue dans le drame le rôle de moraliste.) Cf. *Avenir de la Science*, p. 382. Cf. *Origine du langage*, préface, p. 25. Cf. *Correspondance Renan-Berthelot*, p. 395. Cf. *Réforme intellectuelle et morale*, p. 67.

3. Cf. *Dialogues philosophiques*, p. 72. Cf. *Monarchie constitutionnelle*, dans le volume de la *Réforme intellectuelle et morale*, p. 247. Cf. *Nouveaux cahiers de jeunesse*, p. 157, § 111.

« La poursuite du bien-être, la conquête des avantages matériels, le désir d'aplanir les sommités, laissent le peuple indifférent aux spéculations rationnelles... La basse démocratie semble même devoir amener l'extinction de toute culture difficile et de toute haute discipline. Il faut, en effet, que celui qui pense trouve des gens qui veuillent bien faire sa part de travail, et cela, sans comprendre, ni apprécier ce qu'il fait¹... L'instruction primaire rendra une abnégation de ce genre assez rare². »

« Il est peu probable, conclut Théoctiste, que Dieu se réalise par la démocratie. La démocratie sectaire et jalouse est même ce qu'on peut appeler l'erreur théologique par excellence. »

Comparée à la solution démocratique, la solution oligarchique paraît bien plus facile à concevoir.

Elle rentre dans les plans apparents de la nature.

Elle est conforme à l'idéal vers lequel tend l'humanité.

Elle est rendue possible, parce que le perfectionnement des armes s'oppose à leur emploi généralisé.

1. Cet argument est souvent reproduit par Renan. Voyez par exemple : *L'Eau de Jouvence* (*Drames philosophiques*, p. 189) : « Rappelez-vous ce saint dont un ange laboure le champ afin qu'il n'ait pas à interrompre sa prière. Tout doit aider celui qui prie, c'est-à-dire qui pense. Les démocrates, qui n'admettent pas la subordination des individus à l'œuvre générale, trouvent cela monstrueux. »

2. Cf. *Dialogues philosophiques*, pp. 97, 99, 102-103.

LA SOLUTION OLIGARCHIQUE RENTRE DANS LES PLANS APPARENTS DE LA NATURE.

Renan fait une nouvelle allusion à la loi de sélection. « La nature à tous les degrés a pour soin unique d'obtenir un résultat supérieur par le sacrifice d'individualités inférieures... Grand assurément est le nombre des existences purement égoïstes, matérialistes, irréligieuses, totalement perdues pour le but idéal de l'univers ; mais il suffit qu'il y en ait quelques-unes qui ne le soient pas. Le grand nombre doit penser et jouir par procuration... La masse travaille ; quelques-uns remplissent pour elle les hautes fonctions de la vie, voilà l'humanité ¹... »

Ajoutons que la nature aidée par la science pourra accélérer cette sélection naturelle. « Une large

1. Cf. *Dialogues philosophiques*, pp. 74, 128, 130-131.

Il est curieux de rapprocher de l'aristocratie de Renan l'aristocratie de Flaubert. Flaubert, dans sa correspondance avec George Sand, revient sans cesse sur l'idée du « gouvernement de l'élite ». Renan d'ailleurs n'était pas sans avoir exercé, au point de vue politique, une certaine influence sur Flaubert. (Cf. *Correspondance Flaubert*, t. IV, pp. 73, 79, 82, 232) : « La seule chose raisonnable (j'en reviens toujours là), c'est un gouvernement de mandarins, pourvu que les mandarins sachent quelque chose, et même qu'ils sachent beaucoup de choses. Le peuple est un éternel mineur, et il sera toujours (dans la hiérarchie des éléments sociaux) au dernier rang, puisqu'il est le nombre, la masse, l'illimité. Peu importe que beaucoup de paysans sachent lire et n'écoutent plus leur curé ; mais il importe infiniment que beaucoup d'hommes, comme Renan ou Littré, puissent vivre et soient écoutés. Notre salut n'est maintenant que dans une aristocratie légitime, j'entends par là une majorité qui se compose d'autre chose que de chiffres. » (*Lettre de Flaubert à George Sand* (1871), *Correspondance*, t. IV, pp. 53 et 56.)

application des découvertes de la physiologie et du principe de sélection pourra amener la création d'une race supérieure, ayant son droit de gouverner, non seulement dans la science, mais dans la supériorité même de son sang, de son cerveau, de ses nerfs. Ce seraient là des espèces de dieux ou *dévas*, êtres décuplés en valeur de ce que nous sommes, qui pourraient être viables dans des milieux artificiels... C'est à la science à prendre l'œuvre au point où la nature l'a laissée¹. »

LA SOLUTION OLIGARCHIQUE EST CONFORME A L'IDÉAL VERS LEQUEL TEND L'HUMANITÉ.

« Quand la Raison sera toute-puissante, c'est alors qu'elle sera vraie déesse... La vérité sera un jour la force. « Savoir c'est pouvoir » est le plus beau mot qu'on ait dit... Le jour où quelques privilégiés de la raison posséderont le moyen de détruire la planète, leur souveraineté sera créée... L'humanité inférieure dans une telle hypothèse sera bientôt matée par l'évidence ; et l'idée même de la révolte disparaîtra... Ce règne d'une oligarchie ne sera pas odieux, parce que le pouvoir ne sera pas au service d'un égoïsme per-

1. *Dialogues philosophiques*, pp. 116-117. On a plaisanté Renan à propos de sa fabrique de « Dévas ou surhommes » ; et beaucoup s'imaginent que Renan plaisantait aussi. C'est pourtant une idée, qui lui était chère, puisqu'il y revient dans ses *Fragments philosophiques* (pp. 183-184) : « Qui sait si, maître du secret de la vie, un biologiste omniscient n'en modifiera pas les conditions, si un jour les espèces naturelles ne passeront pas pour des restes d'un monde vieilli, incommode, dont on gardera curieusement les restes dans des musées ? »

sonnel ou d'un égoïsme de classe, mais l'incarnation même de la Raison. Celui qui est sacrifié aux fins idéales n'a pas le droit de se plaindre et son sort au regard de l'infini est digne d'envie¹. »

LA SOLUTION OLIGARCHIQUE EST RENDUE POSSIBLE, PARCE QUE LE PERFECTIONNEMENT DES ARMES S'OPPOSE A LEUR EMPLOI GÉNÉRALISÉ.

« Par l'application de plus en plus étendue de la science à l'armement, une domination universelle deviendra possible, et cette domination profitera à ceux qui disposeront de cet armement. Le perfectionnement des armes mène à l'inverse de la démocratie ; il tend à fortifier, non la foule, mais le pouvoir, puisque les armes scientifiques peuvent servir aux gouvernements, non aux peuples... Dans l'avenir, il pourra exister des engins qui, en dehors des mains savantes, soient des ustensiles de nulle efficacité. De la sorte, on imagine le temps où un groupe d'hommes règnerait, par un droit incontesté, sur le reste des hommes². »

L'hypothèse du triomphe oligarchique de l'esprit n'est elle-même que *provisoire*. Voulant concilier dans une formule harmonieuse l'anthropomorphisme des religions, le panthéisme philosophique et même certaines conceptions biologiques, Renan imagine un

1. *Dialogues philosophiques*, pp. 114, 111-112, 129.

2. *Dialogues philosophiques*, pp. 105-106. Cf. *Monarchie constitutionnelle* (dans le volume de la *Réforme intellectuelle et morale*), p. 284.

état du monde « où l'univers sera consommé en un seul être organisé, dans l'infini duquel se résumeraient des décillions de décillions de vies passées et présentes à la fois »... « Alors toute la nature vivante produira une vie centrale, grand hymne sortant de milliards de voix, comme l'animal résulte de milliards de cellules, l'arbre de millions de bourgeons... Une conscience unique sera faite par tous et tous y participeront... Un seul pouvoir gouvernera alors le monde. Ce sera la science, ce sera l'esprit ¹. »

La conscience de l'univers ramenée à l'unité et concentrée en un seul être qui résumerait tous les autres est la conscience *monarchique*, dernier terme de l'évolution déifique. Grâce à elle, la devise de la primitive Église sera réalisée : « Multitudo creditum erat cor unum et anima una ². »

*
* *

Telle est, exposée dans le détail des arguments, la Doctrine de l'Élite, la philosophie aristocratique de Renan.

Les interprètes de Renan opposent en général les tendances démocratiques de l'*Avenir de la Science* au Rêve aristocratique des *Dialogues*. Le contraste est-il aussi saisissant qu'on veut bien le prétendre ?

1. *Dialogues philosophiques*, pp. 124, 125, 126 et *Fragments philosophiques* (La science idéale et la science positive), pp. 184 et 185.

2. *Dialogues philosophiques*, p. 54.

L'analyse de l'*Avenir de la Science* nous a montré un Renan imbu des idées finalistes, adversaire déclaré du suffrage universel, répudiant avec énergie les principes de liberté et d'égalité, un Renan qui pose comme fondement inébranlable de sa philosophie le sacrifice des individus à la fin spirituelle et morale de l'humanité¹. Entre l'oligarchie des *Dévas*, ces demi-dieux futurs imposant la Raison sous la menace des mitrailleuses, et le gouvernement pacifique des savants dans l'*Avenir de la Science*² — il n'y a, à notre sens, qu'une différence d'humeur ou de fantaisie d'imagination.

Déjà dans l'*Avenir de la Science*, Renan évoquait un temps, où le rétablissement de l'esclavage pourrait être considéré comme une condition du progrès de l'humanité; « il en résulterait même, ajoutait-il, une situation très poétique, un esclavage senti et supporté avec délicatesse et résignation ». Participant à l'avènement de Dieu, « l'esclave échapperait par l'amour à l'affreuse réalité³. »

1. Voyez *supra*, chap. II, pp. 62 et suivantes.

2. *Avenir de la Science*, p. 350: « Je ne sais si, un jour, sous une forme ou sous une autre, il ne se produira pas quelque chose d'analogue à l'institution des lettrés chinois et si le gouvernement ne deviendra pas le partage naturel des hommes compétents, d'une sorte d'académie des Sciences morales et politiques... Dans les sociétés primitives, le collège des prêtres gouvernait au nom des Dieux; dans les sociétés de l'avenir, les savants gouverneront au nom de la recherche rationnelle du meilleur. »

3. *Avenir de la Science*, p. 321, note 156 et p. 322, note 158. Cf. le passage d'une inspiration identique (*Dialogues philosophiques*, p. 129).

N'est-ce pas aussi dans ses *Pensées de 1848*, que Renan remerciait les tyrans d'Assyrie d'avoir, au prix du sang de milliers de leurs sujets, fait « esquisser en pierre un des états de l'humanité ? »

Les abus de l'Ancien Régime, la Bastille, les Galères, les Grands-Jours, tout est non seulement accepté, mais approuvé et justifié au point de vue de la Raison dernière.

Et déjà le règne de l'Élite se trouve annoncé et désiré. « Il faut que la noble vie se mène par quelques-uns, puisqu'elle ne peut se mener par tous... La nature nous montre, sur une immense échelle, le sacrifice de l'espèce inférieure à la réalisation d'un plan supérieur. Peut-être même faudrait-il dépasser encore cet horizon trop étroit et ne chercher la justice, la grande paix, la solution définitive, que dans un plus vaste ensemble auquel l'humanité elle-même serait subordonnée, dans ce τὸ πᾶν mystérieux qui sera encore quand l'humanité aura disparu¹. » C'est presque dans le même style l'évocation de la conscience monarchique des *Dialogues* succédant au triomphe oligarchique de l'esprit.

Il y a, sans doute, une idée démocratique dans l'*Avenir de la Science*, c'est cet appel au peuple, au nom de la Raison, ce devoir imposé à l'État de faire pénétrer dans les masses la religion nouvelle, la religion de la science.

1. *Av. de la Sc.*, pp. 386-387.

Mais cette attitude contradictoire avec le finalisme autocratique s'explique.

Renan venait de briser avec le catholicisme ; l'histoire de sa crise lui avait paru humaine à plus d'un titre ; avec l'ardeur d'un néophyte, il conviait les hommes à suivre son exemple et à placer leur foi dans le triomphe de la Raison. De son éducation au séminaire, il lui était resté ce scrupule religieux qu'il perdra plus tard : « la société a charge d'âmes ¹. » Enfin son expérience politique ne l'avait pas encore brouillé avec le peuple, qu'il jugeait digne d'accéder à la vie de l'esprit. Il n'aimait pas le peuple cependant (« il est impossible d'aimer le peuple tel qu'il est ² ») ; mais il espérait pouvoir l'aimer plus tard, quand la culture l'aurait amendé. De là, ce prosélytisme presque fanatique en faveur de la réhabilitation intellectuelle des masses, qui ne s'explique pas autrement ³.

Sauf cette réserve, identité de doctrine, même ins-

1. L'expression se trouve dans l'*Avenir de la Science*, p. 334.

2. Cf. *Avenir de la Science*, p. 339.

3. Si la plupart des interprètes de Renan se plaisent à opposer le démocrate de l'*Avenir de la Science* à l'aristocrate des *Dialogues*, c'est qu'ils ont peut-être pris trop à la lettre une déclaration de Renan lui-même. Dans la préface des *Dialogues*, Renan s'exprime ainsi : « Je publierai, plus tard, un essai intitulé l'*Avenir de la Science* que je composai en 1848 et 1849, bien plus consolant que celui-ci et qui plaira davantage aux personnes attachées à la religion démocratique. La réaction de 1850-1851 et le coup d'Etat m'inspirèrent un pessimisme dont je ne suis pas encore guéri. » Outre que cet aveu n'est pas très décisif, il est contredit par le Renan de 1848 que nous avons analysé sans idée préconçue.

piration philosophique dans l'*Avenir de la Science* et dans les *Dialogues*.

Nous avons déjà critiqué le finalisme historique ou politique dans son principe et dans ses conséquences ¹. Qu'est-ce que le but de l'humanité, les intentions de Dieu ², sinon notre propre désir que nous travestissons pour en faire la Volonté Universelle? La Providence peut être l'avocat de toutes les causes, car ses manifestations n'ont d'autre signification intellectuelle et morale que celle que nous leur accordons. La prétendue loi de sélection, que Renan faisait servir aux fins aristocratiques de la nature, n'a guère résisté dans le domaine de la biologie aux critiques de la science moderne³. Que dire alors de son application au milieu social, infiniment plus complexe encore que le domaine biologique ⁴?

1. Voyez *supra*, chap. III.

2. Il était au surplus excessif d'attribuer des intentions à un Dieu « en voie de formation ». Qu'est-ce que ce Dieu? Le même mot est pris par Renan dans plusieurs sens à la fois. Ainsi Dieu est tour à tour, dans les *Dialogues*, le Dieu de Renan, le Dieu-Providence des religions, le Dieu abstrait de la métaphysique. Cette terminologie à triple face s'achève dans l'équivoque.

3. Cf. Y. DELAGE, *L'Hérédité et les grands problèmes de la biologie générale*, pp. 396 et s.

4. D'ailleurs les doctrines évolutionnistes (même à les supposer exactes) n'impliquent aucun finalisme providentiel, et c'est à tort que Renan les invoque à l'appui de sa thèse. Taine en faisait la remarque à Renan, au lendemain de la publication des *Dialogues* (Lettre du 3 juin 1876. Taine, *Correspondance*, t. IV, pp. 9-10) : « Si les mécanismes qui (vous)

Le système à la fois théologique et social de Renan n'est qu'un christianisme rajeuni par quelques emprunts aux idées évolutionnistes. Pour Renan, le vrai droit du peuple, c'est d'être aimé et gâté par ceux qui penseront et jouiront à sa place. « Douceur, bienveillance pour tous, amour du peuple... bonté universelle, voilà la loi sûre et qui ne trompe pas. Comment concilier de tels sentiments avec la hiérarchie de fer de la nature et la croyance en la souveraineté de la Raison? Je n'en sais rien, mais peu m'importe. La bonté ne dépend d'aucune théorie. On peut aimer le peuple avec une philosophie aristocrate et ne pas l'aimer en affichant des principes démocratiques¹. »

« Au fond, dit M. Fouillée, comparant cette philosophie au christianisme, ce sont les mêmes idées de justice distributive et de prédestination, de hiérar-

semblent l'effet d'une cause finale sont eux-mêmes, comme les naturalistes l'admettent aujourd'hui, les effets d'une cause efficiente? Si Darwin a raison? Si la matière organique par le seul fait de l'adaptation et de la sélection arrive à l'évolution? *Si les phénomènes que vous citez simulent la préconception d'un but comme la flamme qui semble toujours vouloir monter, comme l'eau qui semble toujours vouloir descendre?...* Je voudrais vous voir analyser plus froidement par le détail la théorie des causes finales. Que la solution de Darwin soit vraie ou non, peu importe... Mais à prendre la question dans toute sa généralité, il résulte de son hypothèse que les effets accumulés d'une cause efficiente (l'utilité d'accommodation au milieu, les survivances des plus aptes à vivre) peuvent donner au spectateur l'illusion d'une cause finale. En ceci, grâce aux naturalistes, la métaphysique a depuis vingt ans fait un pas. »

1. *Dialogues philosophiques*, préface, p. xvi.

chie providentielle, d'inégalité providentielle entre les individus et entre les classes, de résignation chez les uns, de bonté chez les autres, de sacrifice et de compensation, *la même substitution du principe d'amour au principe de droit*¹. »

La notion du droit, selon ses interprètes les plus récents, est fondée sur la répudiation de ces théories finalistes, où l'individu est sacrifié à une fin que l'on affirme *a priori* et dogmatiquement la meilleure. Pour la plupart des moralistes et des juristes contemporains, l'individu est un être libre et responsable, « une fin en soi » et non « un moyen » en vue d'un but politique ou métaphysique. Le mot *droit* n'a aucun sens, si l'on admet avec Renan que l'homme n'est qu'une matière animée aux mains de « ce grand artiste inconscient, qui semble présider aux caprices apparents de l'histoire »². »

1. FOUILLÉE, *L'idée moderne du droit*, p. 339.

Il convient cependant de remarquer qu'entre la bonté très dédaigneuse de Renan et l'amour, principe social du christianisme, il y a une différence essentielle. La bienveillance de Renan est plutôt une attitude intellectuelle : pitié indulgente et souvent pleine d'ironie. La bonté chrétienne au contraire est fondée sur l'amour de Dieu et l'amour de tous les hommes en Dieu. Cette réserve faite, l'observation de M. Fouillée est très juste. Que la bonté procède de la pitié ou de l'amour, c'est toujours dans les relations des hommes entre eux le principe de *Charité* substitué au principe de *Droit*.

2. *L'Antéchrist*, p. 1.

CHAPITRE V

LES « DIALOGUES PHILOSOPHIQUES » (*suite*). — ESSAI SUR L'ARISTOCRATISME DE RENAN

A quels points de vue on peut étudier l'aristocratie de Renan.

- I. ARISTOCRATISME PHILOSOPHIQUE. — Il se révèle dans la doctrine de l'Elite ou du triomphe de la Conscience oligarchique. — Mais ces considérations métaphysiques se ramènent en définitive à l'affirmation d'un tempérament (v. ci-dessous aristocratie psychologique).
- II. ARISTOCRATISME POLITIQUE. — Il s'agit ici non pas d'évoquer la conscience future de l'humanité, mais d'apprécier les avantages d'un système aristocratique appliqué à un pays donné. — Cette étude trop « politique » répugne à l'imagination de Renan.
- III. ARISTOCRATISME PSYCHOLOGIQUE. — C'est la forme la plus intéressante de l'aristocratie renanien.
Tout aristocratie analysé dans ses motifs est une preuve d'orgueil. — L'opinion de M. Brunetière : L'orgueil de Renan est un orgueil « philologique ». — Réfutation. —

L'orgueil de Renan est d'essence et d'origine « sacerdotales ». Ses diverses formes : l'orgueil du penseur et l'orgueil de l'artiste. — La part du dilettantisme dans l'aristocratie de Renan.

Les Dialogues philosophiques n'ont pas seulement reproduit et précisé les théories finalistes de *l'Avenir de la Science* ; ils y ont ajouté une profession de foi et une argumentation plus complète en faveur de l'aristocratie.

C'est l'aristocratie de Renan qu'il nous reste à apprécier à ses divers points de vue, comme doctrine philosophique, politique, comme manifestation psychologique.

ARISTOCRATISME PHILOSOPHIQUE

A la limite où Renan rejette la conscience divine de l'humanité, peut-il s'agir encore de politique ? Théociste affirme qu'il est à mille lieues d'y songer et que les mots n'ont pour lui dans ce débat qu'un sens philosophique.

Aristocratie et démocratie sont les formes simples, auxquelles on peut ramener tous les modes de gouvernement connus dans l'histoire. Au point de vue philosophique, c'est-à-dire d'une manière générale, abstraite, en dehors du temps et de l'espace, — quelle est, de ces deux formes, celle qui convient le mieux à la direction de l'humanité ?

On peut discuter une telle question, indéfiniment,

sans le moindre profit. Démocrates ou aristocrates invoqueront, en faveur de leur opinion, les fins spéciales qu'ils prêtent à la Nature.

De telles spéculations sont aussi hasardeuses qu'insincères ¹. On cherche dans la philosophie des arguments, dans une fausse dialectique des motifs de conviction, pour donner à des préférences sentimentales un support rationnel. Au fond, on est démocrate ou aristocrate par tempérament, par goût, par éducation. La philosophie et la dialectique ne sont que de vains prétextes : constructions ingénieuses où l'on abrite les vraies raisons que la raison ne connaît pas.

Il est donc puéril d'argumenter avec Renan et d'opposer à son rêve aristocratique une conception démocratique des destinées de l'humanité.

Renan d'ailleurs ne prétend pas nous *imposer* son Rêve. Il sait que la philosophie n'est que le son que rend une âme au contact des choses. Les mille vibrations de l'univers perçues par un grand artiste, un savant, un poète, n'est-ce pas toute la vérité humaine? « Quel est le but de l'humanité? Est-ce le bien-être des individus? Est-ce l'obtention d'un but abstrait, objectif?... Chacun répond selon son tempérament et cela suffit ². »

1. Le reproche d'insincérité ne s'adresse pas à Renan. Nul, au contraire, n'a reconnu avec plus de franchise le caractère subjectif de telles spéculations. Son rêve aristocratique n'est que l'affirmation d'un état d'âme ; il ne le donne pas pour autre.

2. *Histoire du peuple d'Israël*, t. II, p. 542. Cf. dans le même ordre d'idées, *Histoire du peuple d'Israël*, t. III, p. 280. *Avenir de la Science*, préface, p. xvi. Voyez *supra*, pp. 82 et 83.

Reprenons un instant le Rêve des *Dialogues*. Donnons aux idées de Renan leur forme la plus sèche et la plus dogmatique. Que subsiste-t-il pour la critique?

La conscience oligarchique rentre dans les plans apparents de la nature. — Finalisme objectif¹.

La conscience oligarchique est conforme à l'idéal qu'on peut se faire de l'humanité. — Finalisme subjectif².

La conscience oligarchique résultera des applications perfectionnées de la science à l'armement, parce que les armes scientifiques peuvent servir aux gouvernements, non aux peuples. — Chimère! En attendant le triomphe oligarchique de l'esprit, les engins les plus

1. Remarquez la faiblesse de l'argument qui tend à nous faire accepter l'inconsciente cruauté de la Nature, le gaspillage des êtres et des forces, comme une preuve des desseins de Dieu. On ne s'explique guère une Providence réalisant ses fins *par la voie du plus grand effort*. Si la Nature veut le triomphe de la Raison, pourquoi prend-elle ce biais de faire sortir un peu de vérité d'une quantité incalculable d'erreurs et de sottises? (Cf. TAINE, *Correspondance*, t. IV, p. 10). De même le machiavélisme de ce Dieu tout-puissant, qui ne trompe l'homme que pour mieux le dresser, n'est pas sans faire sourire. Renan nous restitue un Iahvé aussi habile et aussi rusé que celui des anciens Juifs.

2. Le finalisme de Renan, d'après lequel l'homme est créé pour servir les plans de la Nature, est certainement moins justifié que le finalisme inverse et si naïf de l'Ancien Testament, où la Nature paraît créée pour l'homme. Quand l'homme perce des montagnes, jette des ponts sur les fleuves, dessèche les marais, gagne des parties entières sur la mer, il contrarie assez nettement ce que Renan appelle les voies de la Providence. « On ne trouverait guère à les respecter, dit M. P. Gérin (*République des Lettres*, 16 juillet 1876), que le fakir oriental, qui vit dans le respect de sa vermine. »

grossiers, maniés par des mains inexpertes, sèment la terreur et la mort, et les tyrans n'ont que faire encore de leurs Bachkirs ou de leurs Kalmouks.

*
* *

ARISTOCRATISME POLITIQUE

« Nous sommes à mille lieues de la politique », disait Théoctiste. Mais Théoctiste ne résiste pas au plaisir d'indiquer « dans l'humanité actuelle un linéament des grandes batailles de l'avenir. »...

« La France incline toujours aux solutions libérales et démocratiques ; c'est là sa gloire ; le bonheur des hommes et la liberté, voilà son idéal... Au contraire le gouvernement du monde par la raison, s'il doit avoir lieu, paraît mieux approprié au génie de l'Allemagne, qui montre peu de souci de l'égalité et même de la dignité des individus et qui a pour but, avant tout, l'augmentation des forces intellectuelles de l'espèce ¹. »

Par là, Renan marque enfin quelque souci des réalités et discute le problème politique sur son véritable terrain. Autant la question philosophique de la conscience future de l'humanité nous jetait dans les obscurités d'une théodicée sentimentale, autant le problème politique, tel qu'il est posé par Renan, nous oblige à la clarté : des deux formes de gouver-

1. *Dialogues philosophiques*, p. 121.

nement — aristocratie et démocratie — quelle est celle qui convient le mieux à un pays donné? Mais Renan ne risque qu'une courte allusion, où son ironie s'exerce tour à tour aux dépens de la France et de l'Allemagne.

Prévost-Paradol avait en 1869 posé et résolu ce problème avec sa maîtrise habituelle. Il avait su (ce qui est délicat) se détacher de toute influence de milieu, d'éducation, de toute préférence sentimentale, pour relever, avec la même impartialité, la part inévitable de fiction et d'erreur que renferme chaque régime politique¹. La fiction d'un gouvernement aristocratique, c'est que les privilèges civils ou politiques ne sont accordés qu'à une élite digne de les exercer. La fiction d'un gouvernement démocratique, c'est que le peuple fait un usage judicieux et intelligent de son droit de vote. La fiction d'une monarchie absolue, c'est qu'une même famille enfante, à chaque génération, un homme capable d'exercer le souverain pouvoir.

Aussi est-il puéril de préférer, *in abstracto* et *a priori*, un gouvernement politique à un autre. Il n'y a d'enseignement en ces matières que celui de l'expérience, aidée par l'étude des mœurs d'une race ou d'une nation. Ce qui est nécessaire pour l'établissement et le maintien d'un gouvernement quel qu'il soit, c'est que sa *fiction* ne soit pas devenue trop contraire à la réalité.

1. *La France nouvelle*, pp. 24 et s.

Voilà ce que Renan sentait peut-être confusément, lorsqu'il écrivait que la France incline de préférence aux solutions libérales et démocratiques, et que l'Allemagne supporte plus facilement un régime d'autorité. Mais pas davantage que précédemment, nous ne trouvons ici une doctrine ferme et précise, sur laquelle la critique puisse s'exercer utilement. Faut-il le répéter? Les idées de Renan nous intéressent moins que sa personne.

*
* *

L'ARISTOCRATISME DE RENAN AU POINT DE VUE PSYCHOLOGIQUE

Tout aristocratismes analysé dans ses motifs est une preuve d'orgueil. Orgueil de race, orgueil intellectuel, orgueil moral, autant d'affirmations différentes de cette volonté d'isolement, par laquelle on croit attester sa supériorité.

Dans *Cinq Lettres*, dont la violence n'est pas toujours injuste, M. Ferdinand Brunetière a reproché à Renan son insolence philologique.

« Le savant, mais surtout l'érudit, le philologue, l'hébraïsant en arrivent très vite à se complaire en eux, dans l'exception qu'ils croient être.... De toutes les formes de l'insolence intellectuelle, je ne crois pas que le monde en ait connu, qui surpasse ou seulement qui atteigne l'insolence philologique; et cela depuis l'exemple qu'en ont donné les érudits de la Renaissance, un Valla, un Filelfe, un Pogge, un Sca-

liger. Leurs successeurs n'ont pas dégénéré d'eux ; ils ont passé les poètes eux-mêmes en naïve satisfaction d'être ce qu'ils étaient ; et je n'ai vu d'orgueil comparable à celui de Hugo que celui de Renan¹. »

L'orgueil du maître a-t-il vraiment emprunté cette manière pédantesque et lourde, et l'intelligence si libérale, j'oserais dire si mondaine de Renan, a-t-elle connu le préjugé de l'érudit, qui prise un homme au poids de ses gloses² ?

Revenons à l'*Avenir de la science*, document précieux pour le psychologue, puisque c'est l'œuvre du début. De la première ligne à la dernière, une même inspiration anime le livre : c'est une exaltation mystique, une manière toute religieuse de prendre la vie. Rappelons-nous ce prélude solennel : « Une seule chose est nécessaire... Vivre de la vie de l'esprit... Tout le reste est vanité..... La première victoire philosophique de ma jeunesse fut de proclamer du fond de ma conscience : Tout ce qui est de l'âme est sacré³. »

1. BRUNETIÈRE, *Cinq lettres sur Renan*, p. 75.

2. A l'inverse de M. Brunetière, et précisément pour marquer la forme élégante, spirituelle et détachée de l'exégèse de Renan, Paul de Saint-Victor avait surnommé Renan « le gandin de l'exégèse ». (Paul de Saint-Victor cité par Ed. de Goncourt dans son *Journal*). Sur la modestie de Renan philologue, voyez d'ailleurs *Cantique des Cantiques*, préface, pp. xii, xiii, xiv.

3. Cf. *Nouveaux cahiers de jeunesse* (appendice, p. 289). Cf. *Nouveaux cahiers de jeunesse*, pp. 257-258, § 7 : « J'aime la libation antique ; jeter un peu de son bien on ne sait à qui. Maintenant on dirait : *Ut quid perditio hæc* ? C'est inutile. Ah ! inutile ! L'invisible n'est donc rien ?... »

L'orgueil de Renan (la première forme d'orgueil du moins) fut — il n'est pas de mot plus précis — *sacerdotal*¹. Et parmi toutes les manifestations de la vanité humaine, aucune n'est plus sympathique, parce que moins factice et aussi plus légitime. Considérer la vie comme chose sainte, dédaigner, sans affectation hypocrite, le monde des intérêts et des plaisirs, vouer sa jeunesse et ses forces au culte de la pensée pure, cela conduit nécessairement à prendre en pitié la foule matérialiste, pour laquelle la vie est une succession de faits vulgaires, un prétexte à basses jouissances². Et de la pitié à l'orgueil il n'y a pas loin.

Renan n'a jamais compris l'utilité, et à certains égards la grandeur de cette prodigieuse activité que les modernes déploient pour la conquête de l'argent. Il a, pour le monde des affaires, des étonnements

1. Cf. sur l'orgueil sacerdotal deux passages curieux des *Cahiers de jeunesse*, p. 101, § 41 : « Il n'y a pas d'orgueil à comparer à la fierté religieuse ou catholique. M. Le Hir par exemple. Cette intolérance méprisante : nous seuls les élus... De là, leur fureur quand ils ne règnent pas !... Et p. 142, § 24, ces lignes où Renan apprécie les hommes qui ne se vouent pas à la seule pensée : « Oh ! ceux-là sont dégoûtants, mais que me font-ils ? Ils ne sont pas de ma caste. — Tous ceux-là sont de ma caste qui ont creusé le supérieur, sous quelque forme que ce soit. »

2. Cf. *Lettres intimes* (Lettre à Henriette Renan, 15 septembre 1842, p. 99) : « J'ai cru découvrir avec certitude que je n'étais pas fait pour vivre dans ce qu'on appelle vulgairement le monde... Mes goûts y répugnent : je ne suis pas né pour des fadaises ou des niaiseries et j'ai cru remarquer que le monde — puisqu'il faut l'appeler ainsi — en était pétri. » Cf. *Nouveaux cahiers de jeunesse*, p. 522, § 58.

qu'il avoue avec ingénuité. « Faire fortune!... Cela ne peut partir que d'une âme dépourvue de religion et de poésie ¹. » On peut dire que tout un côté de l'humanité contemporaine lui a échappé complètement. L'américanisme prosaïque est pour lui la dernière des calamités.

« Mes maîtres, dit-il, dans ses *Souvenirs d'enfance et de jeunesse*, m'avaient appris le mépris du laïque et inculqué cette idée que l'homme, qui n'a pas une mission noble, est le goujat de la création ². » Voilà bien la première forme d'orgueil, l'orgueil sacerdotal : « Je ne suis pas un prêtre de profession, je le suis d'esprit. »

Renan fait partie d'une élite, de celle qui continue les traditions de la vie supérieure ³. Il était prédestiné à penser pour le compte de tous ceux qui ne pensent pas. Certes, il ne veut pas se réjouir de cet isolement, et prolonger à dessein l'abrutissement de ses semblables; mais en s'élevant au-dessus de la dépression commune, il ne peut s'empêcher de s'écrier avec saint Paul : « *Cupio omnes fieri qualis et ego sum* ⁴. »

Telle est la cause psychologique essentielle de l'aristocratie de Renan, et non je ne sais quelle

1. *Souvenirs d'enfance et de jeunesse*, p. 350. Cf. *Avenir de la Science*, pp. 84 et 500 (note 86).

2. *Souvenirs d'enfance et de jeunesse*, p. 148.

3. *Conférences d'Angleterre*, p. 45 : « Il est si doux de se croire une petite aristocratie de la vérité, de s'imaginer qu'on possède avec un très petit nombre le dépôt du bien. »

4. *Avenir de la Science*, p. 324.

puérile vanité, tirée de ses talents d'exégète et de ses habiletés philologiques. Dans cette conscience si capricieuse, on trouve un élément stable, une croyance qui ne sera jamais répudiée : la foi dans le caractère providentiel de certaines existences. « Chacun n'est obligé que dans la mesure de lumière qui lui a été octroyée... La moralité doit être réservée pour ceux qui ont une mission. Celui qui occupe un rang à part dans l'humanité doit s'imposer des devoirs austères ¹. »

Significatif est à cet égard, par l'accent de véhémentement indignation, un passage des *Conférences d'Angleterre*. Renan vient d'exposer la philosophie de Marc-Aurèle et de lire une page sublime, où l'empereur justifie les dieux d'avoir confondu, dans le mystère de la mort, l'homme de bien et le méchant. « Ah ! c'est trop de résignation, s'écrie Renan. Dire que si ce monde n'a pas sa contre-partie, l'homme qui s'est sacrifié pour le bien et le vrai doit le quitter content et absoudre les dieux, cela est trop naïf. Non, il a le droit de les blasphémer... Je veux que cet avenir soit une énigme, mais s'il n'y a pas d'avenir ce monde est un affreux guet-apens ². »

1. *Le prêtre de Nemi* (*Drames philosophiques*, p. 374); *L'eau de Jouvence* (*Drames philosophiques*, p. 171). Cf. *Nouveaux cahiers de jeunesse*, p. 99, § 29 : « Magnifique idée morale de l'islamisme. L'esclave y est puni moitié moins que l'homme libre... C'est la pensée d'Aristote : le maître est plus grand, car il a plus de devoirs. »

2. *Conférences d'Angleterre*, p. 242. Le même passage se trouve aussi dans *Marc-Aurèle*, pp. 268-269.

C'est que Renan croyait à une contre-partie de ce monde, où les hommes de l'Idée prendraient leur revanche sur la foule matérialiste. Ses vœux n'avaient rien d'égoïste; il n'entendait pas toucher dans le Royaume de Dieu « les intérêts de sa vertu »; mais il espérait ardemment participer un jour au triomphe dernier de la Raison. Il allait jusqu'à considérer la résurrection comme le privilège exclusif des savants et des penseurs. « Nous régnerons un jour, nous tous, hommes de l'Idée; nous serons cendres, depuis des milliards d'années; les quelques molécules, qui font la matière de notre être, seront désagrégées; mais nous *ressusciterons* dans le monde que nous aurons contribué à faire... Notre vie aura été une portion de la vie infinie; nous y aurons notre place marquée pour l'éternité ¹. »

L'orgueil de Renan n'a pas toujours conservé cette

1. *Fragments philosophiques* (Les sciences de la nature et les sciences historiques, p. 186) : même idée *Dialogues philosophiques*, p. 136; même idée: *Feuilles détachées* (AMIEL, p. 392).

Renan paraît avoir emprunté aux prophètes d'Israël cette théorie particulière de la résurrection. Voyez *Histoire du peuple d'Israël*, t. IV, p. 327. « Les âmes des justes ne vont pas sans le corps des justes. L'unité de l'homme est ainsi mieux respectée qu'elle ne l'a été par beaucoup d'écoles prétendues spiritualistes. Et où ces âmes vont-elles goûter leur récompense? Dans un Paradis métaphysique que l'ennui rendrait presque aussi insupportable que l'Enfer? Non. Elles restent dans la vie pour régner avec les saints, pour jouir du triomphe qu'elles ont amené, pour faire partie du royaume éternel, au sein d'une humanité régénérée. » Cf. *Ibidem*, p. 331. (Sur l'influence de la littérature juive dans les conceptions philosophiques et politiques de Renan. V. *supra*, p. 61, note 2.

forme hautaine et religieuse. Le prêtre de l'esprit, qui savait sa place retenue pour l'éternité dans la Cité idéale, aimait à sourire même de ses rêves les plus chers. Il imaginait parfois l'humanité future comme « une planète d'idiots se chauffant au soleil, dans une sordide oisiveté. » Devant le mystère impénétrable de l'Univers, devant le petit nombre de vérités acquises, il en venait à désespérer de la Science et de la Morale. « Quand on s'est donné bien du mal pour trouver la vérité, il en coûte d'avouer que ce sont les frivoles qui sont les vrais sages. Gavroche et M. Homais arrivant d'emblée et avec si peu de peine au dernier mot de la philosophie, c'est bien dur à penser¹ ! »

Mais le plus profond des psychologues l'a dit : « L'orgueil se dédommage toujours, lors même qu'il renonce à la vanité². » L'orgueil de Renan ne per-

1. *Souvenirs d'enfance et de jeunesse*, p. 155. On trouve déjà dans les *Nouveaux cahiers de jeunesse* certaines hésitations sur le but sacré de la vie. Renan vient d'opposer le matérialisme du commerçant ou de l'industriel à l'idéalisme du savant et du philosophe. Et il ajoute : « Mon Dieu ! se pourrait-il que nous fussions deux mondes fermés l'un pour l'autre, *ayant raison tous deux, mais partiellement* ? Je ne puis le croire et je jure que moi seul je tiens le solide. Mais au fait, je dirais la même chose, quand ce que je disais tout à l'heure serait... *Il faut que chacun absolutise ainsi sa théorie de bonheur*. Bon gré mal gré, il faut qu'il en soit ainsi. » Cf. cet autre passage des mêmes *Cahiers* : « Je voyais ces prolétaires s'amuser bonnement aux Champs-Élysées, et stagner bénévolement dans ce tiède milieu, et je me disais : J'ai *au moins gagné* de ne pouvoir prendre plaisir à ces sottises. Disais-je bien ? Est-ce gagner, de ne pouvoir prendre goût à quelque chose ? Oui, morbleu, oui, quoi que j'en dise. »

2. LA ROCHEFOUCAULD, *Maximes* (xxxiii).

dait rien à s'humilier par instants et à se contredire. Ce qu'il paraissait abandonner en motifs de supériorité scientifique, il le gagnait en raffinement de sensibilité, en délicatesse d'esprit. Le Royaume de Dieu n'était plus un concile sévère de saints, de philosophes et de savants; c'était le lieu étrange et charmant où Pétrone égaierait saint Paul, où Lucien disputerait avec Marc-Aurèle. Artistes harmonieux, poètes délicats ou même simplement dilettantes oisifs, dont la vie est une œuvre d'élégance et de style, formeraient dans la Cité idéale des couples choisis. Et ne vous récriez pas! « N'est pas roi de la mode qui veut! L'élégance de la vie a sa maîtrise audessous de la science et de la morale. La fête de l'Univers manquerait de quelque chose, si le monde n'était peuplé que de fanatiques iconoclastes et de lourdauds vertueux ¹. »

Ainsi l'orgueil de Renan se modifiait selon les circonstances et selon ses états d'âme. Aux heures d'enthousiasme et d'énergie, il se réclamait du sacerdoce du savant, des devoirs sacrés de l'homme de pensée. Aux jours de douce ironie et d'aimable désenchantement il se laissait aller aux jouissances esthétiques, aux sensations raffinées, qu'une âme harmonieuse peut éprouver au contact de l'Univers.

Et Renan goûtait à ces réticences une émotion

1. *L'Antéchrist*, p. 140. Cf. *Les Apôtres*, préface, p. LXIV : « Lucrèce et sainte Thérèse, Aristophane et Socrate, Voltaire et François d'Assise, Raphaël et Vincent de Paul ont également raison d'être, et l'humanité serait moindre, si un seul des éléments qui la composent lui manquait. »

nouvelle : celle de contrarier ses rêves les plus précieux, de s'amuser à ses dépens, forme suprême de l'ironie et qui est encore de l'orgueil ! Ne prendre aucun parti, pour avoir le droit de critiquer les autres, sans être critiqué soi-même. Ne rien affirmer, parce qu'affirmer, c'est se diminuer, c'est faire acte de dogmatisme, c'est quitter ce sourire fin et silencieux, cette attitude énigmatique et par là même supérieure, « qui est la marque la plus décisive de la noblesse humaine et l'expression de la plus haute philosophie. »

Nous avons analysé l'aristocratie de Renan. L'orgueil scientifique ou religieux lui inspirait le dédain du vulgaire, qui ne sait ni penser ni prier. L'orgueil esthétique lui rendait la foule haïssable, parce que la foule est grossière, matérialiste et lourde. « Tout ce qui est apparence pour les yeux — tout ce qui est idéal, non substantiel, n'existe pas pour le peuple. Il n'admet que le réel. Quand il a dit : Cela n'existe pas, tout est fini¹. » L'amour de la nuance, le goût du paradoxe, la recherche de la complexité, la défiance à l'égard des formules absolues, tous ces raffinements de l'intelligence et de la sensibilité, le peuple les ignore « avec son superficiel jugement d'école primaire et ses idées de magister de village². »

1. *Caliban (Drames philosophiques, p. 78).*

2. *Dialogues philosophiques, p. 77.* Cf. le portrait de Renan par M. BRANDÈS (*Moderne Geister, p. 163*) : « L'énergie de sa parole trahissait un infini mépris de la foule et des masses, sans que néanmoins elle exhalât soit haine, soit amertume. »

Est-ce suffisamment expliquer l'aristocratie de Renan que de dire qu'il fut celui d'un penseur hautain et d'un artiste dédaigneux ? Il n'y a pas que de l'orgueil dans l'attitude de Renan.

Aristocrate, on peut l'être en se comparant soi-même à la foule, en constatant et en affirmant sa supériorité. Aristocrate, on peut l'être aussi, sans aucune pensée d'amour-propre, sans se prendre soi-même comme terme de comparaison, parce qu'on envisage la subordination des individus les uns aux autres, l'assujettissement des masses aux volontés d'une élite comme un spectacle d'ordre esthétique. Dans une telle conception, *les inégalités physiques et sociales, comme d'ailleurs tous autres éléments de diversité, sont une condition d'art*. La multitude des goûts, des mœurs, des croyances, la division du travail, les idéals contradictoires des nations, des races, des individus, forment pour le spectateur une vision si admirable qu'elle passe en merveilleux les rêves les plus féeriques¹.

Le dilettantisme de Renan, sa curiosité sympathique pour toutes les manifestations de l'humanité,

1. « Les jouissances esthétiques sont les seules qui donnent, selon Renan, un réel intérêt au spectacle des choses et à la lutte des idées. » (RENOUVIER, préface du *Mystère de Platon* par LE PRAT). Cf. cette délicate confession de Renan dans *Ma sœur Henriette* : « En un sens Henriette me surpassait beaucoup. Dans les choses de l'âme, je cherchais encore matière à des luttes attachantes ou à des études d'art. Pour elle, rien ne ternissait la pureté de sa communion intime avec le bien. » Cf. *Nouveaux cahiers de jeunesse*, appendice, pp. 295-296.

va nous permettre de préciser cette dernière forme de l'aristocratie¹.

Ce qui fait, pour un dilettante, le charme incomparable du passé, c'est que l'humanité y apparaît diversifiée davantage, que toutes les formes de la vie y sont esthétiquement caractérisées, que le contraste entre les individus et les classes sociales y est plus vigoureusement marqué². Or les jouissances du dilettante sont d'autant plus vives, qu'il participe à des états d'âme plus différents, plus rares et plus complets. Le régime des privilèges, des castes, des corporations fermées peut être détestable au point de vue d'une Politique et d'une Économie libérales, mais il a cet avantage *esthétique* de faire de l'individu l'interprète intéressant d'une petite société autonome et traditionnelle. L'homme de loi, le marchand, l'ouvrier, le paysan ne sont pas les pâles représentants de la division du travail, comme dans nos sociétés modernes ; ils ont une physionomie originale que le cadre où ils se meuvent précise et embellit³.

Sous un régime d'égalité, tout devient uniforme et

1. Nous avons précédemment noté l'influence du dilettantisme de Renan sur son fatalisme historique.

2. *Études d'histoire religieuse*, p. 314 : « Il est sûr que le mal n'est plus de nos jours aussi fort qu'il l'était autrefois ; mais il est sûr d'un autre côté que les grandes individualités n'ont plus de place dans le monde tel qu'il tend à se faire. Aussi l'art élevé qui ne vit que de types fortement accusés est-il obligé de se réfugier dans le passé, dans le monde des héros et des saints. » Cf. *Nouveaux cahiers de jeunesse*, appendice, p. 299.

3. Cf. TAINE, *Origines de la France contemporaine*, t. VIII, pp. 172-173.

moyen. On a supprimé les castes et les privilèges, mais en retranchant les excès, on a tué le pittoresque.

Certes, ce pittoresque était acquis au prix d'injustices criantes et d'abus détestables, mais que « d'âmes aimables », que « d'esprits délicats » il supposait ! Amiel a raison. « Tout devient moins grossier, mais tout est plus vulgaire. L'ère de la médiocrité générale commence¹. » La misère du peuple a diminué, les droits individuels sont mieux garantis, mais les valeurs morales baissent étrangement. L'habitude du sacrifice disparaît presque. Les sentiments exquis d'aménité mutuelle, de respect affectueux à l'égard des puissants ont fait place aux démonstrations violentes d'un égoïsme jaloux et d'une envie insatiable. « Ma vie vaut la tienne ; mon bonheur vaut le tien. » Une telle morale, c'est la fin de tout idéalisme, de toute tradition d'honneur, de gloire et de noblesse, de toute pensée désintéressée. Ce qu'elle produit, « c'est un peuple rogue et mal élevé, sans affabilité, sans amour, sans respect, dont le premier principe est que tout s'apprécie en argent². »... Il fut un

1. Cité par Renan (*Souvenirs d'enfance et de jeunesse*, préface, p. xix).

2. *Monarchie constitutionnelle* (Dans le volume de la *Réforme intellectuelle et morale*, p. 248). Cf. *Souvenirs d'enfance et de jeunesse*, p. 125 : « Avec le règne des gens d'affaires, des industriels, de la classe ouvrière (la plus intéressée de toutes les classes), des Juifs... a été inauguré un âge matérialiste, où il sera aussi difficile de faire triompher une pensée généreuse que de produire le son argentin du bourdon de Notre-Dame avec une cloche de plomb ou d'étain. » Cf. *Avenir de la Science*, pp. 415 et suiv.

temps où jouir du plaisir et de la noblesse d'autrui n'était pas une extravagance. « Quand Gubbio ou Assise voyait défilér en cavalcade la noce de son jeune seigneur, nul n'était jaloux. Tous alors participaient de la vie de tous ; le pauvre jouissait de la richesse du riche, le moine des joies du mondain, le mondain des prières du moine ; pour tous, il y avait l'art, la poésie, la religion¹. »

Ainsi se révèle une dernière forme de l'aristocratie de Renan, qui satisfait le plus complètement son dilettantisme. L'admission d'une hiérarchie providentielle, où les individus sont subordonnés les uns aux autres en vue d'une fin déterminée, apparaît comme une conception d'ordre esthétique.

La Démocratie tend précisément à effacer les inégalités naturelles, à créer un type d'homme moyen réalisant un minimum de culture et de bien-être. Elle n'admet pas que « la grossièreté de plusieurs fasse l'éducation d'un seul » ; que « la sueur du plus grand nombre entretienne et permette la vie noble de quelques-uns ».

La Démocratie prépare le règne du bourgeois parcimonieux, du petit cultivateur âpre au gain, de l'ouvrier jaloux de son bien-être². Ce qu'elle recherche à tout prix, c'est l'établissement de la paix

1. *Monarchie constitutionnelle* ; Cf. *Feuilles détachées*, préface, p. xiv ; Cf. *Souvenirs d'enfance et de jeunesse*, préface, p. xi ; Cf. *Le prêtre de Nemi* (*Drames philosophiques*, p. 292).

2. Cf. *Mélanges d'histoire et de voyages*, préface, p. vii.

sociale. Ce qu'elle évite, ce sont les glorieuses équipées, les « folles entreprises », les sacrifices inutiles à un idéal trop lointain.

Un pareil état social est insupportable à l'artiste et au dilettante¹.

Ce n'est pas en vain qu'on a rêvé de longues heures près du berceau des peuples religieux. Ce n'est pas impunément qu'on a ressuscité ces périodes sacrées, où l'imagination doit suppléer à l'insuffisance des sources et à l'incertitude des documents. Pour nous, ces poétiques évocations sont d'un enseignement sublime ; elles donnent, disait Darmesteter, « la vision d'un Univers en débris reflété par une grande âme » ; mais l'espèce de griserie qu'elles entretenaient chez Renan n'était pas sans danger. Il sortait de ces longues méditations, énervé, inquiet ; il semble qu'il n'avait prêté aux époques disparues tant d'émotion, de hardiesse et de grâce, que pour sentir plus durement l'effrayante monotonie du présent. Quand il comparait la médiocrité pacifique de l'État moderne aux crises d'exaltation des âges de foi et d'enthousiasme, il s'irritait d'appartenir « à un pays éteint, à un siècle sans espérance ». Alors il

1. *Nouvelles Études d'histoire religieuse*, p. 337 : « L'art est le fils d'un monde exalté, vivant de gloire et d'idéal. Cf. *Histoire du peuple d'Israël*, t. II, p. 114 : « Au sens matérialiste, heureux le peuple qui n'a pas d'histoire. Au sens idéaliste, heureux le peuple qui a sa place dans les annales de l'esprit. Un peuple est glorieux le plus souvent par ses révolutions, par ceux qui le perdent, par ceux qu'il a consumés, tués, vilipendés. » Cf. *Ibid.*, t. II, p. 173.

s'écriait : « Vivent les excès ! vivent les martyrs ! vive le Royaume de Dieu ¹ ! »

L'aristocratie du maître est souvent un aveu d'amertume et de regret. Pauvre France ! Pauvres démocraties modernes, qui répugnez aux excès, qui rendez le martyre impossible, qui vous souciez médiocrement du Royaume de Dieu...

1. Cf. *Histoire du peuple d'Israël*, t. IV, p. 332. Cf. *Les Apôtres*, p. 127. Cf. *Essais de morale et de critique*, p. 261. Cf. *Nouveaux cahiers de jeunesse*, pp. 65-66, § 64 : « Ah ! que la vie est pâle et profane en France ! On se figure au monde pour faire ses affaires, bâtir des maisons, et ces maisons ont des fenêtres carrées, elles sont carrées ; je voudrais que les maisons fussent comme des églises, qu'on prit la vie comme une chose sainte, et qu'on mit à la porte ce maudit point de vue de profane, qui fait rire, jouer aux cartes, fumer, que l'on envisageât tout en sainteté ; oh ! que ce serait beau alors ! »

TITRE II

LA POLITIQUE THÉORIQUE

CHAPITRE VI

GÉNÉRALITÉS SUR LA POLITIQUE THÉORIQUE DE RENAN

I. LES ŒUVRES POLITIQUES DE RENAN.

II. GENÈSE DES THÉORIES POLITIQUES DE RENAN :

- 1° Influence de la philosophie de l'histoire sur ses conceptions politiques. Le traditionalisme politique est dans la suite logique du finalisme.
- 2° Influence de l'impérialisme allemand (Thèse de M. E. SEILLIÈRE. V. *infra*, ch. VII).

III. PHILOSOPHIE DE L'HISTOIRE CONTEMPORAINE (1859). — MONARCHIE CONSTITUTIONNELLE (1869). — Objet de ces fragments politiques.

Ce n'est pas une des facultés les moins éminentes de Renan que d'avoir su se modifier au contact de ses sujets d'étude.

Quel qu'ait été l'intérêt de sa philosophie de l'His-

toire, on pourrait craindre que Renan n'apportât, dans l'appréciation des faits contemporains, la même fantaisie que dans les *Dialogues* ou les *Drames*. Mais Renan sait se varier au gré de son imagination. Dans les œuvres qui nous occuperont maintenant, tout dilettantisme, toute préoccupation esthétique n'auront pas disparu. Toutefois, l'artiste et le métaphysicien s'effaceront le plus souvent pour laisser parler l'historien et le critique. Les réalités politiques obligeront le philosophe à se fixer, et susciteront chez lui des réflexions, non plus des rêves.

Les principales œuvres politiques de Renan sont la *Philosophie de l'Histoire contemporaine*¹ (1859), la *Monarchie constitutionnelle*² (1869), la *Réforme intellectuelle et morale* (1871).

Il faut joindre à ces écrits un grand nombre d'articles de moins longue haleine, essais de critique littéraire, morale et historique, qui ne touchent à la politique qu'incidemment³.

1. La *Philosophie de l'Histoire contemporaine* a paru dans la *Revue des Deux Mondes* du 1^{er} juillet 1859, à titre de commentaire aux Mémoires de Guizot, qui venaient d'être publiés. L'article de Renan forme le premier chapitre des *Questions contemporaines* (1868).

2. La *Monarchie constitutionnelle* a paru dans la *Revue des Deux-Mondes* du 1^{er} novembre 1869. Ce fragment politique se trouve reproduit dans le volume qui a pour titre la *Réforme intellectuelle et morale* (p. 223).

3. Ces divers articles ont paru à l'origine dans la *Revue des Deux-Mondes*, dans la *Liberté de penser*, dans le *Journal général de l'Instruction publique*, dans le *Journal des Débats*, dans l'*Histoire littéraire de la France* (entreprise par l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres). Ils ont été réimprimés et intercalés dans les œuvres complètes de

Dans l'ensemble de cette œuvre, une division s'impose. La guerre de 1870 laissa chez Renan, comme chez tous ses contemporains, une impression si profonde, qu'il convient de mettre à part, pour l'étudier séparément, la *Réforme intellectuelle et morale*, écrite au lendemain de la crise. La victoire de la Prusse marquait pour Renan non seulement un recul de notre force matérielle, mais une déchéance de l'intelligence et de la moralité françaises. De là, une œuvre admirable d'un patriotisme austère, où les causes de la défaite sont situées plus loin que dans les faiblesses de notre organisation politique — dans les défaillances mêmes du caractère et de l'esprit national; où les motifs d'espoir et de revanche sont recherchés, non seulement dans une réforme constitutionnelle, mais dans un relèvement des intelligences et des cœurs.

Renan; — dans les *Essais de morale et de critique* (1859): (Dom Luigi Tosti 1854; les Révolutions d'Italie; M. de Sacy et l'Ecole libérale 1858); — dans les *Questions contemporaines* (1868): (Du Libéralisme clérical 1848; L'Avenir religieux des Sociétés Modernes 1860; Réflexions sur l'état des esprits 1849; L'Instruction supérieure en France 1864); — dans les *Mélanges d'Histoire et de Voyages* (1878): (Lettre sur la liberté de l'Enseignement supérieur 1875); — dans les *Discours et Conférences* (1887): (Qu'est-ce qu'une nation? 1882; Discours à l'Association des étudiants 1886, etc.); — dans les *Mélanges religieux et historiques* (1904): (La crise religieuse en Europe 1874; La Morale sociale 1851; le Protestantisme libéral 1876); — dans les *Etudes sur la Politique religieuse de Philippe le Bel* (1899): (Guillaume de Nogaret 1872)... Enfin il faut joindre à ces divers écrits les documents que nous utiliserons plus loin (*affiches, circulaires électorales* (1869 et 1878); les *lettres publiques* aux journaux et la *correspondance privée* de Renan. (Voir *infra*, chap. XII et les *annexes*.)

*
* *

Que l'analyse des œuvres politiques de Renan nous révèle une nouvelle face de son génie, c'est ce qui apparaîtra tout au long de cette étude. Mais n'allons pas croire que le politique délibère et décide chez Renan sans consulter le philosophe. Tous les états d'âme d'un penseur sont solidaires. Ce n'est pas systématiser à l'excès que de rechercher, dans le finalisme de l'*Avenir de la Science* et des *Dialogues*, la genèse des théories politiques de Renan.

Si, comme le pense Hegel, le fait est le criterium du droit, si la réalité et l'idée sont grosses l'une de l'autre, le politique n'a pas pour juger les événements et les hommes de principe supérieur, d'idéal absolu, au nom duquel il puisse approuver ou blâmer, édifier, réformer ou détruire. La réalité mobile et complexe se substitue, comme critérium du vrai, à la notion abstraite du droit.

Deux attitudes sont alors possibles pour le politique qui veut rester fidèle à sa philosophie.

La première, c'est l'abstention, l'attitude expectante, la plus prudente et, selon nous, la plus logique¹. La seconde, c'est l'action, mais dans un sens essentiellement historique et traditionnel. La règle du politique consiste alors à dégager tous les éléments d'une nation, à préserver les institutions

1. V. ci-après, p. 143, note 1.

anciennes, sortes de piliers historiques, contre tout ébranlement, de manière à leur faire continuer leur fonction le plus longtemps possible.

Comment justifier ce dernier parti ?

Toute doctrine finaliste suppose nécessairement que l'Histoire s'accomplit en exécution de lois physiques, en vertu d'un déterminisme universel. Dans un tel système, le passé est à l'avenir comme la cause est à l'effet. Dès lors, perpétuer toutes les institutions d'une nation, qui ont contribué à son développement, et les maintenir en harmonie avec les besoins du présent, c'est faciliter la réalisation de l'avenir, en évitant les heurts, les secousses, les révolutions, qui ne sont que l'effet d'une substitution trop précipitée d'un état de fait nouveau et nécessaire à un état de fait antérieur et suranné.

Nous savons déjà que Renan a répudié l'abstention ou l'attitude expectante¹. Pour rester fidèle à sa phi-

1. Voir *supra*, ch. II, pp. 67 et suivantes. — Insistons sur ce point que le *traditionalisme* est beaucoup moins dans la logique du finalisme que l'*attitude expectante*. Certes, pour un finaliste, le passé est à l'avenir comme la cause est à l'effet ; mais c'est à la condition de jouir d'une vue complète et universelle sur les choses humaines. Quand le finaliste assigne à un phénomène particulier une cause déterminée, il dépasse singulièrement les prémisses de son système. De ce qu'il affirme que l'avenir sort *intégralement* du passé, il n'a pas le droit de conclure que tel événement *isolé* a telle cause *spéciale*. Or c'est cependant ce qu'il fait, lorsqu'il divise l'histoire générale en un certain nombre d'histoires particulières, lorsqu'il considère une race, une nation, une civilisation, à l'exclusion de toutes autres.

Non seulement le finaliste divise arbitrairement le passé, mais il anticipe arbitrairement sur l'avenir. Un exemple fera

losophie, il n'avait plus qu'un parti : l'action dans le sens historique.

Le développement logique des principes finalistes suffirait donc pour expliquer le traditionalisme de Renan et nous aurions ainsi marqué la transition entre la philosophie du maître et ses applications pratiques.

Un sociologue éminent, M. Ernest Seillière, a cherché et découvert ailleurs que dans la philosophie de l'Histoire, le fondement des opinions politiques de Renan.

M. Seillière est le psychologue de l'« impérialisme », c'est-à-dire de ces tendances nationalistes qui manifestent, dans le domaine de la philosophie et des sciences historiques, les prétentions des divers peuples à une domination universelle. Pour M. Seillière, Renan aurait puisé dans l'impérialisme allemand les éléments de ses théories politiques¹. Les

mieux comprendre. Lorsque Renan cherche à distinguer les institutions historiques de la France contemporaine pour les protéger davantage, il raisonne comme si la France devait demeurer éternellement à l'état de nation distincte. Si, dans quelques siècles, l'Europe présente le spectacle d'une république unitaire, n'est-ce pas agir contre les fins de l'humanité que de soutenir au XIX^e siècle la cause de l'unité nationale ? Et dès lors, n'aurait-il pas mieux valu, du point de vue finaliste, ne rien entreprendre, plutôt que de travailler en sens inverse de ce qui sera un jour le fait accompli ?

1. ERNEST SEILLIÈRE, *L'Impérialisme germaniste dans l'œuvre de Renan*. (*Revue des Deux-Mondes* du 15 octobre et du 15 novembre 1906.) Cf., du même auteur : *La philosophie de l'impérialisme*, 2 vol. ; t. I : *Le comte de Gobineau et l'Aryanisme historique*, t. II : *Apollon et Dionysos* (NIETZSCHE).

philosophes Fichte, Arndt, Kœrner ; les historiens, les juristes et les philologues Hugo, Savigny, Gervinus, Lassen, Feuerbach, auraient initié Renan aux ambitions de « la plus grande Allemagne. »

Nous dissiperons dans un instant ce qu'il y a, à première vue, d'obscur dans de pareilles conclusions¹. Le mérite de M. Seillière a été de suivre, à travers les textes de Renan, les manifestations successives de ces tendances germanistes ; mais sa thèse eût gagné, selon nous, à être présentée d'une manière moins exclusive. C'est systématiser à l'excès que de faire graviter toute la politique de Renan autour de l'impérialisme allemand, de ne relever dans l'œuvre du maître que les effets d'une action ou d'une réaction germanique.

*
* *

Dans sa *Philosophie de l'histoire contemporaine*, dans sa *Monarchie constitutionnelle*, Renan se propose un même sujet d'étude : dénoncer les causes d'instabilité des divers régimes politiques qui se sont succédé en France depuis la Révolution ; rechercher les moyens d'établir dans notre pays un gouvernement libéral durable ; en un mot, tirer de l'histoire les enseignements qu'elle renferme.

La *Philosophie de l'histoire contemporaine* écrite en 1859, à titre de commentaire critique aux deux premiers volumes des *Mémoires* de Guizot (1814-

1. Voyez *infra*, ch. VII.

1832), est loin de présenter dans ses conclusions la même fermeté que la *Monarchie constitutionnelle*. Renan arrête ses considérations à la veille de la Révolution de 1848 ; il ne s'explique ni sur celle-ci, ni sur le coup d'État de 1851, ni sur le gouvernement de Napoléon III.

Peut-être faut-il trouver à cette réserve un autre motif que celui de ne pas dépasser la période que Guizot parcourt lui-même dans ses *Mémoires*¹. Aussi bien Guizot n'est-il qu'un prétexte à cette incursion dans les faits contemporains. La sévérité des temps imposait à l'historien une extrême prudence dans ses appréciations. Souvenons-nous que l'*Histoire des princes de Condé* du duc d'Aumale, que les *Vues sur le gouvernement de la France* du duc de Broglie sont saisies, à la même époque, chez l'imprimeur par la police. Dix ans s'écouleront, et les progrès de la liberté et de l'esprit public permettront à Renan de s'affirmer davantage. Il reprendra sa *Philosophie de l'histoire contemporaine* là où il l'avait laissée (c'est-à-dire en 1848), pour la continuer jusqu'à la date de son nouvel essai : la *Monarchie constitutionnelle* (1869) ; il précisera, cette fois, avec autorité, la leçon des expériences successives que la France a tentées depuis 1815, sans qu'elle ait encore réussi à fonder définitivement la liberté.

1. *Ph. de l'hist. cont.*, p. 7 : « Il est de notre devoir de nous borner strictement aux années jusqu'ici parcourues par l'illustre historien, et d'attendre les explications qu'il fournira sur l'époque, où son rôle devient principal. »

CHAPITRE VII

LES CAUSES D'INSTABILITÉ DES RÉGIMES POLITIQUES DE LA FRANCE CONTEMPORAINE. — LES ENSEIGNEMENTS DU PASSÉ.

I. EXAGÉRATION DANS NOTRE HISTOIRE DE L' « ÉLÉMENT ROMAIN » :

- a) Etatisme politique (Etat absolu, — administration unitaire, despotique, centralisatrice.)
- b) Artificialisme politique (confiance exagérée dans la puissance constructive de la Raison).

Dans quel sens Renan est germaniste. Influence des penseurs d'Outre-Rhin sur les conceptions politiques de Renan.

II. LES ERREURS DE LA RÉVOLUTION FRANÇAISE :

- a) Son erreur politique : elle construit une société en « raison » au mépris de l'expérience et de la tradition. Le « paradoxe immanent » de l'Histoire.
- b) Son erreur morale : elle a pour fin le bonheur de l'individu, sans souci de la destinée idéale de l'humanité. — Matérialisme politique. — Critique du principe d'égalité.

Un fait attire immédiatement l'attention du critique, qui parcourt notre histoire, depuis la fin du

premier Empire. De 1815 à 1852, en moins de quarante ans, la France a connu quatre révolutions et quatre constitutions.

A quels motifs tient cette extraordinaire instabilité politique? Ne faut-il pas situer, plus loin que dans les prétextes immédiats des insurrections, cette indiscipline de l'esprit public?

Renan va chercher au berceau même de notre histoire nationale les causes de ce manque d'équilibre.

S'il était permis d'enfermer dans un seul phénomène historique les destinées de la France et même celles de l'Europe, Renan n'en verrait pas de plus important que l'invasion des Barbares, qui provoqua la dislocation de l'empire romain. C'est à ce bouleversement des institutions qu'il faut remonter, si nous voulons comprendre la mission historique et l'esprit politique des nations modernes.

En effet, dans toutes les anciennes provinces de Rome, *un conflit permanent s'est engagé entre les vestiges des institutions latines et les apports du droit germanique.*

L'esprit public de Rome, comme celui de toute l'antiquité, était l'« étatisme politique ». L'Etat ancien, qu'il revêtît la forme de monarchie comme en Orient, de république comme en Grèce, de principat militaire comme à l'époque de l'empire romain, était toujours absolu. La communauté pouvait tout sur ceux qui la composaient; l'individu n'avait le droit de se déve-

lopper que selon la loi de la Cité ; il n'y avait pas contre celle-ci de résistance légitime.

A cette conception, les peuples germaniques ont opposé l'individualisme le plus entier. L'idée de l'État leur est complètement étrangère. Tout repose chez eux sur les libres engagements, sur la « fidélité », sur des associations passagères pour une œuvre commune. Le chef barbare ne considère pas le pouvoir royal comme l'objet d'une souveraineté d'intérêt général, mais comme sa chose, son bien propre, son patrimoine privé. La notion de domanialité, de propriété se substitue à celle de service public. Le dernier terme de ce principe social fut la féodalité.

Ainsi la race germanique, en brisant les cadres de l'empire romain, fit la plus grande révolution politique de l'histoire du monde. Elle inaugura la victoire de l'individu sur l'État¹.

Montrer dans notre histoire le conflit de ces deux tendances — l'une romaine, étatiste, despotique, unitaire et centralisatrice — l'autre germanique, féodale, individualiste et libérale — telle est la préface de la politique de Renan.

L'avantage de pareilles simplifications historiques, c'est qu'elles paraissent emprunter aux faits une certaine apparence de vérité. Et en quelques lignes on

1. *Ph. de l'hist. cont.* (p. 9-10.) — Cf. *Cahiers de jeunesse*, p. 20, § 26. — Cf. *Essais de mor. et de crit.* (M. de Sacy et l'École Libérale), pp. 43 et suiv. — *Ibid.* (Les Révolutions d'Italie, pp. 248 et 250. — *Ibid.* (Histoire secrète de Procope), p. 284. — *Ibid.* (M. de Lamennais, 1858), pp. 192-193.

écrit l'histoire du monde. Voyez Renan : la féodalité, la monarchie du moyen âge, les franchises municipales, les États généraux, les « Councils » et les parlements, la réforme protestante, les divisions de l'Europe moderne en nations également souveraines sont des faits germaniques. La papauté, l'empire de Charlemagne, la monarchie absolue de droit divin, le règne de Louis XIV, l'œuvre égalitaire et centralisatrice de la Révolution française, les visées mondiales d'un Napoléon I^{er} sont des faits romains¹.

Renan est germaniste. L'indiscipline de l'esprit public français, cette instabilité politique qu'accusent dans la première moitié du xix^e siècle quatre révolutions successives, sont le résultat de l'*exagération dans notre histoire de l'élément romain*. »

Nos rois de France, depuis Philippe le Bel, en s'appuyant sur les légistes, représentants du principe romain, ont fait une guerre acharnée aux souverainetés indépendantes et aux libertés provinciales. La Noblesse, au lieu de se coaliser pour défendre ses privilèges contre les empiètements du pouvoir royal, mit sa gloire, dès le xvi^e siècle, à paraître avec éclat à la Cour. Les Villes libres et les États généraux, qui aidèrent la Royauté à triompher des seigneurs, furent incapables de garantir leurs droits contre la Maison de France qu'ils avaient contribué à grandir. Au xvii^e siècle, Louis XIV a réalisé dans les faits

1. *Ph. de l'hist. cont.*, pp. 11-19.

« l'idéal romain », celui du Prince tout-puissant en face de l'individu désarmé¹. Enfin, telle était la force du virus latin que dans la plus formidable réaction qu'ait provoquée le despotisme monarchique, la France n'a pas cessé de rester fidèle à l'idée de l'omnipotence de l'Etat.

L'absolutisme de la Révolution a continué Louis XIV. L'administration égalitaire, centralisatrice, uniforme, inventée par la Révolution, perfectionnée par l'Empire fut même la manifestation la plus éclatante du tempérament gallo-romain, de ce goût prononcé pour une réglementation étroite et compliquée, qui désespère les initiatives et surcharge l'Etat d'attributions inutiles. Désormais le Gaulois, qui avait eu en horreur la souveraineté divisée de la féodalité, pouvait se reporter par l'esprit « à l'administration du temps de Dioclétien qui est toujours restée son idéal². »

Les défauts que Taine censurera plus tard dans son analyse de *l'esprit classique*³ : l'artificialisme des hommes du xviii^e siècle, leur goût pour les architec-

1. *Ph. de l'hist. cont.*, pp. 17, 18, 21.

2. Cf. *Essais de morale et de critique* (M. de Sacy et l'Ecole libérale), p. 43. — Taine développera avec éloquence la même idée dans ses *Origines de la France contemporaine*, t. IX, pp. 220 et suiv.

3. Taine, *Origines de la France contemporaine* (t. I, p. 315 et suiv., t. II, p. 13 et suiv.). Taine écrivait à Renan le 6 septembre 1872 : « J'ai lu beaucoup depuis deux ans sur la Révolution et le premier Empire. J'arrive tout à fait à vos idées sur ce sujet. » (Taine, *Correspondance*, t. III, p. 205.)

tures politiques, leur confiance illimitée dans la puissance ordonnatrice de la raison, leur mépris de la tradition, leur haine du « préjugé », — autant de manifestations que Renan juge caractéristiques de l'*esprit romain*.

Ah! qu'il eût mieux valu, selon lui, pour fonder la liberté, au lieu des Déclarations des Droits de l'Homme et de tant de promesses solennelles, « un fait émané des barbares, il y a mille ans, comme serait une grande charte arrachée par les barons révoltés, une humiliation infligée à la royauté envahissante, une ferme résistance des villes pour défendre leurs institutions¹. » La liberté conquise de haute lutte, arrachée pied à pied, est autrement solide que la liberté octroyée par un texte et déduite d'un raisonnement philosophique. Les hommes de 1789 et de 1793, « en croyant fonder le droit abstrait, ont créé la servitude, tandis que les hauts barons d'Angleterre, fort peu généreux, fort peu éclairés, mais intraitables, quand il s'agissait de leurs privilèges, ont, en les défendant, fondé la vraie liberté². »

Précisons davantage le germanisme de Renan. Renan est germaniste à deux points de vue et dans deux sens différents. Il l'est d'abord, parce qu'il préfère dans l'histoire les institutions de provenance germanique à celles auxquelles il prête une origine ro-

1. *Essais de mor. et de crit.* (M. de Sacy, etc.), p. 37.

2. *Ibid.*, p. 39. Cf. *Monarchie constitutionnelle*, pp. 238-241 ; 256-257.

maine ; il l'est ensuite, parce que des deux systèmes politiques qui se partagent, selon lui, le monde : l'un fondé sur la possession antérieure, la conquête et la tradition (et plus conforme au tempérament germanique), l'autre, fondé sur les principes de la raison, le droit abstrait, universel (et plus conforme à l'idéal romain) — il a toujours affirmé la supériorité du premier ¹.

A ces deux points de vue, le germanisme de Renan révèle, à n'en pas douter, l'influence des penseurs d'outre-Rhin.

Dès la fin du XVIII^e siècle, Herder, malgré son cosmopolitisme critique, protestait contre l'admiration trop exclusive dont les Romains étaient l'objet, et célébrait en termes dithyrambiques les vertus de la race germanique ². Hegel enseignait que le fait est le critérium du droit et préparait la voie au traditionalisme historique. Savigny publiait, en 1814, le fameux

1. *Essais de mor. et de crit.* (M. de Sacy, etc.), p. 38. Cf. *Ibid.*, (Histoire secrète de Procope), p. 284) : « Rien n'est plus dangereux en histoire que d'apprécier la force et la moralité d'un peuple par la perfection abstraite de son Code. Si l'on compare, au sixième siècle, les législations informes du monde germanique et la législation savante de Byzance, au premier coup d'œil la préférence ne saurait être douteuse. D'un côté, c'est la barbarie, le tarif du meurtre, le prix des personnes estimé en argent, de révoltantes anomalies au point de vue de ce que nous appelons civilisation ; de l'autre, c'est le droit philosophique universel, fondé sur la raison absolue. Et pourtant je n'hésite pas à le dire : le droit germanique valait mieux. »

2. Cf. HERDER, *Philosophie de l'histoire de l'humanité*, traduction TANDEL, t. III, p. 140. Voyez aussi E. SEILLIÈRE, *Philosophie de l'Impérialisme*, t. I. Introduction, p. xxvii.

manifeste de l'Ecole historique dans sa critique du projet de codification de Thibaut ¹. Gustave Hugo accentuait ces vues en démontrant les rapports nécessaires entre le Droit et l'Histoire. Enfin, quelques années plus tard, dans la querelle entre romanistes et germanistes, les écrivains allemands cédaient tous aux suggestions de l'amour-propre national. Nous faisons allusion au parti qu'ils adoptèrent dans la controverse qui mit en présence deux écoles sur le terrain du droit historique : — l'une, qui dans la formation des institutions propres aux royaumes barbares attribuait la prépondérance à l'élément romain, — l'autre, qui y faisait jouer le premier rôle aux coutumes germaniques ².

1. *Vom Beruf unserer Zeit für Gesetzgebung und Rechtswissenschaft*. — Voyez en particulier le chapitre : *Entstehung des positiven Rechts*.

2. Cf. ESMEIN, *Histoire du Droit*, p. 47. La controverse entre romanistes et germanistes s'était déjà élevée dans notre pays au XVIII^e siècle, mais dans des termes très différents. Le comte de Boulainvilliers, dans son *Histoire de l'ancien gouvernement de la France*, faisait remonter, pour les justifier, les privilèges de la noblesse à la conquête germanique. Les nobles français étaient, selon lui, les successeurs directs des Francs, qui avaient conquis la Gaule. Les roturiers, au contraire, descendaient des Gallo-Romains. A cette thèse l'abbé Dubos répondit par une *Histoire de l'établissement de la monarchie française dans les Gaules*, où il s'efforçait de prouver que les Gallo-Romains avaient conservé, après la conquête, leur condition et leurs droits antérieurs. — Augustin Thierry développe longuement les diverses phases de cette controverse dans ses *Considérations sur l'Histoire de France*, qui forment la préface de ses *Récits mérovingiens*. M. E. Seillière revient sur ce sujet dans sa *Philosophie de l'Impérialisme*, t. 1, Introduction.

Tout cet admirable mouvement germaniste qui dans le domaine de l'histoire, de la philosophie et du droit préparait depuis plus d'un demi-siècle l'unité allemande par la glorification obstinée des fils d'Arminius, Renan avait pu le suivre sans appréhension et même l'appuyer. Son patriotisme de Français n'avait pas à corriger, à cette époque, l'insolence de telles prétentions. Renan n'y voyait que les signes précurseurs de l'avènement d'une Allemagne indépendante, dont l'idéalisme généreux serait une protestation courtoise contre l'exclusivisme de notre orgueil national, et peut-être un enseignement pour libérer, en France, les esprits du matérialisme politique.

A l'heure où il écrivait sa *Philosophie de l'Histoire contemporaine*, il pouvait caresser le rêve « d'une alliance intellectuelle, morale et politique de l'Allemagne et de la France, alliance entraînant celle de l'Angleterre et constituant une force capable de gouverner le monde¹. » L'Allemagne était bien alors, comme il le dira plus tard, sa « maîtresse » ; et M. Seillière ne se trompe pas, en marquant dans les œuvres successives de Renan les traces de cette influence².

1. *Réforme intellectuelle et morale*, préface, p. v.

2. Cf. *Revue des Deux Mondes*, 15 oct.-15 nov. 1906. — Le mérite de M. Seillière a été (nous l'avons dit), de relever dans les textes de Renan les manifestations de l'influence germanique. Le danger, qu'il n'a pas toujours évité, a été de solliciter trop vivement les idées de Renan dans le sens de sa thèse. Il y aurait à reprendre dans certaines inductions de M. Seillière : dans les conclusions qu'il prétend tirer des opinions successives du maître sur l'égalité ou l'inégalité des

* *

Exagération de l'élément romain dans notre histoire, — telle est, pour Renan, la cause de notre impuissance politique, de notre inexpérience de la liberté.

Mais cette cause générale ne suffit pas, à elle seule, pour expliquer l'instabilité de nos institutions depuis un demi-siècle. Ou plutôt la suprême convulsion de l'élément germanique dans notre pays a été si violente, qu'il nous faut, pour apprécier les événements contemporains, remonter au dernier épisode du conflit entre l'esprit romain et l'esprit germanique : la « Révolution française ¹. »

racas aryennes et sémitiques ; dans l'influence qu'il songe à accorder au comte de Gobineau sur Renan. (Sur ce dernier point V. ROBERT DREYFUS, *La vie et les prophéties du comte de Gobineau* (Cahiers de la Quinzaine, pp. 187-189.)

L'autorité de la pensée allemande sur les conceptions historiques ou politiques de Renan n'a pas été exclusive. Dans les *Cahiers de jeunesse*, je note un passage significatif, où Renan attribue à Guizot l'honneur d'avoir opposé, aux tendances étatistes de l'antiquité, les tendances individualistes des Germains (*Cahiers de jeunesse*, p. 20, § 26) : « J'ai trouvé dans M. Guizot une pensée qui m'a toujours frappé : c'est la tendance de toutes les législations anciennes à absorber l'individu dans l'Etat... C'est des Germains qu'est venue la tendance contraire dans les sociétés modernes, car eux exaltaient fort l'individu. »

1. Cf. *Réforme intellectuelle et morale*, p. 24. Le travail séculaire de la France a consisté à expulser de son sein tous les éléments déposés par l'invasion germanique, jusqu'à la Révolution, qui a été la dernière convulsion de cet effort.

La Révolution marque, en effet, pour Renan la victoire complète de l'élément romain.

D'une part, elle a détruit les derniers vestiges de la conquête germanique (royauté, inégalités provinciales, privilèges d'origine féodale, etc...); de l'autre, elle a affirmé, par ses constructions théoriques, son attachement à l'idéal juridique gallo-romain, « au rationalisme politique », qui prétend gouverner le monde au nom d'une justice absolue, au mépris de la tradition et de l'expérience historiques.

Déjà dans *l'Avenir de la Science*, Renan avait caractérisé cette prodigieuse tentative du génie français, en empruntant à Richard Owen une de ses divisions philosophiques : « La Révolution française ouvre la *période rationnelle* de l'histoire de l'humanité ¹. C'est l'avènement de la réflexion dans le gouvernement des hommes et des choses. » Mais tandis qu'en 1848 Renan imaginait que la science fournirait un jour à la Raison les matériaux de cette merveilleuse entreprise, en 1859 il a laissé toute espérance. Oui, la Révolution demeure pour lui ce fait exceptionnel, qui inaugure le gouvernement de l'humanité, selon un idéal de justice absolue; mais en même temps Renan a renoncé aux chimères de sa jeunesse; l'habitude de l'histoire l'a assagi; il méconnaît qu'on puisse substituer la Raison humaine à l'instinct aveugle des siècles, dans la direction de l'humanité; il nie « qu'on puisse procéder *philoso-*

1. Cf. *Av. de la Sc.*, p. 25. Voyez *supra*, ch. II, p. 69.

phiquement en une matière où il faut procéder *historiquement*¹. »

Et c'est l'occasion pour Renan de revenir sans cesse sur cette idée que j'appellerais volontiers « le paradoxe immanent de l'histoire. »

Le temps et l'expérience se chargent d'acclimater et d'utiliser les institutions, à première vue, les moins raisonnables, tandis que les conceptions, en apparence les plus justes et qui satisfont la logique, se heurtent dans les faits à des obstacles invincibles. Y a-t-il une notion aussi peu sensée que la notion féodale, d'après laquelle le roi possède couronne par droit d'épée et se comporte comme un propriétaire sur son domaine? Cependant « l'histoire démontre que la supériorité de la civilisation moderne sur celles de l'antiquité tient à ce que la royauté n'a été durant des siècles, parmi nous, qu'une grosse métairie, envers laquelle on était quitte une fois qu'on s'était libéré des redevances établies par les bonnes coutumes ou consenties par les états². »

1. *Monarchie constitutionnelle*, p. 239.

A vrai dire, dès 1846, dans ses *Nouveaux cahiers de jeunesse*, Renan marquait quelque hésitation à suivre le « procédé philosophique », la méthode constructive en politique. Cf. *Nouv. cah. de jeun.*, p. 144, § 92 : « Quelques doutes me sont venus sur l'emploi du raisonnement dans les matières politiques. On part d'un point de vue... et on bâtit là-dessus des *séries logiques*. Rousseau par exemple. Vient l'absurde... Toute la question est de savoir s'il y a un absolu en politique. Car s'il y en a un, on peut lui appliquer le procédé des déductions, tous les procédés logiques, et si on s'en sert bien, on ne peut arriver qu'au vrai. »

2. *Essais de mor. et de crit.* (M. de Sacy, etc.), pp. 40 et s. —

Y a-t-il une conception en apparence plus logique que celle des hommes de 1789, envisageant la souveraineté comme émanant du peuple, comme déléguée par lui? Or « ce qui devait sortir de la Révolution ne pouvait, après tout, beaucoup différer du Consulat et de l'Empire; ce qui devait sortir d'une telle conception de la société ne pouvait être autre chose qu'une administration, un réseau de préfets, un code civil étroit, une machine servant à étreindre la nation¹. »

Telle est la logique des faits. L'Angleterre, qui ne se pique de nulle philosophie, s'est trouvée mille fois plus libre que la France qui avait si fièrement inauguré la doctrine de la Souveraineté du Peuple.

La faute politique de la Révolution fut de préférer les droits de l'Homme aux droits de l'Histoire. Son erreur morale fut de proposer une théorie, qui érige en principe social le bonheur de l'individu.

« Pour voir dans tout son jour cette grande loi de la philosophie de l'histoire, c'est surtout la Chine qu'il faut étudier... La Chine a réalisé, dès la plus haute antiquité, le type d'une société rationnelle, fondée sur l'égalité, sur le concours, sur une administration éclairée... Qu'est-il résulté de cette organisation, en apparence si raisonnable, en réalité si fatale? Un état de décrépitude sans pareil dans l'histoire. » — Cf. *Essais de mor. et de crit.* (Histoire secrète de Procope, p. 284). Cf. *Questions contemporaines* (Av. rel. des soc. mod., p. 331).

1. *Mon. const.*, p. 240 : « Rien de plus injuste que la haine avec laquelle l'école radicale française traite l'œuvre de Napoléon. L'œuvre de Napoléon n'est en somme que le programme révolutionnaire réalisé en ses parties possibles. » Cf. *Essais de mor. et de crit.*, M. COUSIN, p. 98. Cf. Lettre de Renan à Alphonse Peyrat 8 juillet 1859. — (*Quelques lettres à Alphonse Peyrat* (1903), p. 71.)

Matérialisme politique : en ces deux mots se résume la condamnation de l'idéal moral de la Révolution. Et cette critique atteste, une fois encore, l'influence de la philosophie finaliste sur les opinions politiques de Renan.

En 1848, dans l'*Avenir de la Science*, le jeune réformateur conciliait, assez négligemment, une sensibilité démocratique avec l'idée d'un ordre providentiel où l'individu, est sacrifié à la plus grande gloire de l'humanité ¹.

Mais la contradiction entre ses sentiments politiques et sa philosophie générale de l'histoire ne pouvait manquer de se préciser à ses yeux. Encore en 1854, dans un article qu'il consacrait à Channing, Renan hésite. Il est démocrate avec Channing, qui conçoit le progrès de l'humanité, comme résultant de l'élévation graduelle des masses vers un état meilleur ; il est aristocrate avec l'antiquité, qui admettait l'asservissement de la foule aux volontés d'une élite ².

En 1859, dans sa *Philosophie de l'Histoire contemporaine*, en 1869 avec plus d'autorité dans sa *Monarchie constitutionnelle*, Renan a pris parti. Il a fait taire les scrupules que lui inspirait sa sensibilité plutôt que sa raison ; il est résolument de ceux qui pensent : « Quelques-uns vivent pour tous. »

L'argumentation aristocratique des *Dialogues* se trouve en germe dans la *Monarchie constitution-*

1. Voyez *supra*, pp. 77 et 109-110.

2. *Études d'histoire religieuse*, in-18, CHANNING, pp. 395-396.

nelle. Les développements que nous avons consacrés à ce sujet nous permettent d'abrégé.

La Révolution française a consacré le matérialisme politique, parce que le but qu'elle propose à la société est l'acquisition par chaque individu de la plus grande somme possible de bien-être, sans souci de la destinée idéale de l'humanité. « Que parle-t-on d'élever, d'ennobler la conscience humaine ? Il s'agit seulement de contenter le grand nombre, d'assurer à tous une sorte de bonheur vulgaire. »

Le principe d'égalité proclamé en 1789 est la fin de toute vertu sociale, parce qu'il contredit la raison historique de toute société : la subordination des individus les uns aux autres en vue d'une œuvre commune. La bourgeoisie trouve juste, qu'après avoir supprimé la royauté et la noblesse héréditaires, on s'arrête devant la richesse héréditaire. Mais il est permis de trouver que l'importance accordée à la fortune ne vaut pas mieux que l'importance accordée à la naissance. L'homme du peuple est logique, qui réclame le partage des biens. Que lui sert l'égalité de droit sans l'égalité de fait ?

Le bourgeois s'imagine, par son système de concours, d'écoles spéciales et d'avancement régulier, avoir fondé une société juste. « Le peuple lui démontrera facilement que l'enfant pauvre est exclu de ces concours et lui soutiendra que la justice ne sera complète que quand tous les Français seront placés en naissant dans des conditions identiques. »

Où s'arrêter dans cette voie d'égalisation à

outrance? « Y aura-t-il des voix assez éloquantes pour faire accepter, à des jeunes gens de dix-huit ans, des raisonnements de vieillards, pour persuader à des classes sociales, jeunes, ardentes, croyant au plaisir, et que la jouissance n'a pas encore désabusées, qu'il n'est pas possible que tous jouissent?... »

Et Renan conclut : « La Révolution en définitive fut irréligieuse et athée... La base toute négative que les hommes secs et durs de ce temps donnèrent à la société française ne peut produire qu'un peuple rogue et mal élevé... La jalousie résume toute la théorie morale de ces prétendus fondateurs de nos lois. Or la jalousie fonde l'égalité, non la liberté¹. »

Remarquez que Renan ne varie pas ses critiques contre l'idéal démocratique. Toujours elles s'inspirent des mêmes principes finalistes. Toujours elles tendent au même but : *la consécration des inégalités historiques*.

La société est un grand fait providentiel ; elle est établie non par l'homme, mais par la nature, afin qu'à la surface de notre planète se produise la vie intellectuelle. Cette fonction transcendante de l'humanité ne s'accomplit pas au moyen de la simple coexistence des individus. La société est une hiérarchie. Chacun à son rang est le gardien d'une tradition, qui importe au progrès de la civilisation. On supprime l'humanité, si l'on n'admet pas que des classes entières doivent vivre de la gloire et de la

1. *Mon. const.*, pp. 241-249. — Cf. *Essais de morale et de critique*, préface, pp. x et xi.

jouissance des autres. « Mettez tous les individus sur le même rang, avec des droits égaux, sans lien de subordination à une œuvre commune, vous aurez égoïsme, médiocrité, isolement, sécheresse, impossibilité de vivre, quelque chose comme la vie de notre temps, la plus triste, même pour l'homme du peuple, qui ait jamais été menée ¹. »

1. *Mon. const.*, p. 248.

CHAPITRE VIII

LES CAUSES D'INSTABILITÉ DES RÉGIMES POLITIQUES DE LA FRANCE CONTEMPORAINE. — LES ENSEIGNEMENTS DE L'HISTOIRE CONTEMPORAINE (1815-1870).

LA RESTAURATION.

Retour au principe de la « monarchie tempérée. » — Ce qu'on pouvait espérer d'elle : établissement solide d'une monarchie constitutionnelle. — Les responsabilités de sa ruine : les fautes du gouvernement, les fautes de l'opposition libérale. — Où était la légalité en 1830? — Réponse de Renan à Guizot.

LA MONARCHIE DE JUILLET.

Les causes de sa faiblesse : a) Origine du roi. « La royauté ne sort pas d'un Hôtel de Ville. » — b) Inaptitude des Français à comprendre et à aimer un roi constitutionnel. Comparaison de la Révolution de 1830 avec les événements de l'histoire d'Angleterre (1688). — c) Intransigeance criminelle des partis d'opposition (républicains et légitimistes).

LA RÉPUBLIQUE DE 1848.

La cause morale de la Révolution de Juin : protestation contre le « torysme bourgeois » ou le matérialisme politique du règne de Louis-Philippe. — Nouvelle critique, au point de vue de la légalité, de l'insurrection populaire.

LE SECOND EMPIRE.

Originalité et mérite du régime inauguré par Napoléon III : Il cherche à concilier les principales tendances historiques de la conscience française. — Ses causes de faiblesse : 1^o Développement du matérialisme politique dans la démocratie provinciale. 2^o Contradiction entre les apparences de gouvernement parlementaire et les principes du pouvoir personnel. 3^o Opposition entre le pacifisme du pays et les idées belliqueuses de l'entourage de l'Empereur.

CONCLUSION.

Un avenir constitutionnel est-il possible avec la famille Bonaparte ? — Renan le croit et l'espère : a) motifs qui doivent empêcher l'établissement d'une République en France. b) le sens exact des élections de 1869. — Le programme politique de Renan (1869).

Les excès de l'esprit romain, les erreurs de la Révolution française, telles sont les causes historiques *générales* qui expliquent, selon Renan, notre impuissance politique, notre inexpérience de la liberté.

Mais l'instabilité de nos institutions modernes a des causes *particulières*, plus récentes, mais non moins actives que les précédentes. L'Histoire contemporaine a ses enseignements, qui s'ajoutent à ceux du passé.

Cherchons donc avec Renan à dégager la leçon des événements depuis 1815 jusqu'en 1870.

La Restauration, le gouvernement de Juillet, la République de 1848, le Second Empire, ne représentent pas seulement l'installation au pouvoir de quatre partis politiques différents; ils sont l'incarnation de quatre formes de gouvernement, de quatre traditions historiques distinctes.

Le mal serait en effet bien moindre, si les révolutions se bornaient chez nous à remplacer un personnel administratif par un autre, qui continuerait au pouvoir la politique précédente; mais c'est chaque fois le principe même du gouvernement qui est en jeu; c'est un idéal nouveau substitué à un idéal ancien, sans qu'aucune expérience soit décisive, sans qu'on puisse jamais affirmer que le vaincu ait perdu tout espoir de revanche, que le vainqueur ait pour longtemps assuré son succès.

La Restauration apparaît dans ses origines comme une renaissance en France de l'esprit germanique, qu'on avait pu croire définitivement étouffé par la Révolution et l'Empire.

En revendiquant leur indépendance, les pays étrangers, auxquels le régime administratif et militaire de la France était insupportable, ramenèrent notre pays à la pure notion de la royauté, dont il s'était écarté depuis des siècles.

La Restauration marquait ainsi par l'esprit de son établissement un retour aux principes de la monarchie tempérée qui s'était développée en France du

règne de Philippe le Bel à celui d'Henri IV. La charte était un traité de paix après une longue guerre, une série d'articles nouveaux, ajoutés d'un commun accord au pacte d'ancienne union entre la nation et le roi¹.

Libérale dans son principe, hostile à toute vaine gloire militaire, la Restauration semblait, plus que tout autre gouvernement, désignée pour fonder chez nous la monarchie constitutionnelle sur des bases inébranlables.

La faiblesse des rois, l'insolence de la noblesse, l'obstination aveugle de l'opposition suffirent pour faire échouer cette admirable entreprise. La noblesse surtout continua la déplorable tradition de ses erreurs. Elle préférait une servitude, dont elle pouvait s'attribuer le mérite, à des libertés qu'elle aurait partagées avec la nation. Les souvenirs du xvii^e et du xviii^e siècles, Louis XIV et sa splendeur mensongère lui donnaient le vertige².

On connaît l'admirable jugement porté par Au-

1. Cf. *Phil. de l'hist. cont.*, pp. 19, 20. Comparez la fameuse jonction historique invoquée dans le préambule de la Charte de 1814 : « Nous avons remplacé par la Chambre des Députés ces anciennes Assemblées des Champs de Mars et de Mai et ces Chambres du Tiers-Etat, qui ont si souvent donné tout à la fois des preuves de zèle pour les intérêts du peuple, de fidélité et de respect pour l'autorité des rois. En cherchant ainsi à renouer la chaîne des temps que de funestes écarts avaient interrompue, nous avons effacé de notre souvenir, comme nous voudrions qu'on pût les effacer de l'histoire, tous les maux qui ont affligé la patrie durant notre absence. »

2. Sur le rôle de la noblesse sous la Restauration : *Ph. de l'hist. cont.*, pp. 21-24.

gustin Thierry sur la monarchie restaurée : « Un parti lié avec la monarchie par la fidélité et le malheur, la revendiquait pour lui seul, avec une apparence de droits acquis. Il fallait, de deux choses l'une, ou qu'elle pesât sur la nation avec les principes de ce parti, ou qu'elle luttât contre lui pour se soustraire à la tyrannie de ses exigences. C'est dans l'alternative de ces deux tendances contraires qu'est toute l'histoire de la Monarchie restaurée¹. »

Renan ne fait pas peser sur la noblesse seule, comme Augustin Thierry, la responsabilité des fautes commises. L'opposition libérale a sa part, suivant lui, dans l'échec de la monarchie légitime et constitutionnelle.

En face d'une aristocratie dédaigneuse ou arrogante, « le vrai libéral s'inquiète peu, pourvu qu'on le laisse travailler sans obstacle à ce qu'il envisage comme son droit. » Au lieu de se servir des armes légales, pour lutter contre le retour de l'ancien régime, les libéraux du temps de la Restauration conclurent des alliances fâcheuses avec les partisans des gouvernements déchus et cherchèrent par des conspirations à renverser l'ordre établi. « Béranger surtout créa une très perfide combinaison, où l'esprit bourgeois, le matérialisme grossier, le goût du despotisme pourvu qu'il se colore d'apparences nationales, se donnaient la main². »

1. AUGUSTIN THIERRY, *Considérations sur l'histoire de France*, p. 207.

2. *Ph. de l'hist. cont.*, p. 24.

C'est que Renan n'a pas pour la révolution de 1830 et pour l'avènement de Louis-Philippe l'enthousiasme que partageait en général l'opposition libérale, sous le Second Empire. Il dénonce avec une haute clairvoyance, dans ce premier bouleversement politique, une étape vers la Révolution de 1848 et vers le Coup d'État de 1851, qui en sera la conclusion¹. On ne sort jamais impunément de la légalité. Certes, Charles X avait précludé dans la voie de l'arbitraire, car les ordonnances portaient atteinte au pacte fondamental conclu avec la nation. Mais le roi avait payé sa faute en abdiquant. Après la claire désignation par lui d'un successeur, contre lequel il n'existait aucun motif avoué de répulsion, la continuation du divorce avec la branche aînée n'était plus ni légitime, ni opportune. *Il fallait accepter le duc de Bordeaux mineur et organiser une régence*².

Et Renan, par son scrupuleux respect de la légalité, donne ici une admirable leçon de politique. A Guizot, qui justifie l'acte hardi de la branche cadette des Bourbons, au nom de la nécessité historique, le maître répond que le principe de la royauté héréditaire est précisément d'écarter ces dangereuses conjonctures, où un homme peut se présenter comme seul capable de sauver le pays. « Si c'est par condes-

1. *Ph. de l'hist. cont.*, p. 41 : « L'appel au peuple changea de main et devint l'arme de ceux qui ne jugèrent pas que leur volonté eût été exactement interprétée. »

2. Cf. *Ph. de l'hist. cont.*, p. 33. Renan insiste sur l'intérêt qu'aurait présenté une longue régence, pour acclimater en France la monarchie constitutionnelle.

cendance pour la révolution triomphante que l'on se crut obligé à une dérogation aux lois fondamentales de l'Etat, ne sent-on pas quel principe de caducité on introduisait par là dans le régime nouveau?... Et qu'on ne dise pas que ce sont là des théories spéculatives, bonnes pour les casuistes de la politique... Les principes abstraits, en apparence sans application dans le monde, sont au fond les plus grandes réalités, puisqu'ils renferment la logique et la raison des faits¹. »

*
* *

C'est, en effet, dans ses origines que la Monarchie de Juillet devait trouver le principe de sa ruine. « La royauté ne sort pas d'un Hôtel de ville. » Il y a une contradiction radicale entre la notion de dynastie et l'idée d'élection. Fonder une dynastie, c'est abstraire une famille pour l'opposer à la nation, comme une force indépendante. « On reçoit le roi du dehors, on ne le fait pas². »

Roi élu ou roi légitime? Louis-Philippe, malgré son admirable bon sens, ne sortit jamais de ce dilemme fatal. « Faible quand il était fidèle à ses ori-

1. *Ph. de l'hist. cont.*, p. 42.

2. Cette formule paraît empruntée par Renan à Savigny. Cf. *Réforme intellectuelle et morale*, p. 74. M. de Savigny a montré qu'une société a besoin d'un gouvernement venant du dehors, d'au-delà, d'avant elle, que le pouvoir social n'émane pas tout entier de la société, qu'il y a un droit philosophique et historique (divin si l'on veut), qui s'impose à la nation. » Cf. *Cahiers de jeunesse*, pp. 346 et 347, § 34.

gines, blessant quand il ne l'était pas, il se laissait arracher comme des concessions les actes que l'opinion dont il avait reçu l'investiture réclamait comme des droits, et il n'en recueillait pas le bénéfice¹. »

Tout concourait d'ailleurs à précipiter le conflit entre la nouvelle dynastie et la nation.

L'esprit français (Renan aurait pu dire l'esprit romain) fut encore ici le premier coupable. Un roi conforme à la notion de monarchie constitutionnelle, c'est-à-dire un roi irresponsable, conçu comme une sorte de personne neutre, répugne tout à fait à notre tempérament. Ce qu'on aime en France, c'est toucher ceux qui nous conduisent, c'est sentir en eux un caractère, c'est leur reconnaître les qualités d'un grand administrateur, d'un ambitieux, d'un amateur de gloire, d'un chef. Louis-Philippe avait les douces vertus d'un sage ; il n'avait pas celles qui plaisent au peuple.

Comparez la Révolution de 1830 aux événements qui se passèrent en Angleterre en 1688. Dans un cas comme dans l'autre, un mouvement national se produit pour substituer à la branche légitime des rois une dynastie nouvelle, plus disposée à tenir compte des besoins modernes. Guillaume III, installé sur le trône des Stuarts, fonde la plus solide monarchie constitutionnelle qu'on ait encore connue. Pourquoi ce qui s'était passé en Angleterre ne se passa-t-il pas chez nous ? « Des opérations historiques possibles chez

1. *Ph. de l'hist. cont.*, p. 37.

un peuple sérieux et lourd, plein de confiance dans l'hérédité, ayant une répugnance invincible à forcer la dernière résistance du souverain, peuvent être impossibles chez un peuple léger, à une époque de badauderie spirituelle et d'étourderie raisonneuse¹. »

La leçon des faits se précise, on pénètre davantage les causes qui empêchèrent en France l'établissement d'une monarchie constitutionnelle, si l'on fait la psychologie des partis d'opposition dans notre pays.

Il est classique de faire remarquer que le principe dynastique n'est pas en jeu dans les luttes politiques anglaises. Le débat porte sur la méthode de gouverner, non sur la forme de gouvernement. En France, au contraire, l'opposition ne désarme jamais; elle s'affirme irréconciliable, niant la légalité du gouvernement qu'elle combat. Les légitimistes s'enferment dans leur adoration obstinée d'un principe abstrait : noble attitude, si ce n'était pas là un refus systématique de se prêter aux résultats les plus acquis de l'esprit moderne. Les républicains sacrifient au mot de République les réalités de la liberté; ils veulent établir leur idéal de haute lutte, en détruisant tous les obstacles. Ils ne voient pas que, si « la République est en un sens le terme de toute société humaine », il est préférable d'y accéder progressivement, en conservant comme rouages historiques infiniment commodes les dynasties traditionnelles.

1. *Mon. const.*, p. 256.

« Les pays qui ont suivi cette marche, comme l'Angleterre, arriveront-ils un jour à la république parfaite, sans dynastie héréditaire et avec suffrage universel? C'est demander si l'hyperbole atteint ses asymptotes. Qu'importe, puisqu'en réalité elle en approche de si près que la distance est insaisissable à l'œil! »

*
* *

Avec la même impartialité qu'il a jugé la Restauration et la Monarchie de Juillet, Renan apprécie la Révolution de 1848, en dehors et au-dessus des partis.

La Révolution de 1848 fut-elle légitime? Renan n'est pas de ceux qui absolvent ou exaltent les insurrections populaires, pour ne réserver leur sévérité qu'aux coups d'Etat des princes. Tout attentat à la légalité lui est pareillement odieux. Au parti républicain, Renan reproche précisément d'avoir renversé l'ordre établi. Au gouvernement de Louis-Philippe, Renan impute d'avoir été si faible, qu'après dix-huit ans d'expérience, il ne sut traverser, sans périr, la petite agitation des banquets.

Comment se fait-il que, malgré son apparence de santé, la Monarchie de Juillet eût un tempérament si chétif? La réponse de Renan est une nouvelle profession de foi idéaliste, une occasion de reprendre la critique du matérialisme en politique.

1. *Mon. const.*, p. 262.

« Dans une société, où tous les privilèges, tous les droits particuliers, tous les corps ont été détruits, il ne reste, pour constituer un collège de notables, qu'un seul signe, la richesse, dont la mesure est la taxe de l'impôt¹. » C'est dans la grande bourgeoisie que le gouvernement de Louis-Philippe chercha son point d'appui. Les privilèges accordés à la fortune devaient, à l'en croire, gagner les suffrages de la classe la plus influente. Faux calcul ! L'intérêt n'inspire ni amour ni dévouement.

Ce que Guizot appelait un « torysme bourgeois », cette politique utilitaire qui défend le pouvoir non par loyalisme spontané ou communauté d'idéal, mais par égoïsme de classe et solidarité d'intérêts, n'a jamais rien produit qui soit fort et durable. L'Evangile a raison : « qui veut sauver sa vie, la perd. »

La Révolution de 1848 n'a démontré ni la force, ni l'influence, en France, du parti républicain. Elle a prouvé seulement la faiblesse d'un gouvernement qui spéculait sur les intérêts matériels d'une classe pour se défendre. Les prétendus partisans de l'ordre acceptèrent sans protestation la violation de la loi. Au lendemain de l'insurrection, « éternels Fouché », ils se trouvaient du côté du vainqueur².

Sur les événements qui suivirent la Révolution de 1848 et qui précèdent le Coup d'Etat de Décembre, Renan n'insiste pas. Il refuse, nous l'avons dit, au

1. *Ph. de l'hist. cont.*, p. 49.

2. *Ph. de l'hist. cont.*, p. 50.

parti républicain sa prétention fondamentale : la légitimité de l'insurrection de 1848. Prétention exorbitante, d'après laquelle les illégalités commises par le Prince sont des crimes et l'émeute du peuple un acte glorieux... « Qui frappe avec l'épée finira par l'épée. Si les fusils qui couchèrent en joue M. Sauzet et la duchesse d'Orléans le 24 février 1848 furent innocents, les baïonnettes qui envahirent la Chambre le 2 décembre 1851 ne furent pas coupables¹. » On ne doit justifier ni l'émeute, ni le Coup d'Etat ; mais glorifier l'émeute, c'est glorifier le Coup d'Etat.

*
* *

Une observation, que l'étude impartiale de l'histoire constitutionnelle de la France ne manquera pas un jour de dégager complètement, c'est que chaque régime politique, chaque constitution, depuis 1815, a satisfait un penchant particulier de notre tempérament national.

Sa force, chaque gouvernement la tirait de cette concordance psychologique ; sa faiblesse, chaque gouvernement l'éprouvait, au moment de se heurter à d'autres tendances également impérieuses, mais contradictoires avec celles qu'il représentait. Le secret de cette mobilité constitutionnelle, qui nous vaut aux yeux du monde une si détestable réputation, est ainsi beaucoup moins dans une incorrigible légèreté d'humeur, comme on le répète à satiété, que dans

¹ *Mon. const.*, p. 267.

l'infinie variété des éléments qui composent *historiquement* l'état d'âme politique de notre pays.

Précisément, l'originalité du régime inauguré par Napoléon III a été de chercher à concilier les tendances si diverses, qui s'opposent entre elles dans la conscience française.

La dynastie, à laquelle appartenait le prince, évoquait la légende grandiose du Premier Empire, encore si vivante alors dans l'âme du peuple. La promesse solennelle : « l'Empire c'est la paix » tranquillisait, par ailleurs, ceux qui aiment la gloire sans les risques, et ralliait au régime la foule indifférente des conservateurs par intérêt, qui ne s'émeuvent que lorsque leur sécurité matérielle est en jeu. L'intervention personnelle de l'Empereur dans la direction des affaires satisfaisait le goût du Français, qui aime à toucher ceux qui le mènent et n'aperçoit pas les finesses d'un mécanisme constitutionnel fondé sur l'irresponsabilité du chef du pouvoir. L'appel au peuple, le plébiscite, en confirmant l'autorité du prince et l'hérédité de la couronne dans sa famille, réalisaient dans les faits un idéal cher à la France, cette « élection dynastique » que nos auteurs du ^{xiii}e siècle s'ingéniaient déjà à découvrir à l'origine de la maison capétienne¹. Enfin, le maintien du suffrage universel, certaines apparences de gouvernement parlementaire, constituaient les concessions nécessaires à l'esprit de la

1. Renan cite en note les romans de Hugues Capet et de Baudouin de Sebourg (*Mon. const.*, p. 268).

Révolution et aux souvenirs de la Monarchie de Juillet.

Comment se fait-il qu'en 1869, après dix-sept ans d'expérience, le gouvernement de Napoléon III, malgré l'éclectisme de son programme, n'ait pas réussi à entraîner la nation ?

Renan constate, en effet, dans sa *Monarchie constitutionnelle*, que la nouvelle maison napoléonienne n'est pas fondée, c'est-à-dire « qu'elle n'a pas créé autour d'elle ces sentiments d'affection et de dévouement personnel qui font la force d'une dynastie. » L'indifférence de la masse envers les gouvernants, la turbulence de la minorité républicaine trahissent, au contraire, la fragilité du régime et le provisoire de son établissement.

A quelles causes convient-il, cette fois, d'attribuer la faiblesse du gouvernement ?

Ne prétendons pas les indiquer toutes. Soulignons avec Renan les plus importantes.

Si la nouvelle dynastie n'est pas populaire, il n'en faut pas conclure qu'elle ne méritait pas de l'être. Ne nous faisons pas illusion sur la gratitude du peuple. Jamais le matérialisme politique des masses n'a été poussé aussi loin. « L'égoïsme, le scepticisme, l'indifférence envers les gouvernants, la persuasion qu'on ne leur doit aucune reconnaissance ont totalement desséché le cœur du pays. » C'en est fait de « ces sentiments d'effusion tendre et de fidélité », que la France avait autrefois pour ses rois. On sup-

porte un gouvernement avec plus ou moins de bonne grâce, selon qu'il garantit plus ou moins la prospérité matérielle de chacun. Si la question se posait au suffrage universel en ces termes : « Révolution. — Pas de Révolution », le second terme obtiendrait une immense majorité. Mais qu'une telle consultation serait peu significative ! « Souvent un pays qui ne veut pas de révolution fait tout ce qu'il peut pour l'amener ¹... »

Constatons combien Renan reste fidèle aux principes de morale qui dirigent sa critique de la politique.

Cet esprit bourgeoisement conservateur, sans idéal et sans tradition, qu'il avait reproché à la majorité sous Louis-Philippe, il le retrouve à peine transformé, mais infiniment plus répandu, dans la démocratie provinciale sous Napoléon III. Quand il s'efforcera plus tard, après la guerre de 1870, de dénoncer la cause essentielle de la décadence militaire du pays, il stigmatisera de nouveau, et tout d'abord, ce déchainement extraordinaire des appétits matériels chez le peuple, ce souci exclusif de bien-être, cette indifférence à la gloire du pays, cet oubli de tous les nobles sentiments de la France d'autrefois ².

Matérialisme politique, c'est là le signe d'un amoindrissement de l'âme française. Et avec Renan, dans cette analyse singulièrement pénétrante des respon-

1. Cf. *Mon. const.*, pp. 269 et 270.

2. Cf. *Réforme int. et mor.*, pp. 18-33. Voyez *infra*, chap. ix.

sabilités qui se préparent, soyons assez juste pour ne pas diminuer, aux dépens d'un régime, la faute qui reste à la charge de la conscience nationale.

Mais de cette faute aussi, il faut le reconnaître, Napoléon III reste le complice. Une dynastie est coupable, qui laisse se produire et qui encourage un tel affaïssement de la moralité. Prévost-Paradol le disait hautement, quand il observait, comme Renan tout à l'heure, la douloureuse décadence de l'esprit public. Il accordait que le peuple est logique, sinon justifié, qui n'exige pas d'un gouvernement sorti du Coup d'État « de bien grandes satisfactions morales », et se contente de lui demander « le rétablissement et la continuation du bien-être ¹. »

Le matérialisme politique de la démocratie ne suffit pas pour expliquer la position critique de l'Empereur et de son entourage. L'indifférence du peuple n'est dangereuse pour le pouvoir que lorsque certaines circonstances font redouter une crise, dans laquelle la dynastie risque de se trouver isolée, sans appui. Or les événements qui pouvaient provoquer un nouveau bouleversement de l'ordre public étaient, en 1869, si menaçants que tous les esprits éclairés s'alarmèrent.

Si l'éclectisme du programme de Napoléon III constituait en un sens son originalité, les éléments si divers qu'il cherchait à concilier ne pouvaient être

1. PRÉVOST-PARADOL, *Quelques pages d'histoire contemporaine*, t. IV, p. 44.

maintenus indéfiniment en harmonie. Les faits ont leur logique inflexible et fatale comme les idées.

Combiner le pouvoir personnel avec des semblants de gouvernement parlementaire, cela fut possible tant que le pays consentit à se prêter à la fiction qu'on sollicitait de lui. Mais du jour où l'électeur, au lieu de déposer dans l'urne le bulletin que l'administration lui mettait dans la main, résolut d'exercer son droit de vote dans sa plénitude, le simulacre de gouvernement parlementaire menaça de devenir une réalité. Les élections de mai et de juin 1869 ont démontré la volonté inébranlable du pays de contrôler le pouvoir et d'empêcher un retour du césarisme ¹.

Mais l'Empereur pourra-t-il sans déchoir abdiquer toute une partie de son programme, celle à laquelle son nom, les traditions de sa dynastie, ses origines l'obligent : l'exercice du pouvoir personnel ², l'hégémonie de la France en Europe et l'éclat de la gloire militaire ?

A ces deux points de vue — *politique intérieure*

1. Cf. *Mon. const.*, p. 272.

2. Les difficultés dans lesquelles se débattait l'Empereur pour concilier les principes essentiels du *gouvernement parlementaire* avec la notion tout opposée du *pouvoir personnel*, apparaissent nettement à la lecture des textes constitutionnels de l'époque :

Le Sénatus-consulte du 8-10 septembre 1868 édictait la responsabilité politique des ministres et en même temps les faisait dépendre *exclusivement* de l'Empereur.

La constitution du 24 avril 1870 affirmait la responsabilité personnelle de l'Empereur, tout en consacrant pour le reste les règles classiques du gouvernement parlementaire. Cf. ESMEIN, *Droit constitutionnel*, 2^e édition, p. 134.

ou *politique extérieure* — le conflit apparaissait à Renan imminent entre l'Empereur et le pays.

Il serait exagéré de prétendre, qu'à l'exemple de Prévost-Paradol, Renan ait prophétisé en termes formels la guerre avec l'Allemagne et ses désastreux effets. Mais la contradiction entre l'esprit de la nation et la mentalité du prince lui semblait singulièrement grave et grosse de conséquences ¹.

Si Napoléon résiste aux revendications parlementaires, s'il a recours à la force pour consolider le trône, qu'arrivera-t-il ? « Le régime de compression militaire à l'intérieur amène nécessairement la guerre étrangère... Or dans l'état actuel de l'Europe, une nation condamnée à faire par système la guerre à l'extérieur est une nation perdue ². »

De même, au point de vue de la politique extérieure, l'opposition entre le pacifisme excessif de la nation et les velléités belliqueuses de l'entourage du prince accuse aux yeux de Renan le péril de demain. « La France n'est pas plus héroïque que sentimentale. Mis au suffrage universel, le plébiscite *pas de guerre* réunirait une majorité bien plus forte que *pas de révolution*... Les intentions menaçantes imprudemment exprimées de ce côté du Rhin (et ce n'est pas le gouvernement qui, à cet égard, a été le plus cou-

1. Lettre à Berthelot, Sèvres, 1^{er} novembre 1869. (*Correspondance Renan-Berthelot*, p. 355) : « J'ai donné à la *Revue des Deux-Mondes* l'article que j'avais composé cet été (*Monarchie constitutionnelle*)... Je tourne au sort de la pauvre Cassandre ; puissé-je être mauvais prophète ! »

2. *Mon. const.*, p. 273.

pable ou le plus maladroit) ont provoqué chez les nations germaniques une émotion qui tombera le jour où elles seront rassurées sur l'ambition qu'elles ont pu nous supposer. Ce jour-là cessera la force de la Prusse dans le corps germanique, force qui n'a pas d'autre raison d'être que la crainte de la France¹. »

Mais n'exagérons ni le pessimisme, ni la perspicacité du maître.

Si précatoire que lui parût en 1869 la situation de l'empereur, Renan n'allait cependant pas jusqu'à prétendre qu'un avenir constitutionnel et pacifique fût impossible avec la famille Bonaparte. « Il est très vrai, écrivait-il, qu'il n'y a pas un exemple de dynastie constitutionnelle sortie d'un Coup d'État. Les Visconti, les Sforza ne sont pas l'étoffe dont on fait les royautes légitimes. » Mais la France a jeté un si étrange défi à toutes les lois de l'histoire, qu'il faut s'imposer en de telles inductions une extrême réserve. « La coquette qui a refusé les plus beaux mariages finit souvent par un mariage de raison. Ceux qui ont rêvé la République sans républicains se laissent aller de même à concevoir un règne de la famille Bonaparte sans bonapartistes²... »

1. *Mon. const.*, pp. 270-271 : « Ce jour-là, continue Renan, cessera même probablement le désir d'unité politique, désir si peu conforme à l'esprit germanique et qui n'a jamais été chez les Allemands qu'une mesure défensive, impatiemment tolérée, contre un voisin fortement organisé. » Appréciation téméraire que Renan devait rectifier deux ans plus tard dans sa *Réforme intellectuelle et morale*.

2. *Mon. const.*, p. 277.

En fait, pour trancher cette question d'un avenir constitutionnel de la maison régnante, Renan devait, au préalable, se rendre compte de la force et de l'influence du parti républicain.

Les élections de 1869 avaient révélé ses progrès extraordinaires. Non seulement Paris et les grands centres industriels avaient envoyé des républicains au Corps Législatif, mais la campagne à son tour commençait à « se radicaliser ». Le triomphe de la cause républicaine avait été pour Renan d'autant plus sensible, qu'il avait échoué à ces mêmes élections de 1869, à Meaux, contre le candidat de l'opposition la plus avancée¹.

Malgré ces éclatants succès qu'il constate, malgré les progrès plus décisifs encore qu'il prévoit, Renan ne croit pas à l'avènement possible d'un régime républicain. « L'essence de ce parti, écrit-il, est d'être une minorité. S'il aboutissait à une révolution sociale, il pourrait créer de nouvelles classes, mais ces classes deviendraient monarchiques le lendemain de leur enrichissement. »

L'argumentation de Renan est originale, parce qu'elle n'est fondée sur aucune raison historique ou politique et qu'elle s'appuie seulement sur une analyse du tempérament français.

Le Français est aimable. Les journalistes, les littérateurs, les artistes, les gens d'esprit, les gens du monde, les femmes conspireront contre l'établisse-

1. Voyez *infra*, chap. xii.

ment d'un régime, où le jacobinisme hargneux et pédant, l'âpreté que donne au démocrate le sentiment perpétuel de son droit, remplaceront la courtoisie et la politesse traditionnelles. « Nous sommes une race de gentilshommes ; notre idéal a été créé par des gentilshommes, non, comme celui de l'Amérique, par d'honnêtes bourgeois, de sérieux hommes d'affaires. De telles habitudes ne sont satisfaites qu'avec une haute société, une cour et des princes du sang¹. »

Si le parti républicain triomphe actuellement, c'est parce qu'une grande partie du pays l'a utilisé pour donner une leçon au gouvernement, mais avec la persuasion que le gouvernement sera assez fort pour la supporter. On se sert de la gauche radicale comme d'un bâton pour châtier le pouvoir, non comme d'un appui pour s'étayer. Et Renan parle d'expérience. Dix fois il lui a été donné, pendant sa campagne électorale, d'entendre le dialogue que voici : « Nous ne sommes pas contents du gouvernement... nous voterons pour le candidat de l'opposition la plus avancée. — Vous êtes donc révolutionnaires ? — Nullement... Il s'agit seulement de faire impression sur le gouvernement, de le forcer à changer. » — Ce naïf raisonnement, conclut Renan, donne la mesure de l'illusion que se fait la gauche radicale, quand elle s'imagine que le peuple la veut pour elle-même.

Autant, selon le maître, la France est peu disposée

1. *Mon. const.*, p. 280.

à faire l'expérience de la République, autant elle est décidée à réclamer de la dynastie actuelle les garanties nécessaires. Le programme libéral est celui de l'immense majorité du pays. Renan le résume en quelques lignes, qu'il est indispensable de reproduire ici, malgré la sécheresse d'une telle énumération¹ :

Monarchie constitutionnelle limitée et contrôlée.

Décentralisation, diminution du gouvernement ; forte organisation de la commune, du canton, du département².

Large essor donné à l'activité individuelle dans le domaine de l'art, de l'esprit, de la science, de l'industrie, de la colonisation.

Politique décidément pacifique. Abandon de toute prétention à des agrandissements territoriaux en Europe.

Développement d'une bonne instruction primaire et d'une instruction supérieure, capable de donner aux mœurs de la classe instruite la base d'une solide philosophie³.

Formation d'une chambre haute provenant de modes d'élection très variés et réalisant, à côté de la simple représentation numérique des citoyens, la

1. *Mon. const.*, pp. 294-295. Rapprochez de cette énumération le programme de Renan aux élections de 1869. V. *infra*, chapitre XII.

2. Cf. PRÉVOST-PARADOL, *La France nouvelle* (13^e édition, pp. 79-84), et le duc DE BROGLIE, *Vues sur le gouvernement de la France*, pp. 10 et s.

3. V. *infra*, chapitre X.

représentation des intérêts, des fonctions, des spécialités, des aptitudes diverses ¹.

Questions sociales : neutralité du gouvernement.

Liberté d'association ².

Séparation graduelle de l'Eglise et de l'Etat ³.

Tel était en 1869, sauf peut-être sur le dernier chef ⁴, le programme de l'Ecole dite « libérale », de Prévost-Paradol, du duc de Broglie et dans la pratique, celui du Tiers-parti, qui acceptait la dynastie bonapartiste, pourvu qu'elle se transformât résolument en monarchie constitutionnelle.

Depuis le décret du 24 novembre-11 décembre 1860, par lequel l'Empereur avait présumé modestement aux réformes en rétablissant le vote de l'Adresse, chaque

1. Cf. *La France nouvelle*, pp. 109-113, et *Vues sur le gouvernement de la France*, p. 276.

2. Cf. le duc DE BROGLIE, *Vues sur le gouvernement...*, p. 345.

3. Voyez *infra*, chapitre x.

4. PRÉVOST-PARADOL, quoique partisan au point de vue théorique de la séparation de l'Eglise et de l'Etat, en redoute à tel point les difficultés d'application qu'il préfère le maintien du Concordat. « Mieux vaut perpétuer l'état de choses actuel et reculer, *autant qu'on le pourra*, devant cette grande expérience, que de la tenter d'une manière incomplète, et surtout que d'y donner prise au moindre reproche et que d'y mêler le moindre soupçon d'iniquité. » (*La France nouvelle*, p. 252).

Le duc DE BROGLIE (*Op. cit.*, p. 349) propose un remaniement des articles organiques, mais passe sous silence la séparation de l'Eglise et de l'Etat. De même les candidats du tiers-parti n'ont pas inscrit sur leur programme la séparation de l'Eglise et de l'Etat, qui par contre était réclamée par la plupart des républicains.

année avait été marquée par une nouvelle conquête au profit de la liberté¹.

Que Napoléon III achève et consacre cette œuvre, qu'il répudie l'influence de son entourage réactionnaire, qu'il supprime la candidature officielle, enfin qu'il établisse sur des bases solides le gouvernement parlementaire — et le pays lui accordera, à défaut de son affection et de sa respectueuse fidélité (sentiments éteints aujourd'hui), une confiance attentive et raisonnable.

Ainsi jugeait Renan en 1869.

Le maître s'illusionnait-il sur la portée de ses conseils ou l'efficacité de ses vœux ? La France avait démenti si souvent les prévisions les plus certaines qu'il n'était plus permis de rien espérer. « *Fata*

1. Les principales étapes du Second Empire dans la voie libérale sont les suivantes :

Décret du 24 novembre-11 décembre 1860 établissant le vote de l'Adresse en réponse au discours du trône et créant des ministres dits « sans portefeuille », pour défendre devant les Chambres les projets de loi du gouvernement. *Sénatus-consulte du 2 février 1864* ordonnant la publication au *Journal officiel* des comptes rendus *in-extenso* des séances des deux Chambres. *Loi du 25 mai 1864* accordant le droit de grève. *Décret du 17 janvier-31 janvier 1867* substituant le droit d'interpellation au vote de l'Adresse. *Sénatus-consulte du 14-16 mai 1867* modifiant les attributions du Sénat dans un sens plus conforme à la notion classique de la Chambre Haute dans un régime parlementaire. *Loi du 9 mars 1868* supprimant l'autorisation préalable en matière de Presse. *Loi du 29 mars 1868* sur les réunions publiques. *Sénatus-consulte du 8-10 septembre 1869* instituant le régime parlementaire tout en maintenant la responsabilité des ministres devant l'Empereur. *Constitution du 21 avril 1870* transformant l'Empire en Monarchie constitutionnelle.

viam invenient ! Heureux qui peut, comme Boèce, sur les ruines d'un monde, écrire sa *Consolation de la philosophie*. L'avenir de la France est un mystère qui déjoue toute sagacité¹. »

1. *Mon. const.*, p. 303.

CHAPITRE IX

« LA RÉFORME INTELLECTUELLE ET MORALE »

LE PATRIOTISME DE RENAN

LES LEÇONS DE LA GUERRE

I. LE PATRIOTISME DE RENAN.

L'état d'âme de Renan en 1870. L'insensibilité du philosophe et de l'historien en conflit avec les angoisses du Français. La crise. Le témoignage de Goncourt est sincère, mais il n'est pas de nature à diminuer le patriotisme de Renan.

II. LES LEÇONS DE LA GUERRE. (*La Réforme intellectuelle et morale.*)

1° LE MAL.

La principale cause du désastre : le matérialisme politique, suite inévitable de la Révolution française. — Parallèle à ce point de vue entre l'Allemagne et la France.

2° LES REMÈDES.

A. L'ESPRIT DE LA RÉFORME.

Choix entre deux systèmes opposés :

1° La Réforme de la France sur le type prussien : Restauration de la royauté. — Rétablissement de la no-

blesse. -- Organisation militaire selon le type aristocratique prussien.

2° La revanche de la France par la Démocratie. « *Et tu vulneratus es, sicut et nos...* »

Moralité qu'il convient de tirer de ces deux thèses contradictoires.

B. LES RÉFORMES PRATIQUES. (Voir *infra*, ch. x.)

Il n'y a guère de document plus intéressant pour un psychologue qu'un portrait de Renan, au lendemain de la guerre de 1870.

Document émouvant, non seulement parce qu'il nous révèle l'affolement d'un idéaliste surpris et terrassé par la brutalité des faits, mais aussi parce qu'il nous fait assister à une crise douloureuse dans une âme d'élite, au conflit entre des sentiments d'une égale noblesse: la *neutralité* du philosophe, le *parti-pris* du citoyen.

Comme philosophe ou comme historien, Renan a merveilleusement représenté cet état d'âme, que M. Bourget appelle « cosmique¹ », c'est-à-dire une manière de comprendre et d'apprécier les phénomènes, non d'après leur signification immédiate et momentanée, mais dans leur répercussion universelle et sous leur aspect d'éternité.

Comme philosophe, nous le savons, Renan ne retient de toutes les manifestations humaines (guerres,

1. Sur les premières manifestations de cet état d'âme, on lira avec intérêt une page des *Cahiers de jeunesse*, de RENAN, p. 193, § 7.

révolutions, destruction d'empires et de nations, crises religieuses et morales) que la contribution qu'elles apportent — modeste ou précieuse — au développement de la Raison dans l'humanité.

Comme historien des périodes primitives où l'on embrasse d'un seul coup d'œil des milliers de générations, Renan s'est habitué à recueillir en quelques lignes, dans quelques idées, la substance avare des siècles et à situer, selon leur importance toujours relative, les plus cruelles catastrophes dans la chaîne infinie des temps.

Faisons la part, aussi large qu'on veut, au désastre de 1870. Que devient-il, envisagé sous l'angle de l'éternité, « in specie æternitatis », et au point de vue du progrès général de la Raison dans le monde? Un événement moins décisif peut-être que certaines guerres de l'histoire de Judée, de la Grèce ou de Rome, dont nous avons perdu jusqu'au souvenir.

Indifférence sereine du philosophe, insensibilité et neutralité familières à l'historien vont se trouver subitement aux prises avec les angoisses et les révoltes du Français. Renan fut d'autant plus frappé par la guerre, que son patriotisme était moins raisonné, plus inattendu et que tout à coup le maître se sentit meurtri dans des fibres que peut-être il ne soupçonnait pas ¹.

1. Voyez *Cahiers de jeunesse*, p. 246 : « Je vendrais la France pour trouver une vérité qui fit marcher la philosophie... Que les Cosaques viennent, pourvu qu'ils me laissent les bibliothèques, des penseurs, une académie... Je m'anoblirai inté-

De cette crise, nous avons la preuve dans les œuvres ¹, les lettres ², les conversations de Renan à cette époque. Les amis qui le visitèrent, pendant l'année fatale, ont conservé le souvenir de son exaltation farouche et singulière. Flaubert écrit à George Sand : « Il y a maintenant, chez tout le monde, quelque chose de trouble et d'incompréhensible. Notre ami Renan est des plus désespérés ³. »

M. G. Brandès raconte, avec cette simplicité émouvante qui fait le charme de sa critique, une entrevue qu'il eut avec le maître, le 12 août 1870. Renan venait de revenir de son voyage en Norvège avec le prince

rieurement; que m'importe que la vanité s'attache au nom de France ou de Cosaques. » — Rapprochez de ce passage un autre dans ces mêmes *Cahiers* : « Il faudrait faire des vœux pour que notre patrie fût anéantie, si cela était utile au reste du monde... Arrière les petits esprits qui n'ont de frères que dans une limite tracée par le hasard! » (*Cahiers de jeunesse*, p. 324, § 9).

1. Ce n'est pas seulement la *Réforme intellectuelle* qui témoigne de l'exaltation fiévreuse de Renan. Les *Dialogues philosophiques* écrits pendant la Commune révèlent un pessimisme auquel le maître ne nous avait pas habitués. Quand, en 1876, il projeta de les publier, il les trouva lui-même si tristes et si durs qu'il hésita à les remettre à l'imprimeur. « L'horrible règne de la violence, dit-il dans sa Préface, m'avait donné le cauchemar... J'avais perdu de vue le Dieu beaucoup plus doux que je rencontrai, il y a quinze ans, sur mon chemin en Galilée et avec qui j'eus en route de si chers entretiens. Une femme très distinguée, à qui je prêtai le manuscrit, me dit : « N'imprimez pas ces pages; elles donnent froid au cœur. » (Préface des *Dialogues philosophiques*, pp. ix et x.)

2. Cf. Les admirables lettres à David Strauss (*Réf. int. et mor.*, pp. 168 et 187) et les lettres à Berthelot (*Correspondance*, 4^e série, pp. 389-419).

3. FLAUBERT, *Correspondance*, t. IV, p. 212.

Jérôme Napoléon. Une laconique dépêche annonçant la guerre leur était parvenue à Tromsø. Le prince Napoléon dit aussitôt : « C'est une folie ; ils n'en feront plus d'autre. » Les deux Français rentrèrent précipitamment ¹.

M. Brandès nous montre Renan vitupérant contre les ministres et l'empereur : « Tous des idiots ou des coquins. Palikao ? Un fripon, un voleur avéré, auquel une maison honnête n'ouvrira pas sa porte. Tout le monde sait que l'un de ses collègues est un criminel, qui n'a échappé à une condamnation pour meurtre que par la fuite à l'étranger. Et c'est à de telles gens qu'on confie nos destinées ! » Le maître avait des larmes plein les yeux. Ah ! Renan n'était plus le même qu'au jour où il écrivait : « Spectateur de l'univers, le penseur sait que le monde ne lui appartient que comme sujet d'étude ². »

Dans cette rapide enquête sur le patriotisme de Renan, il ne faut pas négliger le témoignage d'Edmond de Goncourt.

On connaît l'incident créé en 1890 par la publication de son *Journal* (années 1870-1871).

Edmond de Goncourt avait noté dans ses *Mémoires* les gestes et les propos des convives aux dîners de Magny et de Brébant. Publicistes, savants, littérateurs réunis à la même table pendant l'année fatale, débâtèrent sous l'impression des événements de chaque

1. Le même récit est rapporté par Goncourt (*Journal*, 2^e série, 1^{er} volume, p. 268).

2. G. BRANDÈS, *Moderne Geister*, pp. 180 et 182.

jour. Et cette petite société d'élite, isolée dans Paris, malgré l'assurance de certaines physionomies, derrière le masque de ceux qui veulent paraître forts, gouailleurs et sceptiques, on la devine exaspérée, frémissante, désorientée.

Admirables de précision et de finesse, ces silhouettes crayonnées par Goncourt ! Nefftzer, jovial et blagueur, sous son épais accent alsacien ; Paul de Saint-Victor, cynique et déclamatoire ; Berthelot, aux gestes mièvres, à la voix malade ; Renan, véhément parfois comme un prophète inspiré, ou affaîssi, les mains canoniquement croisées sur l'estomac.

— « Vos personnages suent l'authenticité », dira plus tard à Goncourt, Mégard, le directeur du *Figaro*. Et Goncourt, qui aime les formules nouvelles et ne déteste pas la louange, consigne le compliment dans son Journal comme un hommage décerné à l'écrivain qu'il était, à l'historien qu'il croyait être.

Renan est souvent mis en scène. Ses interruptions inopinées, ses diatribes passionnées, semées de citations bibliques, déconcertent ses amis ; il tient des discours étranges où il froisse, comme à plaisir, leurs sentiments les plus chers : des préjugés souvent, mais dont les vaincus se soutiennent, quand ils contestent la régularité de la défaite, quand ils jurent la vengeance, quand ils accusent les circonstances et la fatalité plus qu'eux-mêmes.

Les propos prêtés à Renan ont-ils été tenus ? Le maître démentit en 1890 l'auteur du Journal, avec une vivacité qui ne lui était pas habituelle. Goncourt,

blessé au vif dans sa vanité de chroniqueur, maintint derechef la scrupuleuse exactitude de ses récits et commença contre Renan une polémique que les journaux exploitèrent selon la coutume¹.

Si nous rappelons ces incidents, c'est qu'il convient de vérifier l'authenticité des « documents Goncourt ». Et si délicate que puisse être une telle appréciation, en face de deux affirmations contraires, il n'est peut-être pas trop téméraire de prendre parti.

On ne peut s'empêcher, en effet, d'être frappé par l'extraordinaire concordance des propos du Journal avec certains passages de la *Réforme intellectuelle et morale*, voire avec l'esprit général de l'œuvre de Renan². Or Goncourt est ici un témoin d'autant plus précieux, qu'il comprend moins ce qu'il rapporte,

1. Voir sur l'incident Goncourt-Renan la lettre de Renan au journal *Le Lannionnais*, 30 novembre 1890 (*infra*, annexe I) et les interviews de Renan et de Goncourt. (*La France*, 25 octobre 1890. — *Paris*, 6 décembre 1890. — *XIX^e Siècle*, 10 décembre 1890. — *Presse*, 11 décembre 1890. — *Figaro*, 21 février 1891, etc.)

2. Cf. *Journal des Goncourt*, 2^e s., 1^{er} vol., p. 24, et *Réf. int. et mor.*, p. 97. — *Journal des Goncourt*, 2^e s., 1^{er} vol., p. 25, et *Réf. int. et mor.*, pp. 52-55. — *Journal des Goncourt*, *op. cit.*, pp. 28, 143, et *Cah. de jeun.*, p. 246 ; *Les Apôtres*, pp. 373-375 ; *Conférences d'Angleterre* (in-18), pp. 37, 38. — *Journal des Goncourt*, p. 235, et *Réf. int. et mor.*, p. 32. — *Journal des Goncourt*, p. 344, et *Dial. phil.*, 4^e édition, p. 28.

Un seul récit paraît controuvé. Goncourt prête à Renan cette apostrophe sur le passage d'un régiment qui part : « Dans tout cela il n'y a pas un homme capable d'un acte de vertu. » (*Op. cit.*, p. 15). — Ou la pensée de Renan est mal interprétée, ou le propos est inventé de toute pièce.

qu'il est plus étranger à la philosophie de Renan ¹.

Si on fait la part à quelques trouvailles de style et peut-être à certaine jalousie littéraire dont Goncourt était coutumier ², on peut accepter dans son ensemble le témoignage de l'auteur du *Journal*.

1. Taine s'exprime ainsi sur le compte de Goncourt (*Correspondance*, TAINÉ, t. IV, p. 256) : « Les indiscretions qui me concernent ne sont pas offensantes; une fois ou deux, on me fait dire le contraire de ce que je pensais et de ce que je pense; mais sans intention mauvaise. *L'auteur, faute de culture suffisante, n'a pas compris ce qu'on disait devant lui.* » Taine rappelle ensuite l'intérêt des diners de Magny : « La conversation valait la peine d'être écoutée. *Par malheur elle passait par-dessus la tête de deux sténographes*; leur horizon était borné par Gavarni, les petits peintres du XVIII^e et les bibelots japonais; hors de ce cercle, il n'y avait rien pour eux et depuis le centre jusqu'à la circonférence du cercle, tout était rempli par eux-mêmes. »

2. Ed. de Goncourt ne pardonnait pas à Renan ses succès littéraires. Ce savant et ce philosophe, qui se mêlait d'écrire avec un art si nuancé qu'il est incomparable, lui semblait, malgré tout, un intrus dans la coterie des gens de lettres. De là, une assez mesquine jalousie de métier. Lisez par exemple ce fragment d'un article de Goncourt dans le *Figaro* (21 février 1891) : « Un conseil, M. Renan; on a tellement grisé votre orgueil de gros encens, que vous avez perdu le sens de la proportion des situations et des êtres. Certes, c'est beaucoup, en ce XIX^e siècle, d'avoir inauguré sur toute matière, sur tout sentiment, détaché de toute conviction, de tout enthousiasme, de toute indignation la rhétorique sceptique du pour et du contre... d'avoir été l'adaptateur à notre histoire sacrée de la prose fluide de madame Sand. Certes, c'est beaucoup, je vous l'accorde, mais pas assez vraiment pour bondieuser, comme vous bondieusez en ce moment sur notre planète. »

Renan, de son côté, reprochait à Goncourt son indiscretion. Le maître s'abandonnait volontiers, au milieu de ses amis, aux plus savoureuses fantaisies. Sauf dans les dernières années où il goûtait le secret plaisir d'être toujours de l'avis de ses interlocuteurs, il aimait à contredire et à soutenir mille paradoxes. Mais c'étaient jeux d'esprit sans conséquence.

Est-il de nature à diminuer la haute estime en laquelle nous tenions le patriotisme de Renan? Loin de là. Il confirme et précise au contraire le douloureux conflit qui s'élève, dans la conscience du maître, entre les aspirations du penseur dévoué aux seuls intérêts de l'humanité et les angoisses du Français, qui souffre de chaque diminution de la patrie, comme d'un amoindrissement de soi-même.

Écoutez Renan d'après Goncourt :

Mardi, 6 septembre 1870.

..... Berthelot continue ses révélations désolantes, au bout desquelles je m'écrie :

« Alors tout est fini, il ne nous reste plus qu'à élever une génération pour la vengeance ! »

— « Non, non, crie Renan qui s'est levé la figure toute rouge, non pas la vengeance ; périsse la France, périsse la Patrie ; il y a au-dessus le royaume du Devoir, de la Raison..... »

— « Non, non, hurle toute la table, il n'y a rien

Or un homme se trouvait là pour noter chaque parole et chaque geste et souvent dans une intention malveillante. Renan n'avait-il pas le droit de se plaindre et de reprendre pour son compte le proverbe grec : « Je n'aime pas un convive qui se souvient. »

Dans ses premiers interviews, le maître s'était borné à regretter l'indiscrétion de Goncourt et à faire quelques réserves sur l'exactitude des propos. (*La France*, 25 octobre 1890.) Mais dans la suite, la violente polémique engagée à ce sujet l'obligea à prendre une attitude plus nette ; il démentit alors, non sans une certaine rudesse, l'historiographe des dîners de Brébant. (Voir *infra*, annexe I.)

au-dessus de la Patrie. » « Non, gueule encore plus fort Saint-Victor, tout à fait en colère, n'esthétisons pas, ne byzantinons plus f..., il n'y a pas de chose au-dessus de la Patrie ! »

Renan s'est levé et se promène autour de la table, la marche mal équilibrée, ses petits bras battant l'air, citant à haute voix des fragments d'Écriture sainte, en disant que tout est là ¹.

Le 29 avril 1871, Renan écrivait à Berthelot :

« On m'a dit qu'on vous sollicitait du côté de l'Angleterre. Au nom du ciel repoussez cette idée. Vous manqueriez à un devoir. Plus notre patrie est malheureuse, plus nous devons nous interdire de la quitter..... Nous sommes des sujets particulièrement nécessaires à la patrie; nous avons bénéficié de ses institutions, de son passé, de sa vieille gloire; nous sommes ses élèves, « ses alumni »; en quittant, nous la fraudons de l'avance de capital qu'elle a faite pour nous ²... »

1. Cf. *Journal des Goncourt, op. cit.*, p. 280.

Rapprochez le passage suivant. *Les Apôtres*, p. 373 : « Grande est la patrie et saints sont les héros de Marathon, des Thermopyles, de Valmy et de Fleurus. La patrie, cependant, n'est pas tout ici-bas. On est homme et fils de Dieu, avant d'être Français ou Allemand. Le royaume de Dieu, rêve éternel qu'on n'arrachera pas du cœur de l'homme, est la protestation contre ce que le patriotisme a de trop exclusif. » (Même passage : *Conférences d'Angleterre*, in-18, pp. 37, 38.)

2. *Correspondance Berthelot-Renan*, p. 404.

Sur le patriotisme de Renan rapprochez aussi ce témoignage de James Darmesteter, *Critiques et politiques*, p. 69 : « Le jour où une Chambre affolée lâcha la bride au destin, il

Étranges contradictions, qui sont plus émouvantes, plus significatives de l'angoisse du maître et de son désespoir, que ne l'eussent été les manifestations toujours identiques d'un patriotisme fermé ¹.

Étranges contradictions, qui expliquent selon nous ces pages passionnées, troubles, pleines d'impossibilités et de chimères, où Renan s'est donné tout entier, avec ses rêves et ses tristesses, la *Réforme intellectuelle et morale*. Livre précieux, dont le critique peut chercher à classer et à définir les éléments, mais qu'il faut lire soi-même pour comprendre ce qu'une froide analyse ne peut ressusciter : « une âme de philosophe exaspéré. »

*
* *

La Réforme intellectuelle et morale se divise en deux parties ; la première s'appelle : le Mal ; la deuxième a pour titre : les Remèdes.

LE MAL ².

Le Mal, ce sont les causes de défaite accumulées

pleura amèrement son échec (aux élections de 1869) : « On m'aurait arraché en pièces de la tribune, mais on n'aurait pas déclaré la guerre, sans que j'eusse dit la vérité tout entière. »

1. On sait que Renan a consacré à l'idée de patrie l'un de ses plus éloquents discours. « Qu'est-ce qu'une nation ? » (Conférence prononcée à la Sorbonne, le 11 mars 1882.) (*Discours et conférences*, 3^e édition, p. 277.)

2. *Réf. int. et mor.*, pp. 1-53.

dans notre histoire. Renan les avait suffisamment indiquées dans sa *Philosophie de l'histoire contemporaine* et dans sa *Monarchie constitutionnelle*, pour qu'il n'eût pas besoin de se justifier de les avoir imaginées après coup.

Les excès de l'esprit romain, l'absolutisme de Louis XIV, le mécanisme artificiel et despotique de la Révolution et du Premier Empire, enfin, depuis 1815, l'inexpérience de la liberté, le mépris de la légalité, révélés par les gouvernements et les oppositions — autant d'erreurs, qui pèsent sur la politique intérieure et par répercussion sur la puissance militaire d'un pays.

Mais au-dessus de ces causes plus ou moins lointaines d'épuisement, il y a la faute particulière d'une génération, de celle qui a subi l'ennemi.

Voici pour Renan une occasion nouvelle d'accuser et de stigmatiser le matérialisme politique de la démocratie contemporaine ¹.

La guerre a prouvé jusqu'à l'évidence que la France a perdu ses anciennes vertus militaires. Il n'y a rien là qui doive étonner un historien philosophe.

La démocratie du Second Empire a récolté les fruits d'une éducation sociale dont les principes remontent à 1789. Sous la notion d'égalité se dissimule, en effet, une morale sociale dont le fondement est la

¹. Voyez *supra*, pp. 160-163 ; 174-175 ; 179-180. Cf. *Essais de mor. et de crit.* (M. de Sacy et l'école libérale, pp. 21 et 22).

reconnaissance du droit au bonheur pour chaque individu. Pareille morale prépare un peuple matérialiste, dont toute l'activité est absorbée par les problèmes sociaux et la recherche obstinée du bien-être. L'égalité, comme premier élément du bonheur individuel, c'est le reniement de tout idéal de soumission, de discipline, de sacrifice ; c'est aussi la négation de toute gloire nationale, de toute organisation militaire.

On reconnaît la thèse essentielle de Renan. Ici il s'agit d'opposer, dans leur psychologie ethnique, dans leur éducation politique, l'Allemagne et la France.

L'Allemagne ¹.

Une noblesse privilégiée, des paysans soumis à un régime quasi féodal ; un esprit militaire et national poussé jusqu'à la rudesse, une vie dure, une certaine pauvreté générale.

Le peuple essentiellement monarchique. Nul besoin d'égalité. Des vertus de classe. En France, un même type d'honneur est l'idéal de tous ; en Allemagne le noble, le bourgeois, le professeur, le paysan, l'ouvrier ont leur formule particulière du devoir. Les droits de l'Homme sont peu compris. C'est une grande force.

Qualités intellectuelles : patience, méthode, probité

1. *Réf. int. et mor.*, pp. 51 et s.

scientifique, esprit critique. (Le métier militaire, synonyme chez nous d'oisiveté et de vie désœuvrée, est en Allemagne une carrière savante).

Qualités morales : la chasteté, la ténacité dans la haine.

La France ¹.

Épanouissement du matérialisme égalitaire. Aucun principe de subordination entre les individus, en vue d'une œuvre commune et nationale.

État d'âme de la démocratie. — Le paysan. « Satisfait dans sa lourde et triviale aisance » ; une indifférence absolue quant à la forme du gouvernement, quant à la gloire du pays, quant aux traditions de la France. — L'ouvrier. Endoctriné par les chefs de l'Internationale, ignorant, envieux. — Le bourgeois. Exclusivement préoccupé de commerce et d'industrie. « Une roture, qui ne comprend ni le privilège de l'esprit, ni celui de l'épée. »

Le gouvernement. — Les chimères belliqueuses de l'Empereur sont d'autant plus dangereuses que le pays ne les partage pas. Un entourage sans sérieux ; une cour sans noblesse.

L'administration : incurie, paresse, laisser-aller universel.

L'opposition parlementaire : « Elle ne sort pas de l'ornière du superficiel radicalisme français » ; déclame contre les dépenses militaires et par ses vio-

¹. *Réf. int. et mor.*, pp. 17-49.

lences incite l'empereur à chercher une diversion.

L'Université et les écoles spéciales : systématiquement affaiblies. Les exigences cléricales ne laissent passer qu'une inoffensive médiocrité.

Résumé de toutes ces causes d'épuisement : « la démocratie mal entendue ». Le gouvernement doit être le résultat d'une sélection ¹. Cette sélection est impossible avec le suffrage universel.

La conclusion de ce parallèle ² ?

Est-il besoin d'insister ? La guerre est essentiellement une chose d'ancien régime ; elle est le contraire de ce manque d'abnégation, de cette âpreté dans la revendication des droits individuels, qui est l'esprit de la démocratie française. Avec cet esprit-là, il n'y

1. Renan passe en revue les divers moyens de sélection : 1^o la naissance ; 2^o le tirage au sort ; 3^o l'élection populaire ; 4^o les examens et les concours.

Le *tirage au sort* (appliqué jadis à Athènes et à Florence) lui paraît aujourd'hui impraticable.

Le *système des examens et des concours* produit une sénilité générale et incurable. (Voyez la Chine.)

Le *système de l'élection*. Avec le suffrage universel, c'est le règne des médiocres et des charlatans. Renan conserve néanmoins le principe de ce suffrage, sauf à le perfectionner dans la pratique. (Voir *infra* chapitre x, 1^{re} partie.)

La *naissance*. Ce moyen de sélection produit les meilleurs résultats. Avantages d'éducation et quelquefois une certaine supériorité de race. « Le collège grand électeur, formé par tout le monde, est inférieur au plus médiocre souverain d'autrefois. »

Sur la combinaison préconisée par Renan entre ces deux derniers modes de sélection : naissance et élection. (Voir *infra* chapitre x, 1^{re} partie.)

2. Cf. *Réf. int. et mor.*, pp. 54-57.

a pas de guerre possible. La démocratie est le plus fort dissolvant de l'organisation militaire.

La victoire de l'Allemagne n'a pas été seulement la victoire de la discipline, de la science et de la méthode sur l'anarchie, l'ignorance et la légèreté ; elle est avant tout la victoire de l'Ancien Régime sur l'état social sorti de la Révolution française.

Avec Renan nous avons considéré « le Mal ». Quels sont « les Remèdes » ?

LES REMÈDES.

Et d'abord, si terrible qu'ait été la crise, un fait est certain. La France s'est reprise à la vie ; elle est sortie de son évanouissement. Mieux : il semble que l'invasion étrangère ait fait tressaillir une âme qu'on pouvait croire éteinte, après un demi-siècle de matérialisme politique. Ne maudissons pas la défaite, si d'elle nous pouvons faire partir le moment où trente millions de Français ont été rendus à la tradition de leurs devoirs.

Une renaissance de la conscience française, tout permet de l'espérer. La facilité avec laquelle notre pays se réorganise, étonne l'univers. Trop d'énergies jaillissent de toutes parts, se concertent et se disciplinent, pour que les pertes matérielles ne soient pas bientôt réparées. Déjà il apparaît que « la future formule philosophique de notre histoire ne clora pas en 1871 le grand développement commencé par les ducs de France au ix^e siècle. »

Au seuil d'un avenir meilleur, quels sont les vœux qu'un bon Français peut former? Quels sont les conseils qu'il peut donner à son pays?

L'Esprit de la Réforme.

Renan suppose que deux citoyens aussi honnêtes, aussi bons patriotes l'un que l'autre, discutent le problème suivant : dans quel esprit faut-il concevoir et entreprendre la Réforme de la France?

Leur dialogue constitue la préface philosophique au programme des réformes pratiques que Renan proposera.

« Quel doit être l'esprit de la Réforme? » Deux systèmes contraires se recommandent, entre lesquels un choix est difficile. On peut tenter le relèvement de la France sur le modèle allemand, avec les moyens suivants : rétablissement de la royauté, restauration de la noblesse, organisation militaire selon le type aristocratique prussien. On peut aussi préconiser un plan moins ambitieux, mais plus sûr : ne pas contrarier des préjugés démocratiques invétérés et chercher dans « le Mal », c'est-à-dire dans la démocratie elle-même, le principe du remède.

Ces deux thèses, Renan les interprète et les développe tour à tour.

LE PREMIER CITOYEN ¹.

« Corrigeons-nous de la démocratie. La démo-

1. *Réf. int. et mor.*, pp. 65-81. (Nous résumons ici très

cratie ne discipline, ni ne moralise. La victoire de la Prusse a été la victoire de la royauté de droit quasi-divin, de droit historique. La France ne saurait se réformer sur le type prussien sans la royauté historique et sans la noblesse.

La Royauté historique.

M. de Savigny a montré qu'une société a besoin d'un gouvernement venant du dehors, d'au delà, d'avant elle, que le pouvoir royal n'émane pas tout entier de la société, qu'il y a un droit philosophique et historique, divin, si l'on veut, qui s'impose à la nation.

Le premier devoir de la France est de reprendre sa dynastie.

Mais quel roi? Ici notre citoyen avoue une singulière perplexité. « Un pays n'a qu'une dynastie, celle qui a fait son unité au sortir d'un état de crise ou de dissolution. » La famille qui a fait la France en neuf cents ans existe; mais « notre vieux drapeau d'unité » a une déchirure funeste qui le dépare.

Branche aînée? Branche cadette? La première a des droits royaux plus stricts; mais la seconde a un titre excellent, le souvenir du règne de Louis-Philippe, l'estime et l'affection de la partie éclairée de la nation. Comme si ce premier conflit n'était pas seul assez grave, en face de la dynastie traditionnelle divisée, une autre famille émet des prétentions indé-

brièvement la première thèse, en nous contentant d'invoquer les arguments essentiels.)

niables. On ne peut méconnaître que la Révolution et les années qui ont suivi furent, à beaucoup d'égards, une de ces crises génératrices, où tous les casuistes de la politique reconnaissent que se fonde le droit des dynasties. La maison Bonaparte n'a pas seulement émergé du chaos révolutionnaire, comme jadis la maison de Capet de l'anarchie carlovingienne ; elle a incarné en France une monarchie d'un genre particulier et qui paraît répondre davantage au tempérament français¹. Monarchie sans loi bien fixe, analogue à celle des Césars romains, monarchie se conciliant dans la forme avec le maintien de la souveraineté du peuple, monarchie en principe élective, consacrée par l'appel à la nation et par le plébiscite.

(Légitimiste, orléaniste, bonapartiste ? Qu'est exactement Renan à l'heure où il écrit ces lignes ? Son premier citoyen se débat entre les contradictions et n'ose décider². Scrupules honorables, à un moment où la plupart confondent les intérêts de la patrie avec

1. Voir *supra*, p. 177.

2. Peut-être pourrait-on découvrir néanmoins, dans le passage suivant, l'indice d'un rêve que Renan a dû caresser : l'attribution d'une sorte de lieutenance générale à son ami le prince Jérôme Napoléon : « Je ne conçois qu'une issue à ces hésitations qui tuent le pays : *c'est un grand acte d'autorité nationale...* Un appel adressé au pays dans des circonstances extraordinaires pourrait constituer un acte analogue au grand fait national qui créa la dynastie capétienne ou à la décision de l'Université de Paris, lors de l'avènement des Valois. Nos anciens théoriciens de la monarchie convenaient que la légitimité des dynasties s'établit à certains moments solennels où *il s'agit avant tout de tirer la nation de l'anarchie et de remplacer un titre dynastique périmé.* » (*Réf. int. et mor.*, pp. 76-77.)

la satisfaction de leurs préférences politiques ; mais scrupules dangereux, parce qu'ils livrent au hasard des faits et qu'ils sanctionnent par avance toute instauration dynastique.)

La Noblesse.

Pour rester fidèle au modèle prussien, ce n'est pas seulement la royauté qu'il faut rétablir, c'est aussi la noblesse.

Pas de royauté sans noblesse : ces deux choses reposent au fond sur le même principe : une sélection créant artificiellement, pour le bien de la société, une sorte de race à part. La noblesse n'a plus chez nous aucune signification. Pour lui restituer une valeur sociale, divers moyens se présentent. Le suffrage à deux degrés, la collation de certains grades dans l'armée pourraient constituer d'excellents systèmes d'anoblissement¹.

Pas d'armée sans noblesse. L'organisation militaire prussienne n'est possible qu'avec des nobles de campagne, chefs-nés de leur village, toujours en contact avec leurs hommes, les formant de longue main, les réunissant en un clin d'œil. Un peuple sans nobles est, au moment du danger, un troupeau de pauvres

1. Un autre moyen d'anoblissement est proposé par un auteur dont Renan s'est inspiré et qu'il cite dans sa *Réforme intellectuelle*, p. 85, note 1 : J. FOULON-MÉNARD. *Fonctions de l'Etat* (Nantes, 1871). Ce moyen consiste à autoriser les propriétaires, justifiant d'une certaine durée de résidence sur un domaine d'une étendue donnée, à ajouter à leur nom patronymique celui de leur terre. Cf. FOULON-MÉNARD (*op. cit.*, p. 198).

affolés, vaincu d'avance par un ennemi organisé. Il faut que l'officier de notre future *Landwehr*, milice locale sans cesse exercée, devienne vite un hobereau de village, dont la fonction ait le plus vite possible un caractère héréditaire. « Qu'est-ce que la noblesse, en effet, si ce n'est la fonction militaire considérée comme héréditaire et mise au premier rang des fonctions sociales ? »

Enfin, une fois la royauté rétablie, la noblesse restaurée, il s'agira de faire pénétrer dans les masses les principes de respect, de méthode et de discipline, qui sont exclus délibérément du catéchisme démocratique.

« Surtout soyons humbles. La Prusse a mis soixante-trois ans à se venger d'Iéna ; mettons-en au moins vingt à nous venger de Sedan ».

LE DEUXIÈME CITOYEN ¹.

« La politique ne discute pas les solutions imaginaires. On ne change pas le caractère d'une nation. Il suffit qu'un plan de réforme ait été celui de la Prusse, pour que j'ose affirmer que ce ne sera pas celui de la France. Des réformes supposant que la France abjure ses préjugés démocratiques sont des réformes chimériques. La France, croyez-le, restera un pays de gens aimables, doux, honnêtes, droits, gais, superficiels, pleins de bon cœur, de faible intelligence politique ;... elle s'enfoncera de plus en plus

1. *Réf. int. et mor.*, pp. 81-84.

dans cette voie de matérialisme, de républicanisme vulgaire, vers laquelle tout le monde moderne, excepté la Prusse et la Russie, paraît se tourner. Cela veut-il dire qu'elle n'aura jamais sa revanche ? C'est peut-être justement par là qu'elle l'aura...

« Il n'y a jamais eu de Révolution française qui n'ait eu son contre-coup à l'étranger. La plus cruelle vengeance que la France pût tirer de l'orgueilleuse noblesse, qui a été le principal instrument de sa défaite, serait de vivre en démocratie, de démontrer par le fait la possibilité de la république. Il ne faudrait peut-être pas beaucoup attendre pour que nous pussions dire à nos vainqueurs, comme les morts d'Israël : *« Et tu vulneratus es sicut et nos ; nostri similis effectus es ! »*

« Que la France reste donc ce qu'elle est ; qu'elle tienne sans défaillance le drapeau du libéralisme, qui lui a fait un rôle depuis cent ans...

« Ce qui a vaincu la France, c'est un reste de force morale, de rudesse, de pesanteur d'esprit d'abnégation, qui s'est trouvé avoir encore résisté sur un point perdu du monde à l'effet délétère de la réflexion égoïste. Que la démocratie française réussisse à constituer un état viable et ce vieux levain aura bien vite disparu sous l'action du plus énergique dissolvant de toute vertu que le monde ait connu jusqu'ici. »

Quelle moralité convient-il de tirer de ces deux thèses contradictoires ? Car Renan ne conclut pas.

Ses deux citoyens dissertent tour à tour, sans que l'un soit plus qualifié que l'autre pour représenter la pensée du maître. Apparemment, Renan n'a pas cherché dans le procédé du dialogue un artifice littéraire, qui lui permit de fuir les responsabilités. L'heure était trop sévère, pour qu'il eût voulu se prêter aux jeux d'esprit, aux incertitudes élégantes qui seront la matière de ses *Drames philosophiques*. Alors pourquoi Renan n'a-t-il pas pris parti?

Volontiers j'imagine que les deux citoyens de la *Réforme* sont Renan, l'un et l'autre.

Le premier, c'est un Renan philosophe, qui médite sans souci des contingences, qui poursuit un idéal de relèvement absolu. Patriote forcené, il n'est rien qu'il ne subordonne à sa soif de revanche; sa raison ne veut pas connaître d'obstacles; il affirme qu'on doit tout attendre de l'orgueil d'une France humiliée... Le deuxième, c'est un Renan politique, soucieux des réalités historiques, faisant d'avance la part aux défaillances, sachant le provisoire des haines les plus tenaces et des résolutions les plus viriles.

Lequel fallait-il entendre en 1871? Les faits ont prononcé depuis, comme ils prononcent en général, c'est-à-dire contre l'absolu. Il nous est facile aujourd'hui d'applaudir le politique aux dépens du philosophe, de sourire de ces rêves audacieux d'une France militarisée sur le type prussien, travaillant dans le silence, sous la fêrule d'un roi et de nobles hobereaux, à son relèvement intérieur.

Mais dans la fièvre du Réveil, un tel rêve était

opportun. « Effacer Sedan » fut pendant quelque temps l'expression la plus certaine de la conscience française. Et sans partager les rancunes et les préventions de Renan contre la démocratie (il les a lui-même abjurées), reconnaissons qu'il ne se trompait pas, en affirmant la contradiction essentielle, irréductible entre une France démocratique et une France disciplinée, méthodique, victorieuse¹. Oui, il avait raison lorsqu'il faisait dépendre la Revanche d'une transformation de nos institutions, d'une orientation nouvelle de la conscience française. Mais il avait raison aussi, lorsque plus attentif aux réalités psychologiques, il renonçait à poursuivre un idéal inaccessible².

1. Cf. *Réf. int. et mor.*, p. 66. — « Il y a quelque chose que la démocratie ne fera jamais, c'est la guerre, j'entends la guerre savante, comme la Prusse l'a inaugurée... La démocratie à la française ne donnera jamais assez d'autorité aux savants, pour qu'ils puissent faire prévaloir une direction rationnelle. Comment les choisirait-elle, obsédée qu'elle est de charlatans et incompetente pour décider entre eux? La démocratie, d'ailleurs, ne sera pas assez ferme pour maintenir longtemps l'effort énorme qu'il faut pour une grande guerre.

Rien ne se fait en ces gigantesques entreprises communes, si chacun, selon une expression vulgaire, « en prend et en laisse » ; or la démocratie ne peut sortir de sa mollesse, sans entrer dans la terreur. Enfin la République doit toujours être en suspicion contre l'hypothèse d'un général victorieux. La monarchie est si naturelle à la France, que tout général qui aurait donné à son pays une éclatante victoire, serait capable de renverser les institutions républicaines. La république ne peut exister que dans un pays vaincu ou absolument pacifié. »

2. *Correspondance Renan-Berthelot*, 26 février 1871, p. 393 : « Je n'espère rien, car les remèdes que j'entrevois, je suis le premier à dire qu'ils sont impossibles, au moins pour le moment et même dans un avenir assez lointain. »

Dans l'impuissance où il voyait la France de se mettre à l'école du vainqueur, il en venait à souhaiter qu'elle contaminât la Prusse, en lui passant ses germes de faiblesse. « La France est plus sûre d'avoir sa revanche, si elle la doit à ses défauts, que si elle est réduite à l'attendre de qualités qu'elle n'a jamais eues. » Observation profonde que certains faits contemporains confirment déjà¹, et dont on appréciera peut-être un jour tout l'imprévu !

Sachons gré à Renan, à l'heure où il écrivait sa *Réforme*, de n'avoir pas voulu trancher entre le patriote héroïque, mais imprudent, qui rêve un salut impossible et le politique désabusé, mais perspicace, qui spéculait davantage sur la séduction des faiblesses humaines que sur les bienfaits de la pénitence².

1. Guillaume II ne déclarait-il pas (août 1907) qu'il préférerait de beaucoup une France organisée à une France livrée à l'anarchie ? Loin de se réjouir de l'indiscipline de nos ports de guerre, du progrès des doctrines antimilitaristes dans notre armée, il en dénonçait la funeste répercussion sur son peuple. De tels fléaux sont contagieux et franchissent vite les frontières.

2. MAZZINI a consacré à la *Réforme intellectuelle et morale* un long article dans la *Revue politique et littéraire* du 11 avril 1874. Spécialement sur la partie dont nous venons de faire l'exposé et le commentaire, il critique très vivement Renan en lui reprochant ses tendances réactionnaires et ses projets de restauration nobiliaire et monarchique.

Renan répondit par une lettre à M. Yung, directeur de la *Revue politique et littéraire*, où il sépare son opinion personnelle de celle des interlocuteurs qui dissertent dans son livre. (Voyez cette lettre, *infra*, annexe II.)

CHAPITRE X

« LA RÉFORME INTELLECTUELLE ET MORALE » (*suite*).

LE PROGRAMME DES RÉFORMES PRATIQUES.

On peut hésiter sur l'esprit dans lequel il convient d'entreprendre la « Réforme française ». La monarchie réussira-t-elle à s'implanter? Et avec elle le peuple acceptera-t-il certaines inégalités, certains principes de subordination, sans lesquels il n'est point de nation organisée? Ou la République démocratique trouvera-t-elle un moyen de s'acclimater et de sortir de ces alternatives d'anarchie et de répression auxquelles elle semble condamnée?

Problèmes trop brûlants pour qu'on les puisse trancher immédiatement et sans appel. Peut-être le parti qu'a pris la France en 1871 d'ajourner les questions constitutionnelles et dynastiques est-il le plus sage.

Renan veut s'y conformer. Sans chercher quel doit

être l'esprit général de la Réforme, à quelle conception politique elle doit répondre, il veut plus modestement indiquer certaines solutions pratiques, qui, en toute hypothèse, valent d'être méditées.

Ces études politiques de Renan sur des questions particulières forment la partie didactique et constructive de son œuvre. Elles portent essentiellement sur les trois chefs suivants :

I. Organisation du pouvoir législatif.

II. La Réforme de l'Enseignement.

III. Les rapports de l'Église et de l'État.

ORGANISATION DU POUVOIR LÉGISLATIF¹

LA PREMIÈRE CHAMBRE.

Elle constituera la représentation de l'ensemble du pays, des citoyens envisagés comme de simples unités. — Composition : Députés élus au suffrage universel indirect (scrutin de liste). — Comment seront nommés les « délégués » (élus du premier degré)? — Vote public; vote plural. Durée de la procuration électorale.

LA CHAMBRE HAUTE.

Elle représentera les collèges moraux de la nation. — Sièges héréditaires et sièges à vie. — Représentation de la noblesse, des fonctions sociales, des corps nationaux, des grandes villes. — Physionomie de la Chambre haute.

RÈGLEMENT DES DEUX CHAMBRES.

Deux Chambres sont nécessaires.

Un pays se compose, en effet, de deux éléments essentiels, qui doivent se trouver représentés à l'état distinct.

1. *Réf. int. et mor.*, pp. 85-91.

1° Les citoyens pris isolément comme de simples unités.

2° Les fonctions sociales, les groupes, les intérêts, la propriété.

La première Chambre constituera la représentation de l'ensemble des citoyens, sans considération de professions, de titres, de classes sociales.

La deuxième Chambre, formée par un procédé différent, représentera, au contraire, les capacités, les spécialités, les intérêts divers, ce qu'on peut appeler les *collèges moraux* de la nation.

ORGANISATION DE LA PREMIÈRE CHAMBRE

Quelles que soient les préventions de Renan contre le suffrage universel, il estime qu'on ne saurait revenir sur un préjugé démocratique aussi invétéré. Mais ce qui lui paraît utile et possible, c'est de faire que le suffrage, tout en restant *universel*, ne soit plus *direct*, c'est d'introduire des degrés dans le suffrage. Donc suffrage universel indirect, fonctionnant de la manière suivante.

A raison d'un délégué par cent électeurs dans chaque canton, on obtiendra environ 80.000 délégués pour toute la France. Ces 80.000 délégués se répartiront en collèges départementaux, lesquels nommeront chacun un certain nombre de députés à la première Chambre¹.

1. Dans une brochure éditée en 1871, TAINÉ défendait un système analogue à celui de Renan et destiné à organiser le

La première Chambre se composera ainsi de quatre ou cinq cents membres nommés au *scrutin de liste* dans chaque département.

Les opérations pour le choix des élus du premier degré ou « délégués » seront *publiques*. La procuration électorale leur sera conférée pour *quinze ou vingt ans*.

Renan préconise, en outre, le *vote plural* dans les élections primaires. (L'homme marié votera pour sa femme et ses enfants mineurs. Le fils aîné d'une veuve votera pour sa mère, ses frères et sœurs, etc...)

Quelle sera la physionomie du collège électoral de la première Chambre? « Les délégués seront des aristocrates locaux, des autorités, des notables nommés presque à vie... Ils seront les gardiens des mœurs, les surveillants des deniers publics ; ils tiendront école de gravité et de sérieux ¹. »

ORGANISATION DE LA CHAMBRE HAUTE

Par son organisation de la seconde Chambre ou Chambre haute, Renan entend satisfaire tous les intérêts conservateurs du pays. La noblesse, la for-

suffrage universel indirect (au deuxième degré). Cf. *Du suffrage universel et de la manière de voter*, pp. 40 et suiv.

1. *Réf. int. et mor.*, p. 88.

Dans le livre auquel renvoie Renan, *Les Fonctions de l'État*, par J. FOULON-MÉNARD (Nantes, 1871), on relève un projet de réglementation du suffrage universel, qui présente beaucoup de points communs avec celui que nous étudions. (*Fonctions de l'État*, p. 197.)

tune, les hautes fonctions publiques, les illustrations officielles, y seront largement représentées.

Comme si ce n'étaient pas là des garanties suffisantes pour l'ordre social, Renan confère l'*inamovibilité* et même, dans certains cas, l'*hérédité* aux membres de son Sénat.

Sur trois cent soixante sièges dont se composera la Chambre haute :

Trente seront réservés — *héréditairement* — aux survivants d'anciennes familles dont les titres résisteront à un travail historique et critique.

Les autres sièges seront attribués à *viè* selon les procédés les plus divers :

Le conseil général de chaque département désignera un membre.

Le chef de l'État en nommera cinquante.

La Chambre haute, elle-même, se recrutera jusqu'à concurrence de trente membres.

La première Chambre en nommera trente autres.

Les cent vingt ou cent trente membres restants représenteront les corps nationaux, les fonctions sociales (armée, marine, magistrature, Université, clergé, Institut, chambres de commerce, etc...) En fin les grandes villes « constituant des personnes

1. Sur la représentation des intérêts, voyez un passage déjà caractéristique dans les *Nouveaux cahiers de jeunesse*, p. 202, § 45 : « Peut-être serait-ce tout un système qu'on pourrait substituer au système de représentation locale ; ce serait de représenter les corps de citoyens et non les pays. Cela ferait une sorte de fédération, non de castes ou de pays, mais d'Etats, d'occupations et par conséquent de natures d'esprits. »

morales ayant un esprit propre », chaque cité de plus de cent mille âmes comptera un élu dans la Chambre haute. Paris en aura quatre ou cinq.

Renan conclut, en affirmant qu'on fondera ainsi « un corps conservateur de tous les droits et de toutes les libertés¹. »

RÈGLEMENT DES DEUX CHAMBRES

Renan supprime la publicité des séances sous ses deux formes : accès du public aux séances ; compte rendu des débats. « On fondera ainsi un genre d'éloquence simple et vrai, bien préférable au ton de nos harangues prolixes, déclamatoires et de mauvais goût². »

1. Dans ses *Vues sur le gouvernement de la France*, le duc DE BROGLIE proposait pour son Sénat un système de recrutement qui, plus démocratique cependant, devait dans l'esprit de son auteur tendre au même résultat (ch. VIII, p. 276) : « Selon nous, le Sénat serait électif. Il serait choisi sur une liste où figureraient toutes les vraies et durables illustrations du pays, tous les premiers en ordre dans toutes les carrières publiques, toutes les fortunes considérables et consolidées, toutes les existences assises, entrées au port. »

Voyez sur l'organisation de la Chambre haute un livre auquel renvoie Renan : J. GUADET, *Du suffrage universel et de son application, d'après un mode nouveau* (Bordeaux, 1871, pp. 20 et suiv.).

2. Notons ici que les Chambres anglaises (bien qu'en fait une large tolérance ait consacré le principe de la publicité des séances) sont *en droit* soumises au régime du comité secret. (Cf. ESMEIN, *Droit constitutionnel*, pp. 671-672.)

II

LA RÉFORME DE L'ENSEIGNEMENT¹

A quelles causes tient la primauté de l'Allemagne en matière d'instruction publique. Supériorité traditionnelle des pays protestants sur les pays catholiques. — Transaction proposée à l'Église par Renan.

ENSEIGNEMENT PRIMAIRE.

L'instruction doit être gratuite, mais non obligatoire. Intérêt relatif de l'enseignement primaire.

1. Cf. *Réf. int. et mor.*, pp. 95-107.

Cf. *Av. de la Sc.*, pp. 110-118 et notes 47, 48, pp. 502-503.

Cf. *Quest. cont.* (L'instruction supérieure en France ; Les études savantes en Allemagne ; L'instruction publique en France jugée par les Allemands.)

Cf. La part de la famille et de l'État dans l'éducation. (Fragment inséré dans le volume de la *Réf. int. et mor.*, p. 307.)

Cf. Lettre au *Journal des Débats* du 4 juillet 1875 sur la liberté de l'Enseignement supérieur. (*Mélanges d'histoire et de voyages*, p. 517.)

Cf. *Nouvelles études d'histoire religieuse*, préface, pp. XII, XIII et XIV.

ENSEIGNEMENT SECONDAIRE.

Réforme des programmes : donner moins de crédit au talent et au style, plus d'importance au jugement et à la critique.

ENSEIGNEMENT SUPÉRIEUR.

Abolition de l'œuvre napoléonienne. Retour au système du moyen âge. — Les Universités autonomes et rivales, « centres particuliers de vie intellectuelle ». Limitation du nombre des Universités. Suppression des Écoles spéciales. — La liberté de l'enseignement supérieur. « Liberté dans l'Université, non hors de l'Université ». — Institution en France du « Privat-docentisme » allemand. Organisation pratique. Avantages de cette réforme. — L'esprit des futures Universités. Elles seront des foyers d'aristocratie. — Critique de cette dernière opinion.

« Dans la lutte qui vient de finir, ce qui nous a manqué, ce n'est pas le cœur, c'est la tête... Le manque de foi à la science est le défaut profond de la France ; notre infériorité militaire et politique n'a pas d'autre cause¹. »

Ainsi Renan affirmait le prix, démontrait la nécessité d'une réforme de l'Enseignement.

Dès avant la guerre, il avait dénoncé les défauts traditionnels de la culture française, trop brillante et trop superficielle. En particulier, dans le domaine de la philologie et de l'histoire, la primauté de l'Allemagne lui avait paru décisive. Sans exagération, sans parti pris, il avait recherché les causes de cette suprématie. Les *Questions contemporaines* ren-

1. *Réf. int. et mor.*, p. 95.

ferment plusieurs articles, où les méthodes scientifiques, l'organisation universitaire de l'Allemagne et de la France sont judicieusement comparées.

Les questions d'ordre pédagogique n'ont d'ailleurs jamais manqué d'intéresser Renan.

Au moment d'entreprendre sa campagne électorale, il fait aux paysans de Seine-et-Marne une conférence sur « *les Services que la Science rend au peuple*¹. » Peu de temps auparavant, il prononce à Paris sous la présidence de Carnot un discours sur « *la Part de la Famille et de l'État dans l'Éducation*². »

Qu'on vienne à voter six ans plus tard la loi sur l'enseignement supérieur, et il écrira une lettre au journal des *Débats*, pour critiquer l'œuvre du législateur et lui opposer un système, non moins libéral, mais plus original et plus fécond³.

Il convient de rapprocher ces divers documents (articles, lettre, discours) du chapitre de la *Réforme intellectuelle et morale*, où il est traité de la question de l'enseignement.

1. Conférence prononcée à Lagny le 1^{er} mai 1869, lue par M. JEAN PSICHARI à une séance de la Ligue des Droits de l'Homme (30 avril 1901), insérée dans les *Mélanges religieux et historiques*, p. 131.

2. Conférence faite dans l'ancien cirque du Prince Impérial le 19 avril 1869, sous la présidence de Carnot, député au Corps législatif. (*Réf. int. et mor.*, p. 307.)

3. *Mélanges d'histoire et de voyages*, p. 517. (Lettre du 4 juillet 1875.)

M. BRÉAL rapporte aussi la part que Renan a prise aux réformes de l'enseignement supérieur entreprises par Victor Duruy dans la seconde partie de son ministère. (Bréal, *Revue de Paris*, 15 septembre 1903, p. 272.)

La supériorité de l'Allemagne, en matière d'instruction publique, ne résulte pas seulement pour Renan de l'excellence des méthodes pédagogiques, ni du mérite particulier des universités ; elle a une cause plus profonde qui tient au tempérament et à l'esprit de toutes les nations protestantes.

« La France a voulu rester catholique ; elle en porte les conséquences. Le catholicisme est trop hiératique pour donner un aliment intellectuel et moral à une population ; il fait fleurir le mysticisme transcendant à côté de l'ignorance. Un élève des Jésuites ne sera jamais un officier susceptible d'être opposé à un officier prussien¹. »

Le luthéranisme, au contraire, n'exclut pas la critique ; il sollicite, il exerce la raison puisqu'il consiste essentiellement dans la libre interprétation d'un livre. Par là, il s'affirme non pas adversaire, mais ami de l'École et de la Science.

Or, au point de vue de l'esprit public, le développement religieux des peuples a des conséquences décisives. Tout en s'émancipant du joug clérical, les pays protestants ont réussi à conserver les deux maîtrises de la vie spirituelle qu'avait fondées le moyen âge : l'Église, l'Université. Ils ont créé la liberté dans l'Église, la liberté dans l'Université.

1. *Réf. int. et mor.*, p. 97. — Cf. *Journal des Goncourt*, 2^e série, 1^{er} vol., p. 26. « Oui, reprend Renan en s'animant, le catholicisme est une crétinisation de l'individu. L'éducation par les Jésuites ou les frères de l'École chrétienne arrête et comprime toute vertu *summative*, tandis que le protestantisme la développe. »

Pour s'affranchir, les pays catholiques ont été obligés de se séparer du clergé. Les Jésuites avaient depuis longtemps réduit les universités à un rôle secondaire. Il a fallu inaugurer de toutes pièces, presque à l'encontre de l'Église, un enseignement officiel, d'autant plus timide qu'il était suspect à la religion, qu'il ne se rattachait à aucune tradition, à aucune institution du passé.

A cette première cause d'infériorité, il n'est pas, selon Renan, de remède légal.

L'État ne saurait toucher à la foi catholique sans violer la liberté de conscience. Le seul vœu qu'on puisse formuler, c'est une réforme libérale et spontanée du catholicisme sans intervention du pouvoir civil. Que l'Église consente à un compromis avec le rationalisme ; qu'elle renonce à exercer un contrôle à l'Université, une surveillance à l'Académie¹, et on pourra lui abandonner sans partage l'école de campagne. « L'esprit humain est une échelle où chaque degré est nécessaire. Ce qui est funeste pour l'un ne l'est pas pour l'autre. Conservons au peuple son éducation religieuse ; mais qu'on nous laisse libres. »

Telles sont les considérations générales que Re-

1. Renan fait allusion ici aux menées du parti clérical contre certains maîtres de l'université ou du Collège de France. Michelet, Quinet, Claude Bernard, Germain Sée, Renan lui-même en avaient été les victimes. Faut-il rappeler aussi la démission de Mgr Dupanloup, pour protester contre l'élection de Littré à l'Académie française ?

nan développe avant d'aborder les réformes particulières à chaque degré de l'enseignement public.

INSTRUCTION PRIMAIRE

« Enseignement gratuit, mais non obligatoire », c'est la formule qui résume le mieux la pensée de Renan. La gratuité enlève toute excuse au père qui ne donne pas l'instruction à son fils. Que le blâme du monde s'attache à lui ! Mais toute autre sanction serait vaine. La vraie solution ici comme dans tous les problèmes d'ordre moral est de laisser se constituer par la liberté une forte opinion publique¹.

Notez que Renan est loin d'attribuer à l'instruction primaire l'intérêt social éminent qu'on lui reconnaît communément aujourd'hui. Nous avons vu avec quelle générosité il abandonne à l'Eglise l'école de campagne, sauf à lui demander en échange de

1. Cf. La part de l'Etat et de la famille dans l'éducation. (*Réf. int. et mor.*, p. 325.) Cf. *Nouvelles études d'histoire religieuse*, 1884, préface, p. xii : « L'État a le droit d'enseigner à tous les degrés, à la condition que nul ne soit forcé de suivre son enseignement. Quelques-unes des prescriptions actuellement en vigueur sur les examens de l'enfant qui ne va pas à l'école publique pourront devenir très vexatoires. » — Cf. *Circulaire électorale* du 5 mai 1869. (V. *infra*, chap. xii.)

TAINE va plus loin que Renan. Il critique non seulement le principe de l'obligation scolaire, mais encore celui de la gratuité. (*Régime moderne*, t. III, p. 329.) « Instruction gratuite, le mot sonnait bien et semblait indiquer un cadeau véritable... En réalité, c'est avec notre argent que l'Etat fait ses cadeaux, et sa générosité est le beau nom dont il décore ici son exaction fiscale, une nouvelle contrainte ajoutée à tant d'autres, qu'il nous impose et dont nous souffrons. »

s'abstenir dans l'Enseignement supérieur. Une conversation que rapporte M. Georges Brandès nous révèle, sous la forme un peu paradoxale que le maître donnait volontiers à ses entretiens, les vrais motifs de ce désintéressement. « L'instruction élémentaire est, autant dire, un mal. Qu'est-ce qu'un homme qui sait lire ou écrire, j'entends un homme qui ne sait rien de plus ? Un animal stupide et présomptueux. Donnez aux individus, si vous le pouvez, un enseignement pendant quinze ou vingt ans, ou ne leur donnez rien. Toute solution moyenne est si peu propre à fortifier leur intelligence qu'elle ne servira qu'à gâter leur naturel aimable, leur instinct et leur saine raison. Ce n'est qu'aux personnes très instruites que l'instruction est profitable ; les demi-lettrés doivent être regardés comme des singes inutiles et prétentieux ¹. »

INSTRUCTION SECONDAIRE ²

L'instruction secondaire quoique très critiquable,

1. BRANDÈS, *Moderne Geister*, p. 172. — Cf. Préface, *Av. de la Sc.*, p. VIII. Cf. *Dialogues philosophiques*, p. 97.

Si Renan n'attachait pas une très grande importance à l'instruction primaire, par contre il s'intéressait vivement à l'éducation morale de l'enfant. — Sur les inconvénients de l'internat scolaire, sur le rôle de la famille et de la femme dans l'éducation, il a écrit des pages aussi fines que pénétrantes. Cf. La part de la famille et de l'Etat dans l'éducation. (*Réforme int. et mor.* pp. 326 et suiv.). L'instruction publique en France (*Questions contemporaines*, pp. 284 et suiv.) Voir enfin un passage déjà significatif dans les *Cahiers de jeunesse*, p. 321, § 6.

2. *Réf. int. et mor.*, pp. 100 et 101.

est, selon Renan, la meilleure partie de notre système d'enseignement : « Les bons élèves d'un lycée de Paris sont supérieurs aux jeunes Allemands pour le talent d'écrire, l'art de la rédaction ; mais ils ne savent pas assez de choses. Il faut se persuader que la science prend de plus en plus le dessus sur ce qu'on appelle en France les lettres. L'enseignement doit surtout être scientifique. »

Déjà dans ses *Questions contemporaines*, Renan avait reproduit les critiques qu'un Allemand, Ludwig Hahn, dirigeait en 1848 contre l'esprit de notre enseignement secondaire¹. L'étude superficielle des langues mortes, l'absence de toute éducation vraiment philologique, la culture des artifices de rhétorique (vers latins, discours latins²), l'emphase de certaines admirations conventionnelles (éloge des auteurs classiques) — tout ce factice, tout ce déclamatoire de notre enseignement secondaire avait inspiré au critique allemand des observations justes et sévères.

Renan s'en souvint en 1871. Oui, il faut accroître en France « la force de tête, l'instruction, la solidité du jugement », sauf à donner moins d'importance au talent, aux qualités brillantes du style et de la parole. La France a mieux à faire qu'à préparer des avocats et des journalistes.

1. *Quest. Cont.* (L'instruction publique en France jugée par les Allemands), pp. 275-284.

2. Sur les vers latins, voyez une critique mordante du jeune Renan, candidat à la licence (*Cahiers de jeunesse*, p. 382, § 75). Et sur les discours latins, un passage des *Nouveaux cahiers de jeunesse*, p. 15, § 5.

ENSEIGNEMENT SUPÉRIEUR ¹

Ici Renan abandonne les généralités pour développer un programme précis. Aussi bien, c'est surtout à l'enseignement supérieur que le maître s'intéresse. De son organisation dépend la formation de l'élite, qui doit entreprendre et diriger la Renaissance française.

Le principe de la réforme proposée par Renan consiste à revenir au système des universités autonomes et rivales, que la France a eu le mérite d'inaugurer au moyen âge et qu'elle a eu le tort d'abandonner.

En réunissant par un lien réel les facultés de lettres, de science, de médecine, de droit, de théologie d'une ville déterminée, on constituera une personne morale, ayant ses ressources propres, ses représentants autorisés, ses conseils, son recteur annuel désigné par roulement. Cette personne morale sera une *Université* au sens historique et traditionnel, car l'essence d'une Université est de résider dans une ville, d'y avoir une existence indépendante, et non pas de servir de titre officiel à l'administration centralisée de l'Instruction publique dans un pays².

1. *Réf. int. et mor.*, pp. 101-107. Cf. Lettre du 4 juillet 1875, sur la liberté de l'enseignement supérieur (*Mélanges d'histoire et de voyages*, p. 517).

2. Renan fait remarquer avec raison que les mots « Université de France » sont un déplorable barbarisme. On n'a jamais entendu parler d'« Université d'Allemagne », d'« Université d'Angleterre », mais on connaît l'« Université d'Oxford » et l'« Université de Tubingue ».

Création d'Universités rivales indépendantes, voici la première réforme qui s'impose dans l'organisation de l'enseignement supérieur. Ces Universités seront en nombre limité. Elles seront constituées progressivement, sans que leur chiffre puisse jamais dépasser sept ou huit. Le trop grand nombre de ces établissements est leur mort. Or il faut que chaque Université soit un centre de vie intellectuelle, qu'il s'établisse dans chacune d'elles des spécialités, des maîtrises particulières. On passera de l'une à l'autre pour compléter son éducation. A la place de ces pauvres facultés de province, égrenées, simples divisions administratives, on aura sept ou huit corps enseignants, également complets, opposés les uns aux autres et qui, avec le temps, arriveront à représenter des doctrines et des méthodes différentes.

Pour assurer à ces Universités toute leur efficacité, on supprimera les diverses écoles spéciales (Ecole Polytechnique, Ecole Normale, etc...) qui enlèvent aux Facultés des Lettres et des Sciences leurs auditeurs naturels et même l'élite d'entre eux-ci¹.

Mais il ne suffit pas de constituer un cadre nouveau à l'enseignement supérieur. Il faut également s'occuper du personnel enseignant, de son recrutement, de ses privilèges. Par là, Renan se trouve amené à donner son avis sur la liberté de l'enseigne-

1. Sur les inconvénients de l'Ecole normale, voyez : *Fragments philosophiques* (Avenir de la métaphysique, pp. 273-277).

Comparez la critique si acerbe que fait Taine du régime des écoles spéciales dans ses *Origines*. (*Le Régime moderne*, t. III, pp. 333 et s.)

ment supérieur. Liberté, qu'il conçoit d'une manière toute particulière qui n'est pas celle du législateur de 1875. Sous le nom de *Privat-docentisme*, il décrit le mécanisme de l'Enseignement supérieur libre, tel qu'il fonctionne en Allemagne, tel qu'il en souhaite l'application et l'expérience en France.

On ne peut contester que le seul effet pratique de la loi de 1875 ait été de permettre aux catholiques d'organiser, en dehors de l'Enseignement public supérieur, un enseignement privé, conforme aux dogmes et aux traditions de l'Eglise. Apparemment, à la faveur de cette même loi, des Ecoles¹ ont pu se fonder, sous un patronage laïque, sans préoccupation religieuse ou confessionnelle; mais comme ces établissements empruntent, en général, leur personnel et leur méthode à l'enseignement public, ils se révèlent en réalité comme des prolongements ou des démembrements de l'Université, dont l'État aurait le devoir d'assurer le maintien, si pour une raison ou une autre le concours de l'initiative privée venait à leur manquer.

On ne juge que les apparences, lorsqu'on dit que la loi de 1875 est une loi libérale.

Le propre de la liberté, dans l'ordre des faits politiques et économiques, c'est d'entretenir l'émulation et de susciter le progrès. Or, isolés dans leur doctrine, dans leur méthode, dans leurs préjugés, les rares

1. L'Ecole des Sciences Morales et Politiques; le Collège libre des Sciences sociales, etc.

Instituts catholiques ne songent guère à rivaliser avec l'enseignement public. Leur seul but, c'est de prémunir contre les hardiesses de la critique quelques esprits fidèles et timorés, qui n'acceptent la science que contrôlée et garantie par l'Eglise.

Ce résultat, Renan l'avait prévu dès le vote de la loi sur l'Enseignement supérieur. Dans la lettre qu'il écrivait, le 4 juillet 1875, au directeur du *Journal des Débats*, il dénonçait le vice essentiel du système légal. Rien ne sert de créer la liberté *hors de l'Université*. Ce qu'il eût fallu, c'est la créer *dans l'Université* elle-même¹.

L'organisation allemande du « *Privat-docent* » réalise le mieux dans les faits la conception personnelle de Renan.

Chaque Université est un champ clos, où toutes les opinions peuvent et doivent se manifester. Ainsi devrait avoir le droit d'enseigner, en France, non seulement le professeur nommé par le gouvernement, mais toute personne munie d'un diplôme relativement modeste, par exemple celui de docteur. Le doyen de chaque Faculté mettra à la disposition du requérant, sans avoir à consulter une autorité supé-

1. Cf. *Mél. d'hist. et de voyages*, p. 517 : « L'art dramatique a ses lieux naturels d'exercice, ce sont les théâtres ; la musique a ses endroits d'exécution, ce sont les conservatoires et les salles de concert ; les courses ne se peuvent exécuter commodément sans hippodrome... Prétendre donner les exercices universitaires en dehors des Universités, c'est comme de prétendre donner de brillantes courses en dehors de Longchamp et de Chantilly, ou renouveler l'art dramatique avec de petits théâtres de société. »

rière, une salle et des appariteurs ; il devra pourvoir à l'affichage du cours et à l'impression du programme. Non seulement tous les élèves de la Faculté pourront suivre ces cours libres ; ils pourront n'en pas suivre d'autres ; au jour de l'examen, nulle recherche ne sera faite à cet égard.

Cette première réforme ne va pas sans une autre d'une importance au moins égale.

Il faut que les *cours libres soient payés*, afin d'assurer à leur titulaire une équitable rémunération. Les élèves honoreront *directement* leur maître, au lieu de verser d'une manière indistincte le prix de leurs inscriptions dans les caisses de l'État. Pour ne pas créer, au profit des professeurs ordinaires salariés par l'État, un privilège exorbitant, les cours de ces derniers seront également soumis à une rétribution. « Il en résultera, pour le professeur ordinaire, un supplément bien légitime à des traitements devenus tout à fait insuffisants, et pour le professeur libre, une entrée de carrière modeste ou brillante en proportion de ses succès¹. »

À la différence du système de la loi de 1875, une pareille réforme sera vraiment libérale et féconde. Elle satisfait toutes les opinions, puisqu'elle permet à chacune d'elles de se produire dans un milieu privilégié².

1. Taine partageait les mêmes idées que Renan sur l'institution des cours libres et sur la rétribution directe des professeurs et docteurs par l'étudiant. (Cf. TAINE, *Correspondance*, t. IV. Lettre à Gaston Paris, pp. 7 et 8.)

2. Dans sa *Réforme intellectuelle et morale* (1871), Renan

Elle utilise tous les tempéraments, aussi bien ceux qui se rebellent contre l'assujettissement des concours officiels que ceux qui se sont soumis volontairement à des épreuves difficiles et aléatoires. Les uns, dans leur aversion pour une discipline desséchante, risquent de s'isoler et de se perdre par excès d'originalité. Les autres ont une tendance, dès qu'ils sont investis d'un poste officiel, à s'infatuer. Aux uns comme aux autres, un contact permanent sera salubre. La science ne pourra que gagner à de telles collaborations.

Quel sera *l'esprit des futures Universités*? Renan prévoit des écoles de sérieux, d'honnêteté, de patriotisme; il prévoit surtout des « pépinières d'aristocrates ».

consent à laisser aux catholiques — outre le droit de se faire représenter au sein de chaque Université d'Etat — le privilège de fonder au dehors des établissements libres. Non qu'il estime que ces écoles puissent jouer un rôle utile. « Toutes les fois que la liberté existe réellement dans l'Université, la liberté hors de l'Université est de peu de conséquence. » Mais il faut fermer la bouche « aux personnes naïves toujours portées à croire que sans la tyrannie de l'Etat elles feraient des merveilles. »

Dans sa lettre aux *Débats* du 4 juillet 1875, Renan revient sur la précédente concession. La liberté dans l'Université suffit. Il est inutile, dangereux de laisser se constituer, en dehors des établissements d'Etat, des établissements libres. « Que fera-t-on avec ces Universités isolées (catholiques), où l'élève n'entendra qu'une voix? On fera deux Frances ayant non seulement des opinions différentes (ceci serait de peu de conséquence), mais des éducations différentes, des gloires différentes, des souvenirs différents. Entre elles, ce n'est pas la discussion que l'on prépare, c'est la séparation! » (*Mélanges d'histoire et de voyages*, p. 523.)

Ici apparaît, plus qu'ailleurs encore, l'influence de l'exemple germanique. Les Universités allemandes étant « des foyers d'esprit aristocratique et presque féodal », Renan en infère un peu légèrement que le rationalisme et la liberté de discussion sont loin de porter à la démocratie. « La réflexion apprend que la raison est le résultat des aperceptions d'un petit nombre d'individus privilégiés. » La jeunesse française élevée dans ces milieux de libre critique audacieuse : les futures Universités, sera « appliquée, studieuse, très peu révolutionnaire ». La science sera pour elle « un titre de noblesse qu'elle défendra avec une certaine âpreté ». « Elle se révoltera de ne compter que pour un comme le premier venu... Elle sera jalouse de maintenir le privilège de la raison'. »

Ainsi Renan, pour satisfaire en 1871 son rêve d'une Renaissance française, méconnaît les réalités psychologiques, qui déterminent l'histoire de chaque peuple en particulier.

Ce n'est pas, à notre sens, une conséquence de la haute culture, ni de la libre critique des universités germaniques que cet esprit aristocratique de caste et de hiérarchie, qui caractérise le génie allemand.

Allier à la plus belle indépendance de pensée la plus forte discipline sociale, être dans l'ordre de la spéculation aussi audacieux que possible, et dans l'ordre des faits, soumis et caporalisé, — une telle

1. *Réforme int. et morale*, p. 104.

disposition n'est pas la suite d'un enseignement universitaire, ni d'une méthode pédagogique, mais la manifestation certaine d'un tempérament national¹. Disons plus : un rationalisme sans frein, loin de favoriser l'esprit conservateur, incite à critiquer l'ordre établi. L'extrême liberté des Universités d'Outre-Rhin n'est inoffensive pour l'autorité que parce que l'Allemand sépare instinctivement le monde des idées de celui des faits, et se garde de réaliser en pratique les aventures de la spéculation².

Depuis 1875, les réformes essentielles proposées

1. Dans ses *Essais de morale et de critique* (M. COUSIN, p. 77), Renan avait d'ailleurs très judicieusement analysé cette disposition ethnique. « La théorie en France naît tout armée; c'est un ennemi, un révolutionnaire dont il faut se garder. En Allemagne, au contraire, où la pensée naît inoffensive, étrangère aux choses de ce monde, déclarant tout d'abord qu'elle n'a ni le droit, ni la prétention de toucher à l'ordre établi, il est naturel qu'elle soit plus libre. »

2. L'organisation du Privat-docent, en Allemagne, n'est d'ailleurs ni aussi simple, ni aussi libérale que Renan paraît le supposer.

Il ne suffit pas d'être docteur pour avoir le droit d'ouvrir un cours dans une Université. Le titre de Privat-docent est la consécration de recherches personnelles et d'études approfondies sur un sujet donné. Indépendamment du mérite de l'impétrant, d'autres considérations (religion par exemple) entrent en jeu. (Les Juifs sont exclus dans une notable proportion.) Habilité par le corps enseignant d'une Université, le Privat-docent n'est pas assuré de passer professeur, fût-ce à l'ancienneté. Il doit attendre, en principe, qu'une chaire lui soit offerte par le Collège de l'une ou l'autre des Universités.

Ces conditions d'accès contribuent à former un certain esprit de caste universitaire, qui s'adapte à merveille au tempérament germanique. Mais nous sommes assez loin, on le voit, du régime préconisé par Renan.

par Renan ont été appliquées en France¹ : constitution d'Universités ayant la personnalité morale, décentralisation de l'Enseignement supérieur, absorption progressive des Écoles spéciales par les Universités, institution de cours libres². Mais jamais personne n'a soutenu que ces réformes aient fortifié chez nous l'esprit conservateur ou modéré le mouvement démocratique. Si même, dans l'organisation d'une sorte de Privat-docentisme en France, le législateur s'est montré plutôt timide, c'est précisément pour sauvegarder l'ordre public et les intérêts de la science, qu'une trop grande liberté aurait pu compromettre³.

1. Renan n'a pas été étranger à l'œuvre de réorganisation de notre Enseignement supérieur. En 1877, il fait partie d'une commission privée, composée d'hommes éminents (MM. Bréal, Boutmy, Berthelot, Hérold, Liouville, Du Mesnil, Monod, Gaston Paris, Taine) — qui se concertent pour élaborer un projet sur la constitution des Universités. Les conclusions de cette commission se trouvent dans LIARD (*Enseignement supérieur en France*, t. II, p. 494). — Cf. aussi lettre de Berthelot à Renan du 28 août 1876 (*Correspondance*, pp. 45 et suiv.).

Enfin, quelques années plus tard, Renan était nommé président de la commission de réforme de l'Enseignement supérieur.

2. Constitution des Universités ayant la personnalité morale. — (Lois du 28 avril 1893 (article 74) et du 10 juillet 1896.)

Décentralisation de l'enseignement supérieur. Elle résulte des attributions laissées en propre au conseil de chaque université. (Titre II du décret du 21 juillet 1897.)

Absorption progressive des écoles spéciales par les Universités. (Décret du 10 novembre 1903 sur la réorganisation de l'École normale supérieure.)

Institution des cours libres. (Décret du 24 juillet 1883. — Arrêté ministériel de la même date. V. la note suivante.)

3. Pour les facultés des Lettres et des Sciences, le décret

Qu'on fasse la part à une certaine espièglerie des étudiants : il n'en reste pas moins que le Français aspire à traduire dans les faits les audaces de la pensée, qu'il est avide d'idées générales et de satisfactions pratiques. Pareilles dispositions sont précieuses, alliées à une grande maturité d'esprit, à une belle probité scientifique ; elles font la force de notre génie, à la fois clair et humain ; mais ne risquent-elles pas de se perdre en frivolités et peut-être en cabotinage, chez de jeunes docteurs, impatientes de se produire, et qu'une saine expérience n'aurait pas façonnés ?

du 24 juillet 1883 subordonnait l'ouverture des cours libres à l'autorisation du ministre sur la proposition ou après avis de la Faculté. L'autorisation ne pouvait être accordée pour plus d'une année ; elle était renouvelable. Les dépenses du cours étaient à la charge du professeur. La faculté de Médecine de Paris était soumise aux prescriptions particulières de l'arrêté du 9 février 1881. Les facultés de Droit, pour bénéficier des dispositions du décret, devaient en faire la demande. Une circulaire ministérielle du 12 août 1883 accentuait le caractère restrictif de cette réforme. (V. BEAUCHAMP, *Recueil des lois et règlements sur l'Ens. sup.*, t. III, p. 730.) A l'autorisation du ministre, le décret du 28 décembre 1885 (art. 8) substitue celle du Conseil général des facultés. Enfin le Conseil général des facultés ayant été remplacé par le Conseil de l'Université, c'est ce dernier corps qui, aux termes du décret du 21 juillet 1897, statue désormais sur la réglementation des cours libres.

III

LES RAPPORTS DE L'ÉGLISE ET DE L'ÉTAT¹

Renan prête aux générations futures sa propre sensibilité religieuse. L'avenir religieux des sociétés modernes : « un christianisme affranchi du surnaturel ».

Sur quels indices Renan fonde cette prédiction :

- 1° Les progrès du rationalisme. Impossibilité d'admettre le surnaturel.
- 2° L'occupation de Rome par le roi d'Italie, les excès de la politique ultramontaine — causes d'une dissolution prochaine du catholicisme officiel. Le « schisme futur ».

1. Cf. *Réforme int. et mor.*, pp. 107 à 110.

Cf. *Avenir de la Science*, pp. 348-349.

Cf. *Questions contemporaines* (Du libéralisme clérical (1848), p. 449). — (Avenir religieux des sociétés modernes (1860), p. 337.)

Cf. *Nouvelles études d'histoire religieuse* (1884). Préface, pp. ix, xii.

Cf. *Mélanges religieux et historiques*. (La crise religieuse en Europe 1874). (Le protestantisme libéral, 1876.)

Cf. *Lettre adressée à M. G. Moreau-Chaslon* (au sujet d'un rapport de M. J. Cambon sur la séparation de l'Église et de

Conséquences au point de vue des rapports de l'Église et de l'État de ces considérations générales sur l'évolution du christianisme. L'État doit ignorer l'Église et l'abandonner à ses destinées. La faute politique du Concordat : il a consacré et garanti l'unité du catholicisme.

Organisation pratique de la Séparation : la dénonciation du Concordat suppose l'adoption préalable d'un large statut sur les associations, à l'exemple de l'Angleterre et des États-Unis.

Critique.

J'ai cherché ailleurs à définir la sensibilité religieuse de Renan ¹.

Au-dessus des cultes éphémères et provisoires, nécessairement entachés des mêmes défauts que les temps et les pays auxquels ils appartiennent, il y a pour Renan un *sentiment religieux*, une *religion* inséparable de la nature humaine et qui est le signe le plus évident de ses hautes destinées.

Simple religion du cœur, intime poésie dont le Christ eut le sublime pressentiment lorsqu'il pro-

l'Etat), parue dans le journal *Le Public*, 21 avril 1869. (V. *infra*, annexe III).

Cf. *Lettre aux cercles anticléricaux de Rome* (*Le Temps*, 4 novembre 1881). (V. *infra*, annexe IV.)

Je dois à l'aimable communication de M^{me} Jean Psichari des Notes inédites de Renan relatives à un projet d'article sur les volumes de M. d'Haussonville, *l'Eglise romaine* et le *Premier Empire* (1864-1869); mais l'ordre de ces Notes n'étant pas fixé et celles-ci présentant en outre des lacunes fréquentes, je n'ai pas cru devoir les reproduire ici à la suite de mon étude.

1. Voyez *supra*, Introduction.

nonça : « L'heure est venue où l'on n'adorera plus ni sur cette montagne, ni à Jérusalem, mais où les vrais adorateurs adoreront en esprit et en vérité¹. »

Or, Renan, par une tendance naturelle, prêtait volontiers ses états d'âme à l'humanité.

Religieux — d'une religion où le regret des croyances perdues, une certaine émotion esthétique tiennent lieu de dogme et de foi — il affirmait, jouant sur l'ambiguïté du mot, l'éternité de la *religion* dans l'humanité².

1. Cf. *Vie de Jésus* (28^e édition, p. 244) : « Le jour où il prononça cette parole, Jésus fut vraiment fils de Dieu. Il dit pour la première fois le mot sur lequel reposera l'édifice de la religion éternelle. Il fonda le culte pur, sans date, sans patrie, celui que pratiqueront toutes les âmes élevées jusqu'à la fin des temps. Non seulement sa religion, ce jour-là, fut la bonne religion de l'humanité, ce fut la religion absolue. Cf. *Discours d'ouverture du cours de Renan au Collège de France*, pp. 31-32 ; p. 40. Voyez aussi *Lettre de Renan à l'abbé Cognat* (*Souvenirs d'enfance et de jeunesse*, annexe, p. 450). A l'heure où, déjà travaillé par le doute, Renan marchait à l'autel pour recevoir la tonsure, il apaisait ses scrupules en pensant qu'il ne trahirait pas Dieu, s'il prenait pour partage la Vérité, « qui est le Dieu caché ».

2. Cf. *Questions contemporaines* (La chaire d'hébreu au Collège de France, pp. 231 et suivantes) ; *Ibidem.* (Avenir religieux des sociétés modernes), p. 403 : « Le monde sera éternellement religieux. » Cf. *Fragments philosophiques*, p. 328 : « La religion sera éternelle dans l'humanité. »

Dans *l'Irréligion de l'Avenir*, le philosophe Guyau rapporte des propos de Renan, qui de prime abord peuvent surprendre, parce qu'ils contredisent cette affirmation si souvent répétée par le maître de l'éternité de la religion. « Oui, dit Renan, l'irréligion est le but vers lequel nous marchons. Après tout, pourquoi l'humanité ne se passerait-elle pas de dogmes ? La spéculation remplacera la religion. Déjà chez les peuples les plus avancés, les dogmes se désagrègent, un travail intérieur

Rationaliste, niant avec vigueur le surnaturel, il prédisait la transformation des croyances actuelles, l'apparition d'un christianisme rajeuni, libre et individuel, toujours moins asservi au dogme, aux miracles, aux pratiques extérieures¹.

brise, éparpille ces incrustations de la pensée. » (Et Renan cite l'exemple de la France, de l'Allemagne, de l'Angleterre, de l'Inde, de la Chine; il ne fait de réserves que pour l'Islam.) GUYAU, *op. cit.*, p. 321.

Que conclure de cette citation? Ne nous hâtons pas de prétendre que Renan s'abandonnait au paradoxe et au plaisir de la contradiction. La contradiction est dans la forme; elle n'est pas dans le fond. Renan joue sur l'ambiguïté du mot religion. Affirme-t-il l'irréligion des générations futures, il entend que le monde délaisse peu à peu les religions dogmatiques et prétendues révélées. Dit-il que la religion est « éternelle » ou encore « instinctive » dans l'humanité, il prend religion dans le sens particulier et très renanien de sentiment poétique, d'émotion esthétique, ressentis devant le mystère de la création. Il a donné lui-même cette définition des religions : « Le problème de la cause suprême nous déborde et nous échappe; il se résout en poèmes; ces poèmes sont les religions. » (*Fragments philosophiques*, p. 326.) Cf. *Supra*, p. 111, note 3 (au sujet de l'emploi du mot Dieu dans la philosophie de Renan). — Cf. CARO, *L'Idee de Dieu et ses nouveaux critiques*, pp. 61 et s.

1. Cf. *Patrice* (Fragment de Renan paru dans la *Revue des Deux Mondes*, 5 mai 1905, p. 255 : « Le temps est venu où le christianisme doit cesser d'être un dogme pour devenir une poétique. » Cf. *Quest. Cont.* (Av. relig. des sociétés modernes, pp. 403 et s.). Cf. *Mélanges relig. et hist.*, (Le protestantisme libéral, pp. 80-82). Cf. *Lettre aux cercles anticléricaux de Rome, le Temps*, 4 novembre 1881 (annexe IV). « Les progrès de l'instruction publique diminueront de plus en plus la somme de virus superstitieux, qui est répandue dans l'humanité et l'on peut prévoir le jour où la croyance aux faits surnaturels (je ne dis pas à l'idéal) sera dans le monde quelque chose d'aussi peu considérable que l'est aujourd'hui la foi aux sorcières et aux revenants. » Cf. *Nouvelles études d'hist. relig.*, préf., pp. XIII, XIX et XX. Cf. *Souv. d'enf. et de jeun.* préf., p. XV.

En un mot, d'une conception toute personnelle de la religion, Renan ne craignait pas d'augurer l'avenir religieux des sociétés modernes. Et appelant l'histoire à son secours, il allait s'efforcer de découvrir dans les faits des présomptions sérieuses en faveur de ses prédictions.

Tout concourt, selon Renan, à préparer la dissolution des organisations officielles du christianisme, soit sous forme d'église nationale, soit sous forme ultramontaine.

Au point de vue *philosophique*, la religion est engagée dans une crise qui résulte de l'impossibilité où en est venu l'esprit humain d'admettre le surnaturel. Déjà le protestantisme dans ses formes les plus libérales n'est qu'un simple appel à la conscience individuelle. Le jour est proche, où le catholicisme sera de même une puissante association libre, reposant sur une force morale répandue partout¹.

Au point de vue *politique*, deux causes essentielles ont préparé la déchéance de l'Église catholique et font prévoir sa ruine : d'une part, *l'occupation de Rome par le roi d'Italie* ; de l'autre, *les excès de l'ultramontanisme, au cours du XIX^e siècle*.

C'est d'abord de la *chute de Rome* que Renan fait dépendre les destinées futures du catholicisme.

1. Cf. *Quest. cont.*, (Av. relig. des sociétés modernes, pp. 401 et 406).

Dès 1860, dans l'*Avenir religieux des sociétés modernes*, il prévoyait que l'éveil de la nation italienne ferait obstacle au maintien du pouvoir temporel des papes. Et déjà, il affirmait que l'unité de la religion serait impossible sans une capitale indépendante, sans l'aliénation éternelle, au profit de l'Église, d'une partie de l'Italie. Quand l'occupation de Rome vint confirmer ses premières vues, il s'imagina que toutes ses prédictions s'accompliraient. L'heure était proche, où l'unité du Catholicisme serait brisée. Il se prit à parler du « schisme futur » comme d'une crise attendue, inéluctable¹.

Renan ne se livrait pas ici à d'arbitraires prophéties. Avec l'assurance un peu présomptueuse de l'historien, il estimait pouvoir tirer du passé un enseignement pour l'avenir.

L'occupation de Rome par le roi d'Italie inaugurerait, selon lui, le retour d'une politique qui avait failli causer la ruine de l'Église au moyen âge : *la politique des interventions étrangères dans les élections à la papauté*. Durant tout le xiv^e siècle, l'élection fut la porte fatale par laquelle la simonie, les schismes, toutes les faiblesses passèrent. En 1305, la mort de Benoît XI donne la victoire au pire adversaire de l'Église, à Philippe-le-Bel, quasi-meurtrier de Boni-

1. Sur la prédiction d'un schisme, voyez : *Questions contemporaines* (Avenir religieux des sociétés modernes, p. 408) et Préf., pp. xiii, xiv, xv. Cf. *Lettre à M. Moreau-Chaslon* (21 avril 1869), *infra* annexe III. Cf. *Réf. int. et mor.*, pp. 108-110. Cf. *Mélanges relig. et hist.* (La crise religieuse en Europe, pp. 14-16; pp. 59, 60.)

face VIII¹. En 1378, le grand schisme d'Occident s'ouvre par la nomination presque simultanée de deux papes, l'un, créature du roi de France, l'autre, créature des Romains.

Ces dangers semblaient à Renan inhérents à toute royauté élective. Les intermittences de souveraineté sont funestes aux institutions qui n'ont pas la force de défendre leur indépendance. En perdant l'évêché de Saint-Pierre, la papauté se verrait livrée sans merci aux influences étrangères. Celles-ci s'exerceraient, d'abord, au sujet des personnes, ensuite et par voie de conséquence, dans l'ordre des questions spirituelles. L'histoire avait prouvé que l'unité du catholicisme était liée au pouvoir temporel des papes. La chute de Rome menaçait directement la foi².

La crise s'annonçait d'autant plus grave que la papauté, loin de chercher à la prévenir, semblait vouloir la provoquer par les plus audacieuses préten-

1. Sur ces incidents, voyez Guillaume de Nogaret, légiste (pp. 98 et suiv.), fragment composé par Renan pour l'Histoire littéraire de la France (collection de l'Académie des Inscriptions et Belles Lettres) et publié dans ses *Etudes sur la politique religieuse du règne de Philippe-le-Bel* (1899).

2. Cf. *Réf. int. et mor.*, p. 108 : « Si le pape reste dans Rome, capitale de l'Italie, les non-Italiens souffriront de voir leur chef spirituel ainsi subordonné à une nation particulière. Si le pape quitte Rome, les Italiens diront comme en 1378 : « Le pape est l'évêque de Rome, qu'il revienne, ou nous allons choisir un évêque de Rome, lequel, par là même, sera le pape. » Cf. *Questions contemporaines* (Av. relig. des sociétés modernes), p. 391. Cf. *Mélanges relig. et hist.* (La crise relig. en Europe), p. 15.

tions. Le 20 septembre 1870, elle perdait Rome. Deux mois auparavant, elle s'était proclamée infail-
libile.

Ici intervient la deuxième cause de schisme indiquée par Renan : *les excès de l'ultramontanisme au cours du XIX^e siècle.*

Le pape du moyen âge a pu, par moments, être sans résidence bien fixe, parce que l'Église existait, en dehors de lui, d'une existence forte et complète. Mais ce qui ne se conçoit plus aujourd'hui, c'est un pape, « chef errant d'un vaste royaume de croyants, menant une vie de fuites et d'aventures, éconduit, expulsé, serré dans l'étau des guerres et des révolutions ». Les théologiens de l'ultramontanisme ont confondu l'Église et son Souverain¹. Détestable service qu'ils ont rendu à leur cause ! Désormais, l'Église tout entière traverse les épreuves de son chef, est solidaire de sa gloire, victime de ses fautes. Pie IX portera un jour devant l'histoire une lourde responsabilité. Pour avoir voulu rendre la papauté trop puissante, il aura condamné l'Église à périr avec elle,

1. Pour Renan, comme pour Taine, le véritable créateur de l'ultramontanisme fut Napoléon I^{er} : « L'idée que le pape est dans l'Eglise ce que l'empereur est dans l'Etat, cette idée est le fond du Concordat... Le Concordat est un fait inouï dans l'histoire de l'Eglise, l'acte d'ultramontanisme le plus énorme que la papauté se soit jamais permis... Tous les droits qui, selon l'ancienne constitution, étaient répandus dans le corps ecclésiastique se trouvèrent concentrés dans la main de celui qui désormais passera pour l'équivalent de Jésus-Christ. » — Voyez *Quest. cont.*, pp. 384-385. Cf. TAINÉ, *Orig. de la France contemporaine*. Régime moderne, t. III, pp. 65 et suiv.

« révolutionnairement, par excès de pouvoir, par exagération de principe ».

La chute de Rome, le conflit des influences diplomatiques dans les élections à la papauté, seront le prétexte, la cause extérieure du schisme. Mais la cause intérieure et profonde, elle est dans les divisions qu'ont opérées au sein du Catholicisme les excès ultramontains. Parmi les fidèles, les uns resteront soumis sans défaillance aux conséquences les plus absurdes du principe d'autorité ; les autres se détacheront peu à peu d'un dogme, dont l'acceptation équivaut à une abdication du sens commun.

Tôt ou tard, c'est le schisme qui menace l'Église et qui, déjà latent dans les consciences, passera bientôt dans le domaine des réalités.

Et Renan, enclin à vaticiner au contact peut-être des prophètes d'Israël, aimait à évoquer dans ses entretiens, la grande lutte religieuse de demain, le conflit des deux papes : celui du catholicisme libéral et celui du catholicisme rétrograde¹.

Telles sont les considérations d'ordre philosophique ou politique que Renan propose à nos méditations

1. Cf. *Revue de Paris*, 15 sept. 1903 (M. BRÉAL, *Notes sur E. Renan*, p. 271) : « Cette vision de deux papes s'excommuniant l'un l'autre, le pape du catholicisme rétrograde et le pape du catholicisme progressif, paraissait lui sourire. Elle ne manquait jamais dans ses prédictions. »

M. Ed. Lockroy, en me confirmant cette prophétie de Renan, ajoutait : « Renan s'en montrait très fier. Il disait que pour connaître et combattre l'Église, il fallait, comme lui, avoir été de la maison. »

sur les destinées futures du Christianisme. Et si éloignées que paraissent ces vues générales de toute application pratique, ce sont elles cependant qui inspirent à Renan sa politique dans les rapports de l'Église et de l'État.

Si l'Église, par son évolution logique, est condamnée à disparaître, à quel titre l'État interviendrait-il pour la détruire ou la consolider ? La juste appréciation de la liberté s'oppose à toute intrusion du pouvoir civil dans le domaine de la conscience, qu'il s'agisse de croyances philosophiques, morales ou religieuses. Protecteur ou persécuteur de l'Église, l'État est toujours maladroit : il fortifie une institution qui, abandonnée à ses seules ressources, ignorée du gouvernement, se fût décomposée d'elle-même.

Considéré à ce point de vue, le Concordat fut une lourde faute politique : il a consacré et garanti l'unité du catholicisme depuis le début du *xix^e* siècle.

Dans des notes inédites relatives à un projet d'article sur un livre de M. d'Haussonville, Renan insiste très judicieusement sur ce point. Le Concordat fut une pièce maîtresse du système napoléonien, un moyen de domination sur les âmes, un expédient pour mettre la religion au service de l'ordre établi¹. Conception merveilleuse au point de vue césarien, conforme au génie de l'empereur, à toute sa politique ; déplorable, si l'on considère les seuls intérêts spirituels et moraux de la société.

1. Cf. TAINÉ, *Origines de la France contemporaine* (Régime Moderne), t. III, pp. 13 et suiv.

Un prince éclairé, soucieux de défendre les droits de la conscience humaine, eût suivi une voie très différente. Au lieu de rétablir le pape, il eût évacué l'Italie. En France, il eût fondé la liberté par le plus scrupuleux respect de la neutralité religieuse. Les anciens évêques expulsés seraient rentrés ; le traitement des prêtres constitutionnels eût été supprimé. A brève échéance, c'était, par la liberté, l'anarchie dans les croyances, et par les schismes et l'hérésie, la ruine de l'Eglise et de la papauté¹.

Qu'on mesure l'étendue de la faute commise ! Le Concordat, en consacrant l'unité de la religion, a retardé en France, de plus d'un siècle, la libération des esprits, l'affranchissement de la raison à l'égard des croyances surnaturelles.

1. Cf. Notes inédites de Renan relatives à un projet d'article sur le livre de M. d'Haussonville, *l'Eglise romaine et le Premier Empire* (Conclusion).

« Napoléon, Concordat, faute.

« Mais, dira-t-on, peu philosophe. Comment aurait-il dû faire ?

« 1^o Napoléon ne devait pas pouvoir faire autrement. Cela dut lui paraître très beau et très bon. C'est conforme à son université, à son administration, à toute sa politique. Borné et ignorant en histoire, nul sur tout ce qui n'est pas lui et son monde.

« 2^o Temps ne pouvait mieux faire. Révolution ne comprit rien à liberté. Nul n'aurait mieux fait que lui. Portalis, le théoricien. Inepties de la Convention.

« Poser autrement la question. Supposons une école libérale. 1^o N'eût pas rétabli pape, eût évacué l'Italie, l'eût laissée avec le pape. C'eût été fin de la papauté. 2^o Eût établi liberté ; anciens évêques seraient revenus ; la faute énorme, qu'avait faite la Révolution avec son Eglise constitutionnelle, la réparer tant bien que mal. Diminuer chaque année le traitement, de façon à ce qu'au bout de vingt ans, éteint. »

Il n'y a donc qu'une solution libérale et opportune : c'est l'abstention du pouvoir civil dans le domaine religieux. Seule, la séparation de l'Église et de l'État respecte à la fois la liberté de conscience, la dignité et l'indépendance des cultes établis.

Cependant il y a loin d'un principe à ses applications pratiques. Comment dénoncer le Concordat ? Selon quelles règles organiser la Séparation ?

Nous ne trouvons dans les écrits de Renan que des généralités. Il ne faut pas chercher ici les éléments d'un projet de loi.

En 1869, dans une lettre à M. Moreau-Chaslou, il écrivait : « La question d'organisation religieuse n'est qu'un cas particulier de l'association en dehors de l'État. » Il devait revenir plus tard sur cette idée.

En effet, en 1884, dans la préface des *Nouvelles études d'histoire religieuse*, après certaines digressions littéraires sur la politique contemporaine et les fins de l'humanité, Renan venait à juger incidemment l'état actuel de la législation religieuse en France.

Cette législation lui paraît dans son ensemble « très supportable ». Certes, la séparation de l'Église et de l'État est toujours l'idéal vers lequel il faut tendre. Mais cette réforme, pour être libérale, supposerait l'adoption préalable d'un large statut sur les associations et les fondations, à l'exemple de l'Angleterre et des États-Unis¹. Or, ni les démocrates anti-

1. Cf. *Nouvelles études d'hist. relig.*, préf., p. x. Cf. *Circulaire*

cléricaux, ni la droite catholique, ne paraissent soucieux de s'engager dans cette voie.

Dans l'esprit de Renan, la reconnaissance du droit d'association, première étape vers la séparation, devait s'étendre même aux congrégations religieuses. S'il approuve leur prohibition sous le régime concordataire (à chaque avantage doit correspondre une charge¹), il réclame leur maintien dans une législation où l'Église serait séparée de l'État. Les liens qui enserrèrent le clergé sont les liens de ses privilèges. Qu'il renonce au Concordat et rien ne devra faire obstacle à ce qu'il jouisse du droit commun.

Ainsi, telle était la confiance de Renan dans la liberté, que dans cette délicate question de la Séparation, il ne craignait pas de désarmer l'État, non seulement en face de l'Église, mais même vis-à-vis du

électorale du 5 mai 1869. V. infra, chapitre XII. Cf. Lettre aux cercles anticléricaux de Rome, infra, Annexe IV : « Il n'y a qu'une seule issue à toutes les difficultés, c'est un ensemble de garanties libérales, les mêmes pour tous. Qui pourra se plaindre, si nous donnons pour base à ces garanties une large loi sur les associations, calquée sur ce qui existe en Amérique, et si nous laissons aux associations libres dans les matières d'Instruction publique et d'Assistance publique le droit d'agir à côté de l'État. » Cf. Souv. d'enf. et de jeun., préface, p. XVI.

1. L'interprétation de Renan est confirmée par les Articles Organiques (article XI) : « Les archevêques et évêques pourront, avec l'autorisation du gouvernement, établir dans leurs diocèses des chapitres cathédraux et des séminaires. Tous autres établissements ecclésiastiques sont supprimés. »

Mais si Renan reconnaissait au gouvernement, sous le régime concordataire, le droit de dissoudre les congrégations, il jugeait impolitique et dangereux l'exercice de ce droit. (Cf. *Correspondance Renan-Berthelet*, p. 479 et p. 487.)

clergé régulier. Notez que cette attitude ne lui est pas inspirée par des scrupules philosophiques ou moraux. Son libéralisme est essentiellement une tactique politique : c'est un moyen de défense et d'action contre le Dogme. La liberté est le plus énergique dissolvant de l'unité catholique. En retirant sa garantie, en refusant de reconnaître l'ordre et la hiérarchie dans l'Église, l'État, malgré tous les avantages qu'il abandonne aux fidèles, aura, en réalité, signé l'arrêt de mort du catholicisme organisé ¹.

Il serait oiseux de critiquer ici dans les détails le système politique de Renan sur la séparation de l'Église et de l'État.

Fondé sur la prévision d'un schisme et sur l'espoir d'une dissolution spontanée du catholicisme, il a été définitivement contredit par les faits.

D'une part, la loi des Garanties, en consacrant l'inviolabilité du pape, l'immunité de sa résidence, a écarté tout prétexte aux interventions étrangères. De l'autre, les excès ultramontains n'ont pas découragé la masse des fidèles. Les plus indépendants se sont soumis, et leur résignation semble croître avec les exigences de Rome. Jamais l'unité du catholicisme n'a été sérieusement menacée.

1. Cf. *Lettre à M. Moreau-Chaslon, infra*, annexe III : « Ce qui maintient l'ordre et la hiérarchie dans l'Église, c'est l'État ou plutôt le Concordat... Le jour où l'État déclarerait qu'il ne sait pas bien qui est le pape, ni même qui est évêque, que c'est là une question entre ecclésiastiques et fidèles, l'armée serait dissoute; il y aurait des soldats, mais plus de cadre. »

L'erreur de Renan fut ici, comme souvent ailleurs, de considérer l'humanité à son image, de proposer aux générations futures sa propre évolution morale.

Parce qu'il n'avait pu se soustraire à l'ambiance du catholicisme, et qu'il avait gardé, malgré l'abandon de la foi, le goût des rêveries profondes, des effusions mystiques, toute la sensibilité du croyant, il se plaisait à évoquer un temps où les hommes chercheraient, à son exemple, à exalter leur âme sans froisser leur raison.

Ce jour, l'Église serait vraiment la grande dispensatrice d'idéal. A chacun selon ses goûts ou ses besoins, elle offrirait le talisman magique : « au malheureux, l'oubli, au dévôt, les fétiches, à l'amant, l'ivresse du cœur, au sceptique, l'ironie. » A tous elle dirait : « Venez, le temps des tristesses dogmatiques est passé ; j'aurai de la musique et de l'encens pour vos funérailles, des fleurs pour vos mariages, l'accueil joyeux de mes cloches pour vos nouveau-nés ¹. »

Illusions charmantes, où Renan s'abandonnait pour goûter un plaisir nouveau : celui de sourire de ses utopies, d'espérer contre tout espoir, de mêler un peu d'ironie à beaucoup de regrets...

Mais d'autres pouvaient-ils s'attarder à ces déliquescentes, à tous ces raffinements de pensées et de sentiments ?

En vain il s'ingéniait à prévoir des schismes, des hérésies, des crises morales fécondes. Plutôt que d'être religieuse à la manière du maître, par *nostalgie*

1. *Conférences d'Angleterre*, p. 203.

*de la foi*¹, la foule sera sèchement incrédule et matérialiste. Si la libre pensée doit triompher un jour, M. Homais triomphera. A la crédulité bornée succédera l'incrédulité morose. Mais les jeux mystiques d'un Renan, tout d'enthousiasme et d'ironie, sont d'essence trop délicate pour que l'humanité s'y essaye².

1. Cf. *Nouveaux cahiers de jeunesse*, p. 232, § 96 : « Le doute est si beau que je viens de prier Dieu de ne jamais m'en délivrer, car je serais moins beau, bien que plus heureux. »

2. Nous arrêtons ici notre analyse de la *Réforme intellectuelle et morale*. Renan effleure encore d'autres sujets politiques (la colonisation, la liberté de la presse, la décentralisation administrative), mais si hâtivement qu'il est inutile d'insister sur ces points.

Dans les dernières pages du livre, sous forme de conclusion, Renan cherche à projeter quelque lumière sur l'avenir de l'Europe et de la France. Voici le résumé de ses conjectures (*Réf. int. et mor.*, pp. 110-121) :

Le xix^e siècle a révélé l'existence de deux types de société : l'un, le type *américain*, est fondé sur l'individualisme le plus absolu, sur la liberté et la propriété, sans privilèges de classe, sans institutions anciennes, sans tradition aristocratique. L'autre, le type *prussien* ou de « l'ancien régime corrigé », place et développe le citoyen au milieu d'une société dérivant du passé, moulée dans de vieilles institutions, s'arrogeant une maîtrise de moralité et de raison.

A côté de ces deux types, un troisième semble poindre : c'est le type *socialiste* (aussi opposé au régime individualiste libéral qu'à celui des castes aristocratiques), dont le but essentiel est de faire intervenir l'Etat dans les relations économiques.

Vers quel type de société inclinent les principaux Etats d'Europe ? L'Angleterre semble préférer l'idéal américain. La France, malgré ses résolutions viriles, suivra probablement la même voie et s'enfoncera de nouveau dans son matérialisme politique. Seules, la Prusse et la Russie continueront à représenter les traditions de l'Ancien Régime. Peut-être la Prusse sera-t-elle amenée un jour à offrir, aux nations libérales affaiblies par trop de bien-être, le concours de sa force armée pour combattre l'ennemi commun : « le socialisme ».

CHAPITRE XI

SYNTHÈSE ET CRITIQUE GÉNÉRALE DE LA POLITIQUE THÉORIQUE DE RENAN

I. — SYNTHÈSE.

La psychologie politique de Renan : les deux aspects de son légitimisme.

L'influence des faits (la Révolution de 1848 ; le coup d'État de 1851) : « Ni Révolution, ni Réaction ». — Attitude de Renan à l'égard du Second Empire. Renan et l'École dite « libérale ».

Renan après la guerre. Pessimisme et Aristocratie. *La Réforme intellectuelle et morale* et les *Dialogues philosophiques*. État d'âme commun à d'autres penseurs (TAINE et FLAUBERT). L'achèvement de la crise et l'optimisme renanien. — Nouvelle évolution politique : Renan se rapproche de la démocratie.

Comment Renan apprécie la politique suivie par la France depuis 1871. (La Préface des *Mélanges d'histoire et de voyages*, 1878). Considérations sur l'avenir de l'Europe : le triomphe des idées de justice sociale sur celles de puissance nationale. Disparition progressive des nationalités. Rôle réservé à la France dans l'accomplissement de ces destinées.

Le dernier état d'âme politique de Renan.

II. — CRITIQUE.

Contraste entre les idées du philosophe et celles du politique. Explication.

Le libéralisme de Renan. Sa nature. Ses incertitudes et ses faiblesses. (Exemples déduits des jugements portés sur la Révolution française.)

Considérations et synthèses arbitraires. Comment ces excès se justifient dans une conception particulière de la vérité. Étude au point de vue psychologique de la méthode renanienne.

La sincérité de Renan.

Dans la partie de notre étude consacrée à la politique théorique de Renan, nous nous sommes moins attachés à donner de cette œuvre une impression générale, qu'à exposer les idées du maître dans les divers sujets qu'il a traités. Le danger d'une pareille méthode est de disperser l'attention sur des points particuliers, de ne pas dégager avec assez de vigueur le génie de l'écrivain. Une synthèse nous paraît nécessaire pour découvrir, sous les manifestations successives de sa pensée, une « psychologie politique ».

Le maître a choisi lui-même le mot qui caractérise le mieux ses opinions. « Je suis par essence, disait-il, un *légitimiste*... J'étais né pour servir fidèlement, et avec toute l'application dont je suis capable, une dynastie ou une constitution tenues pour autorité incontestée ; les révolutions m'ont rendu la tâche bien difficile ¹. »

1. Discours prononcé en 1886 à l'Association des Etudiants. (*Discours et conférences*, p. 242.)

Aveu sincère, que l'analyse des œuvres politiques de Renan confirme absolument.

Nul doute que, de tous les gouvernements qui se sont succédé en France depuis 1815, c'est celui de la branche aînée des Bourbons, que Renan eût reconnu avec le plus de joie, parce qu'il l'eût accepté avec le plus de raison historique. Peu d'écrivains furent, en effet, plus loyalistes que lui, plus fidèlement respectueux des institutions séculaires. Être légitimiste, cela d'abord a signifié pour Renan — être avec la monarchie restaurée à tout prix — jusqu'à l'heure où il eût été démontré irrévocablement que l'établissement de la liberté était inconciliable avec la conservation de la dynastie traditionnelle. Nous avons vu avec quelle sévérité Renan critique le coup de force de M. de Polignac, mais c'est, dirait-on, pour s'attendrir davantage sur l'attitude de ceux qui, comme M. Villemain, demeurèrent fidèles à la dynastie des Bourbons, représentée par le duc de Bordeaux, plutôt que de déchirer, pour la seconde fois, le pacte d'ancienne union entre la France et ses rois¹.

Légitimiste, Renan a donc commencé par l'être, au sens classique du mot. Jamais historien n'a célébré avec plus de poésie la légende incomparable de « cette grande royauté capétienne, sorte de religion née à Saint-Denis, consacrée à Reims par le concert des évêques, ayant ses rites, sa liturgie, son ampoule

1. Procès-verbal de la séance de la Chambre des députés du 30 juillet 1830, cité par Renan (*Phil. de l'hist. cont.*, p. 34); Cf. *supra*, p. 170.

sacrée, son oriflamme¹. » Jamais historien n'a qualifié plus cruellement l'acte du 21 janvier 1793. « Le jour où la France coupa la tête à son roi, elle commit un suicide²... » Contre la légende capétienne, contre la religion de Reims, « c'est le vulgaire couteau destiné à faire tomber la tête des criminels qu'on lève »... « Le meurtre du 21 janvier est, au point de vue de l'idéalisme, l'acte de matérialisme le plus hideux, la plus honteuse profession qu'on ait jamais faite d'ingratitude et de bassesse, de roturière vilenie et d'oubli du passé³. »

Et c'est là le premier sens du légitimisme de Renan.

Mais le jour où le pays a définitivement répudié la branche aînée des Bourbons, quand de meilleures garanties sont données à la liberté, pourquoi le maître s'enfermerait-il dans l'adoration mystique d'un passé, qu'on ne saurait ressusciter qu'au prix de nouvelles émeutes et par de nouvelles violences à la légalité⁴? On ne doit pas se solidariser avec la pure tradition historique, jusqu'à se refuser aux concessions nécessaires. L'attitude de l'opposant systématique et irréconciliable peut avoir une certaine beauté au point de vue de la morale individuelle; elle est destructive de toute morale sociale et de toute saine politique.

1. *Mon. const.*, p. 250.

2. *Réf. int. et mor.*, p. 8. Cf. *Discours et conf.*, p. 290.

3. *Mon. const.*, p. 252.

4. *Phil. de l'hist. cont.*, p. 35 : « A Dieu ne plaise que je me fasse le complice de ce triste parti légitimiste, qui a le privilège de rendre la légalité odieuse, et auquel on ne peut donner la main qu'après avoir déclaré qu'on le prend pour autre chose que ce qu'il doit être ! »

Renan découvrait, en effet, une profonde vérité dans le principe germanique que la conquête se justifie lorsque le conquérant a réussi à en garantir les fruits. L'horreur que lui inspirait toute usurpation du pouvoir s'atténuait, dès que l'usurpateur devenait assez puissant pour être libéral. Alors il s'efforçait d'oublier l'attentat originaire, pour ne plus se souvenir que des bienfaits de l'ordre établi¹.

Ainsi le légitimisme de Renan devenait, au gré des événements, singulièrement souple et accueillant. L'histoire, qui lui inspirait tout à l'heure le respect attendri des institutions traditionnelles, lui enseigne maintenant l'opportunité des réconciliations et la vanité d'une résistance obstinée contre le fait accompli. Louis-Philippe et le torysme bourgeois trouvent bientôt grâce devant lui. La République de 1848, malgré son débraillé, n'eût pas manqué de gagner ses sympathies, si elle eût réussi à s'établir solidement. Il n'est pas jusqu'au gouvernement de Napoléon III, que Renan, dans sa passion de stabilité politique, n'accepte et ne défende, quoiqu'il n'ait jamais tenu qu'en très médiocre estime l'Empereur et son entourage.

C'est que la France a besoin de sortir de ce provisoire, qui se renouvelle constamment depuis un

1. Cf. *Réf. int. et mor.*, pp. 32, 94. Cf. *Disc. et conf.*, p. 243 : « Il me faut une dizaine d'années pour que je m'habitue à regarder un gouvernement comme légitime. Et de fait, c'est au bout de ce temps que les gouvernements peuvent se mettre à essayer quelque chose de bon. Jusque-là, ils ne font que payer leurs dettes de premier établissement. »

demi-siècle. C'est qu'il faut, pour le salut de la patrie, une constitution et un pouvoir exécutif à l'abri de toute entreprise. *Sera désormais légitime le gouvernement assez fort pour ne pas être contesté.*

Et tel est le deuxième sens du légitimisme de Renan.

*
* *

On a parfois reproché au maître cette condescendance à l'égard de tous les régimes politiques indistinctement. On y a vu une preuve de scepticisme, de souveraine indifférence, d'orgueil philosophique.

C'est mal comprendre Renan. C'est oublier que l'histoire contemporaine a exercé sur ses conceptions une influence décisive.

Depuis 1815, la notion de légalité semblait singulièrement obscurcie. Chaque parti politique revendiquait pour lui un idéal différent : les uns, la souveraineté du peuple, les autres, les droits antérieurs et historiques d'une dynastie, certains, une sorte de césarisme électif.

Dans cette confusion de doctrines, à quel principe Renan se serait-il arrêté ? Sa philosophie lui défendait tout dogmatisme exclusif. Les faits ne lui livraient que des contradictions.

Seule, dans ce désarroi moral, une vérité d'expérience semblait se dégager pour lui.

1848-1851, ces deux dates étaient significatives. Toujours les excès démagogiques provoquent le despotisme, tout comme le despotisme appelle l'insurrection. Renan considérait le coup d'État comme la

conclusion logique de l'anarchie républicaine. « *Révolution, réaction*, le cercle est fatal », disait-il. « *Ni révolution, ni réaction* », cette formule résumait à ses yeux tout un enseignement politique¹.

Certes, il n'avait aucun motif d'apprécier le gouvernement de Napoléon III. Il n'aimait pas l'Empereur ; il le comparait à « un journaliste sur le trône, toujours en quête de l'opinion publique². » *La Vie de Jésus* avait froissé la piété dévote de l'Impératrice. A la suite d'incidents connus, Renan fut destitué de sa chaire au Collège de France³.

Mais, instruit par la double expérience de 1848 et de 1851, le maître savait vaincre ses préventions. A quoi pouvait tendre une résistance obstinée contre

1. Cf. Notes inédites sur la campagne électorale de 1869. V. *infra*, chapitre XII.

2. Cf. *Moderne Geister*, pp. 171-172. Sur la manière dont Renan appréciait l'impératrice, voyez ce passage d'une lettre à Bersot : « Que j'aurais aimé à parler longuement de votre excellent livre dans l'*Athenæum*... Ce misérable journal a tourné depuis quelques semaines de la façon la plus déplorable. Il a inséré des vers à la Montijo... Tout cela prouve qu'il fallait à tout prix, pour vivre, avoir quelques souscriptions des ministères. Certes il valait mieux mourir. Enfin je suis tout à fait décidé, au moins jusqu'à nouvel amendement, à n'y rien signer. » V. *infra*, Annexe V (3^e lettre).

3. La leçon d'ouverture au Collège de France provoqua un scandale énorme. Il suffit d'une phrase de Renan pour déchaîner la colère et l'enthousiasme : « Un homme incomparable, si grand que, bien qu'ici tout doive être jugé au point de vue de la science positive, je ne voudrais pas contredire ceux qui, frappés du caractère exceptionnel de son œuvre, l'appellent Dieu. » Le cours de Renan fut suspendu, par mesure provisoire (26 février 1862). Deux ans plus tard, sur la proposition du ministre de l'Instruction publique, cette suspension fut convertie en destitution, et Renan appelé aux fonctions de

l'Empire. Ou l'opposition triomphait, et c'était la Révolution, une nouvelle crise politique dont il était impossible de prévoir l'issue. Ou l'opposition échouait, et le despotisme menacé se fortifiait de sa victoire et supprimait toute garantie. Plutôt que d'irriter le gouvernement par d'inutiles violences, il valait mieux l'incliner au libéralisme par une attitude réservée, assez ferme pour n'être pas complaisante, trop sage pour être systématiquement hostile ¹.

Ainsi l'esprit de conciliation de Renan n'est pas

conservateur sous-directeur-adjoint à la Bibliothèque Nationale. Le jour même où parut le décret (2 juin 1864), Renan adressa au ministère sa fameuse lettre : « *Pecunia tua tecum sit.* » — Sur ces incidents qui eurent à l'époque un retentissement considérable, on lira les deux articles de Renan si fermes à la fois et si modérés : la *Chaire d'Hébreu au Collège de France*, *Destitution d'un Professeur*, reproduits dans les *Questions contemporaines*, ainsi que les lettres de Renan aux journaux *Le Constitutionnel*, 2 mars 1862, *Le Pays*, 3 mars 1862, *La Gazette de France*, 4 mars 1862.

1. Telle fut l'attitude de Renan, dès le lendemain du coup d'Etat. Appelé, comme fonctionnaire attaché à la Bibliothèque nationale, à prêter le serment de fidélité à l'Empire, il n'hésita pas à remplir cette formalité. Le 17 mai 1852, il écrivait à Bersot pour lui faire part de sa résolution, et pour l'encourager à le suivre dans cette voie : « Peut-être, à l'heure qu'il est, avez-vous dû prendre une détermination irrévocable. Quelle qu'elle ait été, permettez-moi de vous dire que dans ma conviction vous n'étiez nullement obligé au refus, et qu'au point de vue de l'opportunité je ne vous l'eusse pas conseillé. Après cela, votre conscience en ceci était souveraine et ce que vous avez fait, en la suivant, vous l'avez bien fait. Mais je crains que vous n'ayez obéi à un scrupule exagéré... » V. *infra*, Annexe v (2^e lettre).

Nous devons à l'obligeance de M. Taphanel, conservateur de la bibliothèque de Versailles, la communication de la correspondance encore inédite de Renan à Bersot. Nous reproduisons en Annexe les lettres les plus intéressantes. (V. Annexe v.)

une preuve de scepticisme ou d'indécision. La forme du gouvernement, le choix d'une dynastie le laissaient, au fond, assez indifférent. Ce qui le préoccupait avant tout, c'était la stabilité du pouvoir, l'organisation de la liberté. Admirable impartialité, dont le maître ne devait pas être seul à donner l'exemple.

Les écrivains les plus éminents de l'École libérale, sous le Second Empire, avaient atteint cette haute conscience politique, où les sympathies individuelles pour un régime ou pour une dynastie s'effacent devant la gravité du problème de la liberté.

Nul n'a exprimé en termes plus précis que M. Esmein la doctrine de cette école : « La plupart de ses représentants étaient, par leur origine ou leur éducation, attachés à la cause de la monarchie constitutionnelle ou naturellement portés vers cette forme d'État. Mais instruits par les leçons du passé, en face d'un avenir incertain, ils avaient envisagé et accepté d'avance les autres formes que pourrait amener, dans l'évolution future, soit la durée prolongée de la dynastie impériale, soit, solution plus probable, l'avènement de la République. Convaincus que le fond devait passer avant la forme, quelle que fût, à ce dernier point de vue, leur préférence, ils avaient cherché à dégager une série d'institutions pour eux essentielles, qui pût s'adapter presque indifféremment aux diverses formes d'État que l'avenir recélait dans son ombre ¹. »

1. ESMEIN, *Traité de droit constitutionnel*, p. 429. Cf. *Quest. cont.* (1868), préface, pp. xxviii, xxix : « Divisée en quatre frac-

Donc, à côté de Prévost-Paradol, de Thiers, du duc de Broglie, Renan prend position¹. Tous ses efforts tendent vers cette double conquête : l'établissement du gouvernement parlementaire, la consécration des droits individuels que Thiers avait revendiqués en 1864, selon le mot qui fit fortune, comme les *libertés nécessaires*.

Mais avec plus de confiance que les chefs de l'École libérale, le maître escomptait l'avènement d'une royauté légitime de la famille Bonaparte. Il ose dans sa *Monarchie constitutionnelle* refuser toute chance de succès au parti républicain². Peut-être espérait-il,

tions, dont trois sont toujours hostiles à celle qui règne, la France ne dispose jamais en réalité que du quart de ses forces; et pourtant il est des intérêts permanents, supérieurs aux changements de dynastie, qui ne doivent jamais souffrir. »

1. Le *Journal des Débats*, qui représentait les idées de l'école libérale, comptait Renan parmi ses collaborateurs. En l'honneur du centenaire de ce journal (1889), le maître évoqua, non sans mélancolie, le souvenir des publicistes éminents dont la ferme modération avait préparé les voies à l'Empire libéral : Silvestre de Sacy, Laboulaye, Bertin, Saint-Marc Girardin, Prévost-Paradol.

Cependant, Renan apprécie la politique suivie par Napoléon III dans les dernières années de son gouvernement : « La seconde moitié de l'Empire fut bien moins mauvaise que la première. Le gouvernement nouveau avait récompensé ses complices et payé ses frais d'établissement. Il lui était maintenant loisible de penser au bien public... On put parler d'Empire libéral comme d'un espoir, espoir faible, il est vrai, mais préférable encore à tant d'autres hypothèses chimériques ou funestes. L'Empire libéral a fait une faute irrémédiable, la guerre; après tout cependant, il donna peut-être la plus grande somme de liberté qu'il soit permis de réaliser en France sans provoquer des excès; Dieu, c'est-à-dire l'histoire, lui fera miséricorde. » (*Feuilles détachées*, pp. 149-150.)

2. V. *supra*, pp. 184-185.

en secret, que les événements favoriseraient un jour son ami intime, le cousin de l'Empereur : Jérôme-Napoléon ¹.

Ce prince, taciturne, violent, impopulaire, mais d'une remarquable intelligence, avait groupé dans sa Cour du Palais-Royal quelques-uns des représentants les plus illustres du parlementarisme et de la libre-pensée. C'est dans cette société d'élite que le tiers-parti devait trouver des chefs². Quand Renan se présenta en 1869 devant les électeurs de Seine-et-Marne, il se réclama de cette politique. « Je suis persuadé, écrivait-il, que le seul parti qui ait de l'avenir est ce qu'on appelait autrefois le centre gauche, ce qu'on appelle maintenant le tiers-parti. Je crois que c'est ce parti qui travaille au progrès, qui représente l'opinion moyenne de la France. En émettant un vote dans ce sens, vous ne faites pas une menace, vous ne faites

1. Nous avons demandé au prince Louis-Napoléon de nous communiquer les lettres adressées par Renan à son père. Il nous fut répondu que « cette correspondance avait un caractère d'intimité qui n'était pas fait pour la publication ».

2. On sait quelle fut l'origine de ce groupe politique. Lors de la discussion de l'Adresse en 1866, dix-sept députés de l'opposition républicaine réclamèrent le rétablissement de toutes les libertés supprimées. Quarante-cinq députés de la majorité se détachèrent alors de celle-ci, pour former un nouveau parti dont M. Buffet fut le chef. Dans un amendement, ils exprimèrent le désir qu'on accordât « à la France fermement attachée à la dynastie qui lui garantit l'ordre, la liberté qu'elle considère comme nécessaire à l'accomplissement de ses destinées. » Emile Ollivier sollicita des quarante-cinq la permission de sortir de son isolement et de se mettre au milieu d'eux. L'amendement réunit 63 voix. (Cf. TAXILE-DELOD, *Hist. du Second Empire*, t. IV, pp. 311 et suiv. — EMILE OLLIVIER, *L'Empire libéral*, t. VII, pp. 561 et suiv.

pas non plus un acte de complaisance ... vous faites acte de citoyens libres. Vous déclarez que vous voulez à la fois le respect et le contrôle, l'ordre et la liberté, la conservation et le progrès. Croyez-le, chers concitoyens, là est la justice, là est la vérité¹ ! »

*
* *

Nous savons dans quelle crise douloureuse la guerre précipita Renan. Un philosophe exaspéré, un aristocrate plein de fiel et d'amertume, tel apparaît l'auteur des *Dialogues* et de la *Réforme intellectuelle et morale*.

Pour un libéral du Second Empire, quel singulier revirement ! La haine et la colère que la défaite lui avait inspirées, Renan les tourne contre le peuple et la démocratie française. Il semble qu'il en veuille davantage aux vaincus de leur impuissance qu'aux vainqueurs de leur brutalité.

Dès avant la guerre, Renan s'était élevé contre le « matérialisme politique » de la Révolution française. L'idée d'égalité lui avait apparu comme le principe d'une théorie sociale, destructive de toute société : théorie du droit au bonheur pour l'individu² ; négation

1. *Lettre aux Electeurs du 19 mai 1869*. V. *infra*, chapitre XII.

2. Cette opinion de Renan se trouve confirmée par la Déclaration des Droits de 1793, art. 1 : « Le but de la société est le bonheur commun. » M. Henry Michel observe justement que telle était bien la philosophie sortie de la morale utilitaire de l'Encyclopédie et de la doctrine du droit de Rousseau. Pour les hommes de la Révolution, la recherche du bonheur était

tion de tous les liens de sujétion historique, sans lesquels il n'est pas de nation organisée.

Il était fatal qu'après la défaite Renan se souvint de ces prédictions. Oui, la faiblesse de la patrie avait une cause morale : un relâchement de discipline, une incapacité de sacrifice, une aversion pour toute subordination en vue d'une œuvre commune. Sedan avait prouvé la force d'un peuple respectueux des castes et des privilèges en face d'une nation ennemie de toute hiérarchie, avide de jouissance et de bien-être. La victoire de la Prusse n'était pas seulement la victoire de la science et de la méthode sur l'ignorance et la légèreté ; elle était avant tout la revanche de l'Ancien Régime sur l'état social sorti de la Révolution française.

Ce pessimisme aristocratique ne fut pas une tendance particulière à Renan. Les hommes de pensée sont les plus sensibles au coup brutal des faits. Il est significatif que la crise de la conscience française, au lendemain de 1870, se soit traduite, chez l'élite des contemporains, par le dégoût et le mépris du peuple. A tous, la guerre et la Commune, « l'horrible règne de la violence », avaient donné le cauchemar,

Flaubert déclame avec âpreté contre le suffrage universel, contre la liberté de la presse, contre la Révolution, qui a été « un avortement, une chose

« la raison d'être du lien social », « le premier instinct et le plus légitime de la nature humaine ». Voyez à ce sujet les références nombreuses données par M. H. MICHEL : *L'idée de l'Etat*, p. 94, note 1.

ratée, un four, quoi qu'on en dise¹... » Taine exalte sa colère en préparant ses *Origines*. Œuvre violente, systématique, passionnée, dont le but sera d'élever à la patrie déchue un monument expiatoire². Enfin le désespoir, l'abattement, la peur de la démocratie se révèlent sous la plume d'Emile Montégut, dans un article qui eut alors l'autorité d'un manifeste : « Où en est la Révolution française³? »

Mais cette crise, dont certains ne se relevèrent jamais, sera chez les autres éphémère. Quand Renan relut, vers 1876, les *Dialogues* qu'il avait composés sous l'impression de la Commune, il les jugea si froids et si tranchants qu'il hésita à les faire paraître. Déjà son pessimisme avait cédé. « Douceur, bienveillance, amour du peuple, goût du peuple, bonté universelle, amabilité envers tous les êtres, voilà la loi sûre et qui ne trompe pas... ». La bonne humeur devenait « le correctif de toute philosophie⁴. »

L'optimisme indulgent que Renan se plut dès lors à affecter ne fut pas, comme certains l'estiment, un effet de son scepticisme, une manière élégante de fri-

1. FLAUBERT, *Correspondance*, t. IV, p. 74. Cf. *supra*, p. 104, note 1.

2. Cf. TAINÉ, *Sa Vie et sa Correspondance*, t. III, pp. 155-156. (Voyez AULARD, *Taine, historien de la Révolution française*, pp. 15-16. Cf. GUÉRAUD, *Essais sur Taine*, pp. 185 et suiv.).

3. *Où en est la Révolution française?* (Simple notes sur la situation.) *Revue des Deux-Mondes*, 15 août 1871. — Sur la peur de la démocratie, au lendemain de la guerre, voyez les belles pages de M. HANOTAUX, *Histoire de la France contemporaine*, t. II, pp. 554-558.

4. Cf. *Dialogues philosophiques*, préface, pp. IX, XVI, XVIII.

volité. Pour les natures sensibles, il y a des nuances infinies de la tristesse à la joie. L'achèvement d'une crise, le retour à la vie normale s'accompagnent pour elles d'un mélancolique apaisement. L'optimisme du maître procède d'un tel état d'âme. Forme délicate de la gaieté, qui est une certaine pudeur de la tristesse.

Quelle que fût d'ailleurs sur ce point la psychologie de Renan, un fait demeure certain. En même temps qu'il dépouillait son pessimisme, le maître se rapprochait de la démocratie, et si soucieux qu'il fût d'éviter toute rétractation formelle, il n'en laisse pas moins deviner son évolution. *Aristocrate par sentiment et par philosophie, Renan se révèle dans les faits démocrate par nécessité.*

Il nous faut préciser cette nouvelle et dernière évolution pour achever notre synthèse, et avant de passer à la critique.

*
* *

Reprenant, en 1878, dans la préface des *Mélanges d'histoire et de voyages*, le problème de la Réforme française, Renan revient sur les idées qu'il avait développées au lendemain de la guerre, dans la forme d'un dialogue entre deux citoyens¹.

La France avait eu le choix entre deux partis opposés. Elle pouvait adopter un système de réformes

1. V. *supra*, p. 207-212.

analogue à celui que s'imposa la Prusse après Iéna, rétablir la royauté, restaurer la noblesse, organiser l'armée dans le sens aristocratique prussien. Elle pouvait aussi poursuivre une œuvre moins ambitieuse, mais plus sûre : ne pas contrarier des préjugés démocratiques invétérés et chercher dans le mal, c'est-à-dire dans la démocratie elle-même, le principe du remède.

Or, huit ans après la guerre, Renan, interrogeant les faits, constate que des deux hypothèses qu'il avait jadis formulées, l'une avait remporté sur l'autre une victoire définitive.

A la voie de pénitence et de retour en arrière, la France avait préféré la continuation du système démocratique, la recherche toujours plus exclusive de l'égalité et du bien-être, en un mot l'affaiblissement du principe de l'État.

Pour réaliser le programme prussien, il aurait fallu une volonté commune ; il aurait fallu surtout une monarchie et une noblesse. Que serait devenue la Prusse, si Frédéric-Guillaume III et sa famille avaient abdiqué après Iéna ? La conduite du comte de Chambord en novembre 1873 a tranché la question. Quant à la tentative du 16 mai, il n'y fallait voir que le rêve de quelques obstinés, à qui leurs principes enlevaient toute vue claire du réel et du possible¹.

1. Cf. *Mélanges d'histoire et de voyages*, préface, pp. vii-ix. Cf. *Correspondance Renan-Berthelot* (5 septembre 1873), p. 438 : « Il est indubitable que le règne d'Henri V serait le règne du fanatisme et de l'ineptie. Impossible de s'y prêter ni directement ni indirectement, quels que soient les dangers de la Ré-

Alors quel sera l'avenir de la France ? Faut-il désespérer et ne plus admettre pour elle aucun retour de gloire ?

« L'essentiel, répond Renan, est de ne pas vouloir des choses contradictoires... Pour les initiatives individuelles, l'ère qui paraît s'ouvrir pourra être un temps excellent ; pour la grande direction politique, ce sera un temps presque nul... Une sorte d'indulgence universelle laissera tout passer ; à la longue un dissolvant général détruira toute influence magistrale venant d'une classe aristocratique ou de groupes d'élite ¹. »

Mais le maître, loin de s'élever contre la politique suivie par le pays, considère l'avenir avec sérénité.

Dès 1871, dans sa *Réforme intellectuelle et morale*, il avait compris qu'on ne change pas le caractère d'une nation, que jamais la France n'abjurerait de plein gré ses préjugés démocratiques. Et dans cette nécessité, il avait su trouver néanmoins un motif d'apaisement et presque d'espérance. « La France est plus sûre d'avoir sa revanche, si elle la doit à ses défauts que si elle est réduite à l'attendre

publique et quelque chance qu'il y ait que la République ramène le prince impérial dans quelques années. » Cf. *Mélanges religieux et historiques*, p. 12. Cf. *Correspondance Renan-Berthelot* (5 septembre 1877), p. 461 : « Les procédés inouïs des préfets de M. de Fourtou et des magistrats de M. de Broglie paraissent des procédés de Peaux-Rouges devenus par surprise maîtres de la politique de pays civilisés. Jamais, même en 1871, je n'avais parcouru l'étranger avec le sentiment d'une pareille humiliation pour mon pays. »

1. *Mélanges d'histoire et de voyages*, préface, p. xi.

de qualités qu'elle n'a jamais eues. » Amère consolation, chaque jour plus précieuse, car chaque jour accusait davantage la vanité d'une Renaissance française.

Cette idée que la France pourrait tirer parti de son activité démocratique pour affaiblir son vainqueur, n'était pas une de ces spéculations arbitraires auxquelles Renan se livrait volontiers, par goût des prophéties. Le maître raisonnait ici plus sûrement. Il appliquait au temps présent une loi morale qu'il avait souvent vérifiée dans ses études d'histoire religieuse : *il y a une contradiction essentielle entre l'idée de justice sociale et celle de puissance nationale. Le patriotisme diminue, quand le socialisme prévaut*¹.

1. Cf. *Les Apôtres* (1866), p. 374 : « L'importance donnée aux questions sociales est toujours à l'inverse des préoccupations politiques. Le socialisme prend le dessus, quand le patriotisme s'affaiblit. » Cf. *L'Antéchrist* (1873), p. 542 : « Tout pays qui rêve un royaume de Dieu, qui vit pour des idées générales, qui poursuit une œuvre d'intérêt universel, sacrifie par là même sa destinée particulière, affaiblit et détruit son rôle comme patrie terrestre. » Cf. *Histoire du peuple d'Israël*, t. III (1890), préface, p. vi : « Les nations qui se livreront aux questions sociales périront. » Cf. *Monarchie const.*, pp. 233, 293. Cf. *Réforme int. et mor.*, préface, p. xiii et p. 39.

La même thèse est soutenue dans *Le Prêtre de Nemi*. Vaincue par Rome, Albe songe à la revanche ; mais divisée par les questions sociales et religieuses, elle est devenue la proie des démagogues. Elle succombera. Cf. *Le Prêtre de Nemi* (1885), (*Dramas philosophiques*, p. 299) : « Une cité est perdue quand elle s'occupe d'autre chose que de la question patriotique. Questions sociales, questions religieuses sont autant de saignées faites à la force vive de la patrie. » (Même idée, *op. cit.*, pp. 269, 271, 332.)

Or le triomphe de *l'esprit social* sur *l'esprit national* venait d'apparaître à Renan comme le fait moral essentiel de l'histoire contemporaine.

Les progrès de l'instruction primaire, l'exercice des droits politiques, l'augmentation de la richesse, tout devait concourir à fortifier l'égoïsme des individus, à rendre insupportables les exigences d'un patriotisme « qui implique plus d'un préjugé, plus d'une erreur ». La France démocratique ne sera pas longtemps seule à protester contre la tyrannie d'une « entité métaphysique ». Tous les peuples suivront son exemple, car les peuples sont plus sensibles aux conseils de la réflexion égoïste qu'aux injonctions d'une morale de sacrifice et d'abnégation. Ainsi l'Europe verra s'affaiblir et disparaître l'esprit national qui fit dans le monde, il y a un siècle, une apparition si brillante. Il sera dans la logique des événements que l'Allemagne, créée la dernière, résistera la dernière, que la France, qui fut la première à proclamer l'idée de patrie, sera aussi la première à réagir contre elle.

Faut-il reprocher à la France cette initiative dangereuse ou la louer d'avoir ressenti avant les autres les symptômes d'une crise qui n'épargnera aucun peuple ?

« Tout pays qui vit pour des idées générales affaiblit et détruit son rôle comme patrie terrestre. » Il en fut ainsi de la Judée, de la Grèce et de l'Italie ; il en sera peut-être ainsi de la France. Qui peut dire que sa gloire ne sera pas un jour d'avoir rêvé un royaume de Dieu et sacrifié à une œuvre universelle

sa destinée particulière?... « Ne boudons pas notre patrie, quand elle n'est pas de notre avis. C'est peut-être elle qui a raison. Pauvre France ! *Malo tecum errare quam cum ceteris recte sapere*¹. »

Tel fut le dernier état d'âme politique de Renan. Désormais, il ne livrera plus au hasard de ses écrits que des impressions fugitives ; il renoncera à ces larges vues synthétiques dont la Préface des *Mélanges d'histoire et de voyages* est le dernier et le plus curieux document.

Mais le maître n'en poursuit et n'en précise pas moins son évolution.

Caliban a succédé à Prospero. « Il a secoué sa lourde croûte terreuse » ; il a forcé l'estime des hommes « à la peau blanche et au sang vermeil ». Depuis qu'il est au pouvoir, il est devenu prudent, libéral, généreux, ami des arts et de la science. En vain ses ennemis s'ingénient à le pousser aux excès. Il déjoue leur tactique ; il ne se départit pas de sa modération. « Au fond, il rend plus de services que ne le ferait Prospero, restauré par les Jésuites et les zouaves pontificaux². » Ainsi Renan n'hésite pas à

1. Cf. *L'Antéchrist*, p. 542 et Préf. des *Mélanges d'histoire et de voyages*, pp. XII-XIV. Cf. *Disc. et conf.* (Réponse au discours de réception de M. de Lesseps, p. 160.) Cf. *Réf. int. et mor.*, préface, p. XIII. « La France expie aujourd'hui la Révolution ; elle en recueillera peut-être un jour les fruits dans le souvenir reconnaissant des peuples émancipés. » Cf. *Avenir de la Science*, préface, pp. XV-XVI.

2. Cf. *Caliban* (1878), (*Drames philosophiques*, pp. 64-66, 85-86, 100). Cf. *L'Eau de Jouvence* (1880), (*Drames philosophiques*, préf., p. 110 et p. 130, p. 243).

renouveler ses provisions d'opportunisme ; il se rallie à la République ; il devient aux heures de crise un de ses plus ardents défenseurs¹. Chaque jour, il se révèle démocrate plus résolu et plus confiant.

Tantôt il proclame les droits de la Raison au gouvernement du monde et justifie à ce point de vue l'œuvre de la Révolution². Tantôt il revendique la devise « Liberté, Égalité, Fraternité » comme la plus belle formule de la pensée française³. Il raille la vertu germanique, la discipline militaire exclusive de certaines délicatesses de vie et de pensée⁴. Même il réhabilite l'américanisme moderne, en songeant aux excès des âges d'enthousiasme et de foi⁵.

Et quelle que soit la forme de ses pensées — ironie,

1. Cf. *Disc. et conf.* (Discours à l'Association des Étudiants 1886), p. 243 : « Si la République venait jamais à tomber (ce qu'à Dieu ne plaise!), voyez quel serait mon sort ! Moi qui ne suis pas un républicain *a priori*, qui suis un simple libéral, s'accommodant volontiers d'une bonne monarchie constitutionnelle, je serais plus fidèle à la République que des républicains de la veille. Je porterais le deuil du régime que je n'ai pas contribué à fonder. » Cf. *Correspondance Renan-Berthelot*, 3 octobre 1888, p. 527 : « Conjurez vos amis d'être unis et de se faire des concessions. Le boulangisme est un terrible danger... Ce serait la plus horrible aventure qu'on aurait vue depuis des siècles. »

2. Cf. *Disc. et conf.* (Discours à la distribution des prix du Lycée Louis-le-Grand), 1883, pp. 202-203. Cf. *Ibid.* (Judaïsme et Christianisme), 1883, p. 335 : « Arrivons à une époque plus consolante, à ce XVIII^e siècle qui a proclamé enfin les droits de l'homme, la vraie théorie de la société humaine. »

3. Cf. *Feuilles détachées* (Conférence faite à l'Alliance pour la propagation de la langue française), 1888, p. 257 ; pp. 259-260,

4. Cf. *Disc. et conf.* (Lettre à un ami d'Allemagne, 1879). pp. 55-58.

5. Cf. *Souv. d'enf. et de jeunesse*, préface, pp. XVIII à XIX.

paradoxe ou vérité commune — toujours Renan s'efforce de vivre avec son temps, disons mieux, de le précéder. Hors de tout dogmatisme, il entend recueillir et concilier les audaces les plus contraires. Ainsi, sollicitant sans relâche une intelligence toujours prête, il savoure ce plaisir que nul n'avait goûté si fort avant lui, de tout comprendre sans rien répudier.

*
* *

L'étude de la politique théorique de Renan découvre un nouvel aspect de son génie.

Ses spéculations philosophiques semblaient le montrer peu enclin aux recherches où l'imagination et le sentiment doivent le céder au sens pratique, à l'observation judicieuse des hommes et des faits. Or, à considérer dans leur ensemble les opinions du maître, il apparaît que l'artiste et le philosophe ont consenti le plus souvent à s'effacer devant le politique. Sauf peut-être dans la crise qui suivit la guerre, Renan se révèle à nos yeux un « libéral averti ».

Et cette contradiction ne laisse pas de surprendre : l'idéologue, qui sacrifiait l'humanité aux destinées d'une élite, s'élève dans les faits contre tous les abus d'autorité ; le plus aristocrate des philosophes ne vise en politique qu'à désarmer l'Etat, qu'à garantir et fortifier les droits individuels.

Singulière diversité, dont Renan nous découvre lui-même le secret.

Comme philosophe, il se croyait libre de suivre ses goûts, d'exprimer sa sensibilité, de rêver en poète affranchi de toutes les nécessités de la vie. Comme politique au contraire, il se défiait de son enthousiasme, il fuyait la chimère, il ne craignait pas le bon sens tout plat. « Là, dit-il, est l'explication de cette singularité, que, ayant eu quelquefois à émettre des conseils pratiques dans l'intérêt de mon pays, ces conseils ont été au rebours de mes opinions d'artiste. J'ai agi en homme consciencieux... ; j'ai pris le contre-pied de mes instincts ; je me suis mis en garde contre mon idéalisme¹. »

Mais si sincères qu'aient été ces précautions, la politique de Renan n'en subit pas moins l'influence d'une contrainte volontaire. En vain le maître s'est-il obligé à faire violence à ses goûts. Ses opinions manquent à la fois de spontanéité et de logique, de conviction et d'unité.

Le libéralisme est en soi une doctrine assez vague, toute d'aspiration et de sentiment, plutôt que de revendications précises. Du moins certains penseurs se sont-ils efforcés de traduire en quelques notions claires un « état d'esprit ». Procédant soit du respect de la personne humaine, soit d'un principe moins abstrait, celui de la souveraineté nationale, ils ont donné à leur doctrine un fondement précis et développé leurs vues dans un certain ordre logique.

Tout autre apparaît le libéralisme de Renan. Ici,

1. Cf. *Souvenirs d'enfance et de jeunesse*, pp. 122-125.

nul principe supérieur, philosophique ou politique. nul système, nulle argumentation. Pour justifier son respect des libertés individuelles, Renan ne se préoccupe ni de la Morale, ni du Droit, mais des seules convenances actuelles. Son libéralisme est une simple opinion consentie aux circonstances : c'est l'opportunisme très franc d'un aristocrate, qui répugne à vivre en dehors de son temps ou à souhaiter le retour des régimes déchus.

Les incertitudes et les faiblesses d'une telle politique se révèlent surtout dans les jugements que le maître a portés sur la Révolution française. Tous les doctrinaires du parti libéral se sont réclamés des principes formulés dans notre pays à la fin du XVIII^e siècle. Renan, au contraire, poursuit ce paradoxe de défendre les droits individuels contre ceux mêmes qui les avaient fondés et garantis. Il lui plaît de se poser en libéral contre les hommes de la Révolution¹.

Rappelons ici en quelques mots toutes les erreurs dont il les charge. Il attaque leur absolutisme, leur irreligion, leur matérialisme politique². Précédant Taine dans cette voie, il dénonce l'artificiel de leur système, la chimère d'une réforme faite au mépris de l'expérience et des leçons du passé³.

Que valent ces critiques ? Il serait vain d'examiner

1. Cf. HENRI MICHEL, *L'Idée de l'Etat*, pp. 538-539.

2. V. *supra*, pp. 151, 162, 202 (note 1).

3. V. *supra*, pp. 152, 157 et suivantes. (Cf. la réfutation de cette idée par M. AULARD : *Taine, historien de la Révolution française*, pp. 58-64.)

dans le détail chacune de ces propositions. Non seulement Renan les a rétractées, mais alors même qu'il les formulait, il était loin de leur prêter la valeur absolue que leur intransigeance décèle. Tranchons net : s'il fut injuste, c'est délibérément. L'arbitraire et la partialité de ses jugements ne lui échappaient point. Ces excès entraient en quelque sorte dans sa manière de penser ; ils lui étaient dictés par sa méthode de travail, sa conception de la vérité. Méthode et conception qu'il sied d'apprécier plutôt que de juger des opinions qui ne furent jamais les siennes tout à fait.

Dès 1849, dans un fragment récemment publié, « Patrice », Renan avait révélé en termes saisissants la dure extrémité où le portait son génie.

D'une part, son scepticisme lui enseignait que toute opinion est relative, « que la partialité est la condition nécessaire de l'esprit humain ». De l'autre, sa nature exubérante et passionnée souffrait de l'impuissance où mène une critique trop rigoureuse. Il avait l'âme ardente d'un héros et d'un martyr, et l'esprit désabusé.

S'exaltait-il pour une idée, qu'il lui fallait sourire de son enthousiasme. « Voilà, disait-il, comme les choses se passent, comme la nature humaine se passionne ! » Mais à peine la critique avait-elle arrêté chez lui l'élan spontané, qu'il maudissait sa clairvoyance. « J'avais de l'ardeur et de la vie et je suis devenu inutile et le vulgaire me regarde comme un être incapable et manqué... Ah ! plutôt à Dieu que je

fusse délivré un jour, une heure, de moi-même, et que je pense avec la naïveté de l'enfant¹. »

Crise féconde, qui oriente un jeune homme vers ses vraies destinées !

Dans cet état *d'enthousiasme critique*, Renan s'était connu tel qu'il nous apparaît à travers son œuvre entière : « un sceptique religieux ». Spontanément, il allait dégager la méthode la plus propre à servir son génie : une manière de penser, où il pût *affirmer sans croire*, traverser toutes les idées sans les faire siennes, jouir de son enthousiasme sans cesser de le dominer. Attitude tout olympienne ! « Je prends ce que je trouve ; j'embrasse tous les atomes de vérité et de beauté ; je me glorifie de mes contradictions ; quant à l'ensemble, le Père Céleste sait ce qu'il en est². »

Ici nous touchons à l'essentiel de sa pensée. « La critique, écrivait-il, consiste à maintenir en face de soi les contradictoires³. » Et comme s'il avait voulu sceller son œuvre dans le même sentiment, à son lit de mort, quand terrassé par le mal il ne pouvait plus se faire entendre, il jette sur le papier ces mots : « *Affirmation, Contradiction* ». Formule si brève et d'un sens si profond qu'on la peut croire préméditée⁴ !

1. Cf. *Patrice*. (*Revue des Deux-Mondes*, 15 mai 1908, p. 270-272.)

2. *Patrice*, p. 245.

3. *Patrice*, p. 274.

4. Cf. PHILIPPE BERGER, *Renan et la chaire d'hébreu au Collège de France*, pp. 30-31.

Ainsi nous justifions ce dilettantisme que certains lui reprochent comme le terme et la condamnation de sa méthode ¹. Dilettante, Renan le fut toujours; seule sa manière changea. Avec l'âge, excité de curiosité et d'ironie, il se plut à parcourir les idées pour le seul plaisir du voyage; il ne lui suffit plus de se contredire pour atteindre une insaisissable vérité, mais détaché de toute croyance, amusé par le seul contour des idées, il goûta ce que M. Barrès appelle si joliment : « *le roman de la métaphysique* ». Désormais tous les sentiments, toutes les émotions, toutes les chimères, il voulut les essayer et les faire siens; son « petit carillon » sonnait, selon l'instant, des notes graves, légères, voluptueuses. Même pour se composer une âme nouvelle, il venait à douter du vrai et du bien, auxquels il sacrifia cependant toute sa vie. Et tel il fut, tel il se livra avec une candeur ineffable, si candide même que certains l'accusèrent d'être subtil : aimant tout, n'étant dupe de rien ².

1. SÉAILLES, *Ernest Renan*, pp. 314 et suivantes.

2. Cf. ce délicieux portrait de l'Ecclésiaste : « Cohelet, comme nous, fait de la tristesse avec de la joie et de la joie avec la tristesse; il ne conclut pas; il se débat entre les contradictoires; il aime la vie tout en voyant la vanité. Surtout il ne pose jamais. » (*L'Ecclésiaste*, p. 90, et *Histoire du peuple d'Israel*, t. V, p. 184.)

APPENDICE

TITRE III

LA VIE PUBLIQUE DE RENAN

- I. LA CAMPAGNE ÉLECTORALE DE 1869.
- II. LA CANDIDATURE DE 1878.

CHAPITRE XII

LA VIE PUBLIQUE DE RENAN¹

- I. LA CAMPAGNE ÉLECTORALE DE 1869.
- II. LA CANDIDATURE DE 1878.

I

LA CAMPAGNE ÉLECTORALE DE 1869

Certains ont souri des ambitions politiques de Renan. Elles prêtent à de faciles et amusants contrastes. Madame Darmesteter, par exemple, oppose dans un dialogue spirituel l'aristocratisme raffiné du maître au lourd bon sens populaire². Il ne faut chercher

1. C'est à la bienveillance de M^{me} Jean Psichari que je dois d'avoir pu joindre ce chapitre à mon étude. La plupart des documents dont je fais état m'ont été communiqués par son aimable entremise.

2. M^{me} MARIE J. DARMESTETER, *La Vie d'Ernest Renan*, pp. 198 et suiv.

dans ces propos autre chose qu'un divertissement.

L'histoire nous attire davantage que ces fantaisies littéraires, qui ont le tort de travestir l'exquise politesse, la simplicité de Renan. C'est affaire de tact que de parler au peuple sa langue, de ne point l'étonner par des discours subtils et inconsiderés. A travers les documents qui relèvent cette étude, la campagne électorale de 1869 n'apparaît pas comme un caprice de philosophe ou d'artiste, mais comme un acte de vertu civique, mûrement décidé, accompli sans ostentation. En parcourant ces pages, on conçoit qu'une intelligence libérée de tout dogme moral s'accommode d'une admirable droiture, et qu'un sceptique, pour défendre ses idées, sache montrer autant d'abnégation que de courage.

C'est à M. Paul Cère, ancien préfet, directeur d'un journal local, *L'Empire libéral*, que revient l'honneur d'avoir offert à Renan le mandat législatif de la circonscription de Meaux¹.

1. M. Cère, que les candidatures déjà posées ne satisfaisaient point, pensa à Renan, ayant beaucoup connu les parents de sa femme (les Scheffer), qui habitèrent de 1854 à 1863 une petite maison de campagne à Chalifert (canton de Lagny). (Cf. la notice de M^{me} Renan, jointe aux papiers et manuscrits de son mari légués à la Bibliothèque nationale.)

Voici la lettre par laquelle M. P. Cère demandait un rendez-vous à Renan :

Lundi, 7 mars 1869.

« Monsieur,

« J'ai le vif désir de causer avec vous pendant quelques instants d'une affaire importante et urgente. Voulez-vous me donner un rendez-vous pour un jour prochain ? Je ne sais si

Alors, dans toute la France, s'affirmaient avec une audace imprévue devant le corps électoral les critiques de l'opposition¹. Membres du tiers-parti ralliés à la dynastie impériale, orléanistes soucieux d'assurer au pays les libertés nécessaires, républicains et radicaux irréconciliables, tous, sans entente préalable, se trouvaient unis pour arracher au pouvoir affaibli les garanties essentielles : premiers gages vers la réalisation d'espairs différents.

A Meaux précisément, des personnalités notoires avaient été pressenties. On avait d'abord songé à M. de Rémusat. M. Thiers un instant escompta les chances de Prévost-Paradol. Mais l'accueil de l'opposition n'ayant pas été favorable, un des hommes les plus influents du département, M. Bocquet-Liancourt, prit avec M. Paul Cère l'initiative d'appuyer la candidature de Renan².

Renan ne se décida pas tout de suite. Il voulut

vous avez conservé souvenir d'un ancien voisin qui a eu l'honneur de vous voir autrefois à Chalifert, mais quant à moi, je serai heureux de pouvoir vous mettre au courant d'une affaire qui peut vous intéresser beaucoup.

« Veuillez agréer, Monsieur, l'expression de mes sentiments les plus dévoués.

« P. CÈRE,

« Ancien préfet,

« A Montevrain, près Lagny. »

1. Cf. ÉMILE OLLIVIER, *L'Empire libéral*, t. XI, p. 480. — TAXILE DELORD, *Histoire du Second Empire*, t. V, pp. 426 et suivantes.

2. Ces renseignements émanent d'une lettre de M. A. Droz, avocat à la Cour d'appel, Conseiller général de Seine-et-Marne, à M. J. Psichari.

d'abord prendre contact avec les électeurs. Et pour apprécier ses chances, il commença par quelques discours qui n'avaient avec la politique qu'un rapport éloigné ¹.

Il venait justement de remporter un très vif succès dans une conférence faite à Paris sur « la part de la Famille et de l'État dans l'éducation ². » Il sollicita

1. Avant d'aller à Meaux, Renan avait pris conseil de ses amis. Barthélemy Saint-Hilaire lui écrivit la lettre suivante :

23 mars 1869.

« Très cher confrère,

« Voici en substance ce qu'on m'écrit de Meaux : « Je ne sais que vous dire des conférences populaires de Meaux et en particulier de celle que pourra faire M. Renan, si ce n'est qu'il ne trouvera pas un auditoire digne de son talent, opinion à part. Ici, ce qu'on appelle « le monde » ne va point et n'ira point aux conférences, peut-être même moins à celle-là qu'aux autres. Les femmes pratiquent généralement ; et vous comprenez sans peine que le confesseur fera défense. Il restera donc le public ordinaire qui se compose de la classe au-dessous de la moyenne, beaucoup de blouses et pas mal d'enfants. Avant de faire une conférence, M. Renan fera bien de savoir quelles sont les personnes qui jusqu'à présent y ont pris la parole, et je doute qu'il veuille se trouver en cette compagnie. » Voilà, très cher confrère, les premiers renseignements que je reçois ; ils ne sont pas fort encourageants...

« Votre dévoué confrère,

« BARTHÉLEMY SAINT-HILAIRE. »

2. *Réforme intellectuelle et morale*, p. 307. Compte rendu de cette conférence : *L'Empire libéral*, 21 avril 1869. Cf. la lettre suivante écrite par Renan à Nefftzer, directeur du *Temps*, où il explique pourquoi l'insertion de sa conférence a été faite contre son gré dans les *Débats*.

Paris, le 19 avril 1869.

« Mon cher Nefftzer,

« Je dois vous expliquer comment, quand je vous avais prié de ne pas insérer ma conférence tout entière, l'insertion intégrale en a été faite aujourd'hui dans les *Débats*. C'est la

du vice-recteur de l'Université l'autorisation de se faire entendre à Meaux sur le même sujet. On la lui refusa ¹. Sans se laisser intimider par cette réponse, Renan recourut au moyen qu'on employait alors pour tourner les prohibitions de l'autorité : il fit sa conférence sous la forme d'une réunion publique, qui pouvait avoir lieu sur la simple déclaration de sept citoyens. Ainsi les habitants de Meaux purent applaudir Renan le 26 avril, à 8 heures, à la salle Denogent ².

Encouragé par les sympathies qu'il rencontre,

suite d'un malentendu. Au sortir de chez vous hier, je passais aux *Débats* pour ne pas avoir l'air d'abandonner ce vieux journal où j'écris toujours. Je laissai mon manuscrit au secrétaire de la rédaction, en marquant au crayon bleu ce qu'on pourrait insérer, si M. Bertin le voulait. Contrairement à toutes mes recommandations, on a inséré la conférence tout entière, ce qui me contrarie vivement ; car je ne dissimulerai pas que je voulais tirer de cette conférence une seconde mouture à Meaux dans quelques jours.

« Croyez, mon cher Nefftzer, à ma plus vive affection.

« E. RENAN. »

(Lettre inédite communiquée par M^{me} Nefftzer-Heim.)

1. Voici le texte de la réponse du vice-recteur.

Paris, le 17 avril 1869.

« Monsieur,

« M. le ministre de l'Instruction publique m'informe qu'il n'accorde pas l'autorisation que vous avez demandée de faire à Meaux des conférences publiques sur l'instruction et l'éducation ; j'ai l'honneur de vous en donner avis, de la part de Son Excellence.

« Agréez, Monsieur, l'assurance de ma considération très distinguée. »

2. Annonce de cette conférence : *L'Empire libéral*, 21 avril 1869.

Renan traite quelques jours plus tard dans une réunion à Lagny un nouveau sujet : *la Science et la Démocratie (les services que la science rend au peuple)*. Thème connu, qu'il développe sans banalité, avec cette abondance facile, cette élégance familière, qui est un des traits de son génie. Le succès fut si vif que le chroniqueur de l'*Empire libéral* rapporte qu'à l'issue de la conférence, chacun tint à se présenter à Renan et à lui serrer la main ¹.

Désormais le maître n'hésite plus à poser sa candidature, et, quoiqu'il vienne un peu tard gêner des combinaisons dès longtemps arrêtées, il ne croit pas cependant la victoire impossible.

Il écrit à Nefftzer, directeur du *Temps* ² :

« Paris, 8 mai 1869.

« Mon cher ami,

« Je viens de consentir sur de vives sollicitations à me porter candidat dans la circonscription de Meaux (Seine-et-Marne). Le succès est douteux; il n'est pourtant pas aussi impossible qu'il peut le paraître de Paris. En tout cas, je n'ai pas cru qu'il me fût permis de trop écouter en cette circonstance mes goûts et ma paresse. Si je ne réussis pas, je serai vite consolé ou mieux, pour vous tout dire, d'avance

1. Conférence tenue le 29 avril à Lagny. Compte rendu : *L'Empire libéral*, 1^{er} mai 1869. Cette conférence a été publiée dans les *Mélanges religieux et historiques* (p. 131), après avoir été lue par M. Jean Psichari à une séance de la Ligue des droits de l'homme, le 30 avril 1901.

2. Lettre inédite communiquée par M^{me} Nefftzer-Heim.

consolé. Mais je trouve qu'on est plus fort à gourmander son temps, quand on a fait ce qu'il fallait pour le servir, que quand on a systématiquement refusé les occasions qui se présentaient. Je compte sur l'appui du *Temps*. Les autres candidats sont M. de Jaucourt, officiel, M. de Moustier, légitimiste et clérical, M. Paul de Jouvencel, avancé, MM. Geoffroy, d'Avène, etc., insignifiants.

« Croyez, mon cher ami, à toute mon affection.

« E. RENAN. »

La campagne électorale est dès lors vigoureusement engagée.

Le 6 mai, c'est la première circulaire. Renan mit beaucoup de soin à en peser les termes. Après avoir rédigé un programme assez détaillé, il préféra l'abrégé. Ses notes personnelles témoignent que chaque article de sa profession de foi était le résumé d'abondantes réflexions.

ERNEST RENAN

Membre de l'Institut

CANDIDAT A LA DÉPUTATION

(Deuxième circonscription de Seine-et-Marne)

CHERS CONCITOYENS,

Je me présente à vos suffrages pour le mandat législatif que vous allez conférer dans quelques jours.

Les opinions que je soutiendrai au Corps législatif de

ma parole et de mon vote peuvent se résumer en quatre points : pas de révolution, pas de guerre, progrès, liberté.

I. PAS DE RÉVOLUTION. — Je n'appartiens à aucun parti. Ma conviction est que des révolutions nouvelles seraient funestes, entraveraient les progrès matériels, prépareraient une réaction plus déplorable que celle que nous avons vue après 1848 ¹. Je suis persuadé, au contraire que le développement régulier de l'état actuel amènera pour la France une situation ² où le pays fera, par la main de son gouvernement, sa propre volonté, et réalisera sans secousses les plus profondes réformes.

II. PAS DE GUERRE. — La guerre serait, selon moi, aussi funeste qu'une révolution. Elle arrêterait le progrès politique qui tend à s'accomplir ; elle mettrait au hasard les destinées de la patrie ; elle épuiserait le pays.

Comme conséquence d'une politique pacifique, je veux la réduction des forces militaires à ce qui est indispensable ; je veux la fin de cet état de paix armée qui ruine le Trésor ; je veux la diminution de ces énormes contingents militaires, qui obligent d'ajourner des réformes urgentes et font peser sur le pays le poids d'une accablante conscription. Au lieu d'imposer à nos énergiques populations un service militaire de neuf ans, je crois qu'il serait possible de rendre, après un temps de service très limité, à leurs familles et à leurs travaux les jeunes gens qui ont acquitté leur dette envers la patrie.

1. Dans le manuscrit de Renan, la phrase s'achevait ainsi : « [des révolutions nouvelles] abaisseraient les caractères, créeraient à la France une grande infériorité à l'égard de l'étranger. » Ces mots ont été effacés.

2. Manuscrit de Renan : « une situation analogue à celle de l'Angleterre... » Mots effacés.

Je serais également opposé aux expéditions lointaines, qui ne rapportent pas à la France le prix de ses sacrifices. En ce qui concerne l'expédition de Rome, je voterais pour l'évacuation immédiate. Il est temps de rompre la chaîne créée par la triste expédition de 1849, œuvre du parti clérical. Si le pape veut être un souverain temporel, qu'il se maintienne, comme tous les souverains, par une entente avec ses sujets, et par une armée recrutée dans ses États. Il n'est pas juste que nous dépensions chaque année des millions, et que nous envoyions des milliers de soldats pour soutenir un pouvoir étranger.

III. PROGRÈS. — Je veux un contrôle rigoureux du budget et des finances, la publicité pour les séances des assemblées départementales et communales, la fin des dépenses improductives, le progrès de l'instruction publique, et en particulier le développement de l'instruction du peuple ¹. Dans la répartition de l'impôt, je veux plus d'équité ². La terre a été jusqu'ici trop chargée, je

1. Le manuscrit de Renan contenait le passage suivant supprimé : « Je veux le développement de l'instruction du peuple gratuite. Il faut que tout citoyen puisse recevoir dans son enfance le degré d'éducation sans lequel il est à peine un homme. Je crois que ce résultat peut être atteint sans aucune des mesures pénales qu'on emploie dans les autres pays pour forcer les parents d'envoyer leurs enfants aux écoles. Je veux l'amélioration du sort des instituteurs, de ces courageux et honnêtes citoyens, si pleins de dévouement, et auxquels on marchandait encore le pain de tous les jours et le repos de la vieillesse. »

2. Manuscrit de Renan : « Je veux que l'impôt porte sur la richesse et lui soit autant que possible proportionnel. La société garantit à l'homme deux choses, sa personne et ses biens. Pour payer ces deux garanties, l'homme doit à la société deux sortes de services : 1° le service personnel (le service militaire qui doit être le même pour tous) ; 2° l'impôt qui doit être proportionnel à ce que la société garantit à l'homme, c'est-à-dire à sa fortune. » Passage supprimé.

prêterais les mains à toute mesure qui aurait pour objet de la dégrever, en faisant supporter une partie des charges aux capitaux qui en sont actuellement exempts.

IV. LIBERTÉ ¹. — Je veux la plus grande extension possible de la liberté de la presse, de la liberté de réunion, de la liberté d'association ². Dans les questions religieuses, je ne demande que la liberté. Pour le présent, je veux que le prêtre soit maître dans son église, mais reste étranger aux affaires de la commune et à la politique. Dans l'avenir, je veux la séparation de l'Eglise et de l'Etat ³.

1. Manuscrit de Renan : « La liberté est en toutes choses le but auquel il faut tendre ; je la veux en tout aussi grande que possible. »

« Je veux la décentralisation administrative. » Passage supprimé.

2. Manuscrit de Renan : « La liberté d'association doit être entière. Cette liberté renferme la solution future de tous les graves problèmes sociaux qui ne deviennent menaçants que quand on les empêche de se poser librement ou qu'on veut les résoudre par l'autorité de l'Etat. » Passage supprimé.

3. Manuscrit de Renan : « Dans les questions religieuses je veux également la liberté. Cette liberté ne sera complète que quand l'Etat et l'Eglise se seront séparés. La religion est une de ces choses dont l'Etat doit arriver à ne pas s'occuper, ainsi que cela a lieu aux Etats-Unis d'Amérique. Chacun alors choisira son culte, en rétribuera les ministres, participera directement au gouvernement et à l'administration de son église. Il s'agit de trouver le moyen d'arriver le plus tôt possible à ce but ; pour cela les longues études que j'ai faites des questions religieuses ne seront peut-être pas inutiles. Comme mesure de transition, je favoriserai tout ce qui tendra à tirer le clergé inférieur de l'état précaire où l'ont mis en France le concordat et les articles organiques. Je suis persuadé que la liberté suffira pour résoudre ces questions difficiles. La conscience est le domaine par excellence de la liberté ; toute contrainte doit être bannie. » Passage supprimé.

Vous pouvez être sûrs ¹, chers concitoyens, que vous trouverez en moi un défenseur zélé des intérêts du pays. Mon indépendance est bien connue; toute ma carrière est une garantie à cet égard. Je me rendrai avec empressement aux réunions publiques et privées où vous m'inviterez, pour vous donner les explications que vous pourrez désirer.

ERNEST RENAN.

Ces éclaircissements, Renan les fournit en effet à ses électeurs, allant les visiter de commune en commune, car il se donne à eux de tout cœur et il ne manque volontairement aucune réunion.

Tant de zèle alarme ses concurrents. Ils avaient regardé sa candidature comme une fantaisie de savant. Voici qu'elle s'affirme chaque jour plus sérieuse et plus redoutable.

Aussi les attaques, les injures et les diffamations ne lui sont plus épargnées. M. de Jouvencel, radical, accuse Renan de faire le jeu de M. de Jaucourt,

1. Dans le manuscrit de Renan, on lisait d'abord : « Quoique je n'aie pas été jusqu'ici directement mêlé à la politique, ma vie a été consacrée à des travaux qui tiennent de très près à la politique.

Sorti de la classe populaire, j'en connais les besoins.

Je n'appartiens à aucun parti; je ne cherche que le progrès de la France et de l'esprit humain.

Je n'ai pas d'ambition; la recherche de la vérité suffit à mon bonheur.

Si vous me nommez, vous porterez à la Chambre, non un homme avide de pouvoir et d'honneurs, voulant faire sa carrière de la politique, jouant des parties d'échecs avec les affaires du pays, mais un défenseur de vos intérêts, impartial, indépendant, uniquement attentif à ce qui peut être utile à la patrie. » Passage supprimé.

candidat officiel. A cette insinuation, *l'Empire libéral* répond d'une manière assez vive, en rappelant les précédents échecs de M. de Jouvencel, son origine nobiliaire, ses habitudes d'aristocrate peu compatibles avec des opinions démocratiques¹.

Ces personnalités blessent Renan profondément. S'il oppose à la calomnie la conscience la plus sereine, il ne veut pas qu'elle touche ses adversaires. Et c'est pour lui le prétexte d'une lettre au directeur de *l'Empire libéral*, la plus digne en vérité qu'on ait jamais écrite en de telles circonstances² :

Monsieur,

Vous avez bien voulu soutenir ma candidature dans votre journal. Comme on devait s'y attendre, la passion est venue se mêler à la lutte. Quoique je ne sois pas votre collaborateur, on s'obstine de tous les côtés à m'attribuer la responsabilité des articles de polémique électorale qui paraissent dans *l'Empire libéral*. Permettez-moi donc de vous demander d'adopter pendant quelques jours l'esprit que j'ai coutume de porter dans tous les débats. Ce n'est nullement celui du publiciste de profession ; mais vous avez, vous le savez, à soutenir un philosophe ; vous allez en porter les conséquences ; pendant quelques jours, ce philosophe, devenu votre candidat, va vous obliger à ne combattre qu'avec des armes mouchetées.

Je crois être l'homme de mon temps qui a été le plus injurié et le plus calomnié. J'ai complètement vaincu l'injure et la calomnie par mon silence. Jamais je n'ai

1. *L'Empire libéral*, 8 mai 1869.

2. *L'Empire libéral*, 12 mai 1869.

rien répondu, jamais je n'ai commis ce qu'on appelle une personnalité. Puisque pendant quelques jours je vais être, malgré moi et contre toute vérité, tenu pour l'inspirateur de la chronique électorale de votre journal ; laissez-moi vous demander d'observer dans cette chronique la règle que j'ai toujours suivie. Ne prononcez pas le nom de mes honorables concurrents ; ne faites pas la moindre allusion à leur personne, à leurs paroles, à leurs actes.

Je n'ai accepté l'idée d'une candidature que par un vrai sentiment du devoir et parce que je ne veux pas qu'il soit dit un jour que j'ai reculé devant les conditions de la vie publique. Mais je ne veux pas sortir de mon caractère. C'est à messieurs les électeurs qu'il appartient de juger quel est celui des candidats qui représente le mieux l'opinion du pays.

ERNEST RENAN.

Après cet exemple de haute probité politique, Renan se devait de donner à ses électeurs un autre enseignement : celui de la bonté.

Pour venir en aide à madame Labenska, dont le mari avait trouvé la mort en cherchant à sauver un de ses ouvriers, il organise une conférence payante. Le sujet choisi par lui en dehors de toute considération politique est : *Turgot*¹. Jamais le maître ne s'était haussé encore à une si émouvante simplicité.

La foule n'est pas insensible au charme de la modération, à une grande dignité de caractère. Les encouragements viennent à Renan, si nombreux et si

1. Conférence publiée dans les *Mélanges religieux et historiques*, p. 411.

cordiaux qu'il écrit à Nefftzer une lettre pleine d'espérance¹.

La Ferté-sous-Jouarre, 14 mai 1869.

Mon cher ami,

Tout va bien, très bien ; je réussis mieux que je ne devais l'espérer. Je parierais un contre un le succès. Jouvenel ne veut pas se rallier à moi ; mais il y sera amené par la force des choses et la volonté de son propre

1. Lettre inédite communiquée par madame Nefftzer-Heim.

Le même jour Renan écrit à Bersot pour lui demander le concours des *Débats*. Cette lettre est une des plus originales que nous publions. Renan y fait preuve d'une réserve et d'une modestie assez rares en temps d'élection.

La Ferté-sous-Jouarre, 14 mai 1869.

« Mon cher ami,

« Voici comment j' imagine que vous pourriez présenter ma candidature :

« M. R... est un homme d'imprévu... Il est difficile d'avance de prédire son développement... Pour s'être occupé surtout du passé, M. R... n'est pas resté étranger au XIX^e siècle. Il y a réfléchi... Ses *Questions contemporaines*... Ce n'est donc pas avec trop d'étonnement que nous avons appris sa candidature en Seine-et-Marne.

« La circonscription où il se présente est celle qui envoyait à la Chambre La Fayette, Portalis. C'est l'un des pays les plus libéraux de France en politique et en religion. Nous souhaiterions que M. R.... réussit. Nous croyons qu'en certaines questions, il pourrait être de bon conseil. M. R.... n'est pas un radical ; les divers partis ont contre lui des griefs. Il y a un parti qui n'a pas de grief contre lui, le parti de la liberté. Nous désirerions vivement que les électeurs de Seine-et-Marne soient de cet avis. Si nous sommes bien informés, sa réussite aurait des chances sérieuses. M. R.... a ainsi résumé son programme : Pas de révolution, pas de guerre, Progrès, Liberté. C'est sûrement là le programme du pays où il se présente et peut-être de la province en général. Si M. R.... devenait un jour le représentant de l'esprit libéral,

parti. Appuyez-moi, votre opinion reproduite ici aura beaucoup de poids. J'ai déclaré que si Jouvencel a plus de voix que moi, je me retirerai. Jouvencel ne m'a pas encore fait la même déclaration. L'esprit de ce pays est profondément libéral et indépendant, inexpérimenté, mais plein de bon sens et de droiture, et anticlérique au plus haut degré. J'y suis parfaitement accueilli ; mais je m'y suis pris bien tard.

Tout à vous,

E. RENAN.

tel que l'entend la province, en opposition avec l'esprit radical de Paris, nous n'en serions pas trop surpris... En attendant, M. R.... suit consciencieusement toutes les réunions publiques de la circonscription de Meaux et Lagny ; il y prend un singulier plaisir, et il paraît qu'il y obtient des succès dont il se montre très fier.

« Vous m'avez forcé à vous écrire ces choses. Le fait est que rien n'est si amusant que la vie que je mène, si elle n'était de nature à vous tuer en un mois. Vous ne pouvez vous imaginer rien de plus étrange. Le résultat est incertain ; je parierais à peu près un contre un.

« Votre note sera reproduite ici et m'appuiera beaucoup.

« Sûrement une bonne platitude aurait plus d'effet. Mais je ne peux vous demander cela.

« Tout à vous.

« E. RENAN. »

(Lettre communiquée par M. Taphanel, conservateur de la Bibliothèque de Versailles). — Bersot se rendit à la prière de son ami, en consacrant à sa candidature un article qui suit de très près les termes de la lettre ci-dessus publiée. (*Journal des Débats*, lundi 17 et mardi 18 mai 1869.)

Renan se préoccupait vivement des appréciations dont sa candidature faisait l'objet dans les journaux de Paris. Le *Siècle* (14 mai) lui ayant consacré une notice désobligeante, il écrivit à Carnot pour en savoir les raisons. Celui-ci lui répondit (17 mai) : « Je me suis plaint au *Siècle* de l'article dont vous avez en effet droit de vous plaindre ; c'est l'œuvre d'une plume malhabile, qui ne sait pas garder la mesure. Le rédacteur du bulletin m'a promis satisfaction... »

Afin de réparer le dommage que lui avaient causé ses atermoiements du début, Renan accumule les réunions publiques et privées. On l'entend tour à tour à Crécy, à Couilly, à Croissy, à Crouy, à Lizy, à Mitry, à Dammartin, à la Ferté-sous-Jouarre, à Meaux, à Lagny. Il y fait applaudir ses idées, l'élégance de sa parole, un très heureux esprit de repartie¹.

Quel programme y développe-t-il ? Celui de sa première circulaire électorale : *Pas de révolution, pas de guerre, progrès, liberté*. Surtout il tient à affirmer son indépendance politique. Quelques lignes de lui, jetées sur le papier au hasard de l'inspiration, et qui le guidaient peut-être dans ses discours improvisés, sont pour nous à cet égard un témoignage précieux².

1. L'*Empire libéral* rapporte l'incident suivant : « Quelques électeurs, non dans le but de s'instruire, mais afin de lui tendre un piège, lui avaient adressé plusieurs questions qu'ils supposaient très embarrassantes ; mais M. Renan, qui joint à un esprit très heureux de repartie une grande droiture de cœur, a répondu avec tact, et les taquineries dont il était l'objet lui ont valu de nouvelles ovations. »

2. Nous reproduisons ci-dessous ces notes extraites d'un carnet et de divers papiers.

« Miracle, moi dont grosse erreur est de n'y pas croire, j'y crois en temps d'élection. Allons, allons, je ne désespère pas que dans huit jours, je ne sois le candidat de Mgr l'évêque de Meaux. »

« Opposition — gouvernement — tiers-parti. Etat actuel. Pas d'histoire ni hypothèses sur l'avenir. »

« Tirer le meilleur parti. »

« Opposition à révolution, réaction, coup d'Etat, cercle fatal. »

« Convaincu que parti à tirer. Angleterre. Pays se gouvernant. »

Renan ne veut pas être un opposant irréductible. Dans les notes dont nous parlons, souvent la même pensée revient : *Opposition à révolution, réaction, coup d'Etat, cercle fatal*. L'opposition doit mener à la révolution, celle-ci à la réaction, le cercle est fatal.

Mais pour être respectueux de l'ordre et fidèle à la dynastie, faut-il s'interdire tout contrôle et renoncer à toutes garanties? Loin de là. *Conservateur, libé-*

« Conservateur. Libéral. Propos de candidat. »

« L'un suppose l'autre. Nations à liberté ne sont pas révolutionnaires. »

« Liberté est cause des révolutions. »

« Ni menace, ni approbation. Vous vous affaiblissez, si complaisance. »

« Conseil ; contrôle. »

« Modéré, cavalier arabe (*sic*). »

« Indulgence ; on ne veut que pas une seule faute. Qui ? »

« Extérieur. Guerres, mais funestes. »

« Les 3 causes. »

« Diminution des charges. »

« Expéditions lointaines. »

« Rome. »

« Alliances. Orient. »

« Détails. Instruction publique. »

« Droit à la lumière. »

« Société de protection. »

« Décentralisation. »

« Octrois. »

« Impôt proportionnel à la richesse. Ma théorie. Intérêts locaux. »

« Pas ambitieux, jouer aux échecs. »

« Observateur, bon conseil. »

« Concorde. »

« Démocratie, chose sérieuse. Tous efforts sont nécessaires. Inséparable de morale, liberté, ordre, cœur, sentiments généreux. Ce n'est pas œuvre vulgaire que je vous convie. »

« Ni menace, ni approbation. »

ral, propos de candidat... Angleterre, pays se gouvernant... Convaincu que parti à tirer du gouvernement actuel... Ni menace, ni approbation ; vous vous affaiblissez si complaisance.

Ainsi Renan entendait justifier son attitude vis-à-vis de l'Empire, éloignée de toute opposition systématique comme de toute adhésion servile. Par le développement logique des institutions d'alors, il espérait atteindre dans son essence le régime d'autorité et lui substituer un gouvernement de libertés parlementaires. Programme dont la modération n'excluait, selon lui, ni l'audace, ni la difficulté. *Démocratie, chose sérieuse. Tous efforts sont nécessaires. Inséparable de morale, liberté, ordre, cœur, sentiments généreux. Ce n'est pas œuvre vulgaire que je vous convie.*

La circulaire du 19 mai 1869, envoyée aux électeurs à la veille du premier tour de scrutin, renouvelle et précise ces déclarations¹.

On y lisait :

Vous voulez le progrès régulier, vous ne voulez pas la

1. La circulaire commence ainsi :

« Chers concitoyens,

« La période où les réunions publiques sont permises est finie. Ces nombreuses réunions dont je n'ai manqué volontairement aucune, et où vous m'avez accueilli avec tant de bienveillance, m'ont appris à vous connaître. Eh bien ! chers concitoyens, je suis plus convaincu que jamais que mes principes politiques sont ceux de la majorité du pays éclairé et intelligent, avec lequel je viens de me trouver en communication si intime. »

révolution. Vous voulez améliorer, vous ne voulez pas détruire. Vous voulez contrôler, conseiller, contenir le gouvernement; vous ne voulez pas l'entraver, vous ne voulez pas l'affaiblir. Tel est exactement le sens de ma candidature. Je ne suis pas un homme de révolution; je suis l'homme du progrès, du progrès accompli avec l'aide du temps et sans secousse. Je suis aussi démocrate que qui que ce soit, mais je veux que la démocratie soit quelque chose de grand, de libre, de sage, de glorieux; je veux qu'elle soit le règne de la raison, non du désordre, l'augmentation de la richesse publique, non la ruine publique. Et pour atteindre ce but, je crois que le meilleur moyen n'est pas de faire au gouvernement une guerre acharnée, une guerre dont le but non avoué serait le renversement de l'état de choses établi, plutôt que de tirer le meilleur parti de la situation présente, d'arriver par des élections indépendantes à montrer bien exactement au gouvernement l'esprit et la volonté du pays ¹.

1. Voici la suite et la fin de cette profession de foi :

« On vous dira peut-être que les opinions libérales modérées que je professe ne sont pas celles qui dans une assemblée ont chance de contribuer au progrès politique du pays. Ou bien vous êtes contents du gouvernement, vous dira-t-on, ou bien vous en êtes mécontents. Si vous êtes mécontents, votez pour le candidat de l'opposition; si vous êtes contents, votez pour les candidats qui n'avouent aucune intention nette d'opposition.

« Non, chers concitoyens, le bon sens depuis longtemps a dit que la vérité est entre les extrêmes; je suis persuadé que, dans l'état politique actuel de la France, le seul parti qui ait de l'avenir est ce qu'on appelait autrefois le centre gauche, ce qu'on appelle maintenant le tiers-parti. Je crois que c'est ce parti qui travaille au progrès, qui représente l'opinion moyenne de la France et en particulier de notre circonscription. En émettant un vote dans ce sens, vous ne faites pas une menace, vous ne faites pas non plus un acte de complaisance; vous ne donnez pas, comme l'on dit, une leçon au gouvernement; vous n'approuvez pas non plus la con-

A ces ouvertures, les électeurs répondirent aux scrutins des 23 et 24 mai de la manière suivante :

2^e circonscription de Seine-et-Marne. Inscrits, 30.819. Votants, 27.652.

M. de Jouvencel (démocrate rad.), 8.650.

M. de Jaucourt (officiel), 6.621.

M. Renan (tiers-parti), 6.010.

M. de Moustier (orléan. cath.), 4.097

M. Geoffroy (impérialiste indép.), 1.654.

Baron d'Avène, 524.

Bulletins blancs ou nuls, 96.

Malgré cet échec relatif, Renan ne se désista point. En vain quelques amis l'engagent à renoncer à la lutte pour assurer la défaite du candidat officiel. Ernest Picart lui écrit : « C'est ma doctrine et je crois la vôtre. *Hodie illi, cras tibi*¹. » Henri Martin le conjure de réfléchir avant de prendre un parti. « Vous êtes dans votre droit personnel vis-à-vis de M. de Jouvencel ; c'est à vous de décider si vous

duite du gouvernement. Vous faites acte de citoyens libres ; vous déclarez que vous voulez à la fois le respect et le contrôle, l'ordre et la liberté, la conservation et le progrès. Croyez-le, chers concitoyens, là est la justice, là est la vérité.

ERNEST RENAN.

1. Lettre d'Ernest Picard (26 mai 1869) jointe aux papiers et manuscrits de Renan légués à la Bibliothèque nationale.

userez de ce droit jusqu'au bout¹. » Enfin le *Siècle* insinue que si Renan maintenait sa candidature, sa conduite serait sévèrement appréciée par l'opinion publique.

Mais le maître ne se laisse impressionner ni par les conseils, ni par les menaces. Pourquoi céderait-il la place à M. de Jouvencel? Celui-ci non seulement représente une autre opinion, mais lui a fait au premier tour une guerre à outrance, refusant de prendre à son égard aucun engagement.

Au directeur du *Siècle*, Renan adresse cette protestation² :

27 mai.

Monsieur,

Vous dites que si je ne retire pas ma candidature devant celle de M. de Jouvencel, « ma conduite sera sévèrement appréciée par l'opinion publique. » Vous ignorez sans doute qu'avant l'ouverture du scrutin, j'ai fait plusieurs appels à la conciliation, qui n'ont pas été entendus.

Trois fois, dans des réunions publiques, à Lagny, à

1. Lettre d'Henri Martin, 2 juin 1869 (même fonds).

2. Le *Siècle* (29 mai 1869).

M. de Jouvencel ne laissa pas, sans y répondre, passer cette protestation. Dans une lettre publiée dans le *Siècle* du 1^{er} juin 1869, il reconnaît bien n'avoir pris aucun engagement vis-à-vis de Renan, mais il cherche en même temps à justifier son refus. Renan était venu en pleine période électorale diviser les voix de l'opposition; il était appuyé par un journal qui, au second tour de scrutin, non seulement n'aurait pas suivi Renan s'il s'était désisté, mais aurait continué d'attaquer de plus belle le candidat radical.

Couilly, à Crécy-sur-Ourcq, des électeurs m'ont posé la question suivante :

« Que feriez-vous si M. de Jouvencel avait plus de voix que vous au premier tour de scrutin? »

Trois fois j'ai répondu :

« Je me retirerai, à la condition que M. de Jouvencel prenne l'engagement réciproque. »

Trois fois, devant des milliers de personnes, M. de Jouvencel a refusé de prendre cet engagement et a déclaré que nous restions entièrement libres.

Vous voyez donc que la liberté dont j'userai en me présentant au deuxième tour de scrutin m'a été octroyée par M. de Jouvencel lui-même.

Agréez, monsieur, etc...

Renan s'imaginait d'ailleurs de très bonne foi avoir les meilleures chances. Les électeurs l'assurent de leur dévouement, lui prodiguent les conseils, lui promettent une revanche¹. Il écrit à Nefftzer : « Le succès du candidat officiel est impossible, je vous le garantis. Je reçois de tous côtés de telles sollicitations de la part de personnes qui n'avaient pu voter pour moi au premier tour, que j'aurais manqué à mes devoirs, si (étant libre de tout engagement), je ne poussais la campagne jusqu'au bout². » Son beau-frère Arnold Scheffer applaudit à ses efforts et ranime son zèle : « Vous avez presque enlevé la position par votre talent et votre influence personnelle. Mais ne

1. V. une lettre très curieuse de M. Buclez, tapissier à La Ferté-sous-Jouarre (26 mai 1869), jointe aux papiers et manuscrits de Renan légués à la Bibliothèque nationale.

2. Lettre inédite de Renan à Nefftzer (29 mai 1869) communiquée par madame Nefftzer-Heim.

vous fiez pas exclusivement à l'effet produit précédemment et agissez activement de la plume et de la parole¹. »

Hélas, tous ces espoirs devaient se trouver démentis. La dernière circulaire du 11 mai 1869 ne valait plus que comme une manifestation d'indépendance et de courage.

Après avoir rappelé les principes généraux de sa politique², Renan s'en prenait (trop tard, il est vrai) aux allégations tendancieuses de ses concurrents :

La calomnie s'est efforcée et s'efforcera encore de déni-

1. Cf. les lettres d'Arnold Scheffer à Renan jointes aux papiers et manuscrits légués à la Bibliothèque nationale.

2. La circulaire commence ainsi :

« Chers concitoyens,

« Les nombreux suffrages dont vous m'avez honoré au premier tour de scrutin et les vives insistances d'un grand nombre d'entre vous me déterminent à maintenir ma candidature.

« Mes principes vous sont connus : Pas de révolution ; Développement régulier de nos institutions dans le sens libéral ; Economie et contrôle rigoureux des finances ; Politique pacifique qui permette l'honneur de la France étant sauf) de grandes réductions dans le budget de la guerre et une diminution considérable des charges de la conscription ; Forte augmentation des ressources de l'instruction publique ; Dégrèvement de la propriété foncière trop lourdement imposée.

Au-dessus de tout cela, un esprit général de modération et de mesure, une grande aversion pour toutes les opinions extrêmes, une parfaite indépendance, non seulement à l'égard du gouvernement, mais (chose plus difficile peut-être) à l'égard des partis ; un dévouement entier aux intérêts du pays, que je voudrais étudier par des relations continues avec vous. Voilà quelle serait ma ligne de conduite. »

grer mes intentions et mes actes. On vous dira que je suis candidat « semi-officiel » ; n'en croyez rien : entre l'administration et moi, nulle entente, nulle attache. Je suis un candidat de l'opposition libérale modérée.

Mais pour ne pas paraître sacrifier à l'opinion une amitié précieuse (celle du prince Jérôme Napoléon), il ajoutait :

On vous dira que j'ai des relations avec des personnes du gouvernement. C'est vrai, et j'en aurai plus encore si vous me chargez de votre mandat. Comment voulez-vous que je défende vos intérêts si j'évite systématiquement de voir les personnes qui les ont entre les mains ?

Et pour conclure, cet appel à la sagesse et au patriotisme :

Elevez-vous au-dessus des détails mesquins qui se mêlent toujours à une élection. Ne considérez que les besoins de la patrie, si intéressée à ce que la Chambre soit composée d'hommes indépendants, éclairés, réfléchis, également exempts et de l'esprit rétrograde qui voudrait nous ramener vers le passé, et des complaisantes faiblesses qui perpétueraient les abus du présent, et des imprudences révolutionnaires qui compromettraient l'avenir.

Vains efforts ! Depuis le premier tour de scrutin, la lutte se trouvait circonscrite entre le candidat de l'opposition radicale et le candidat officiel. Entre ces extrêmes, la politique de conciliation de Renan, libérale et modérée, ne pouvait plus guère rallier que les suffrages d'une minorité assagie.

C'est ce qu'allait démontrer le scrutin du 6 juin.

M. de Jouvencel (radical), 10.450 voix.

M. de Jaucourt (officiel), 9.167 voix.

M. Renan (tiers-parti), 6.886 voix.

M. de Jouvencel était élu.

*
* *

Dans une notice jointe aux papiers et manuscrits du maître, légués à la Bibliothèque nationale, madame Renan s'exprime ainsi sur les causes de l'échec de son mari : « Sa candidature fut posée trop tard. Surtout il ne voulut pas faire les sacrifices d'opinion nécessaires pour réussir auprès du suffrage universel. »

En ces lignes tient la moralité de la campagne électorale de 1869.

Pour avoir hésité à se présenter aux suffrages de ses concitoyens, Renan se heurta à des combinaisons plus ou moins arrêtées¹ ; il donna prise aux calom-

1. Un de ses plus chauds partisans, M. D. Charriou, rédacteur à *l'Empire libéral*, lui écrivait quelques années plus tard (24 août 1874) : « Si vous vous étiez décidé huit ou dix jours plus tôt, si vous aviez fait aussi ce que je voulais, une conférence dans chacun des chefs-lieux de canton, à l'instar de celles de Meaux et de Lagny, pour faire savoir aux populations meldoises que le Renan qui leur parlait était bien le Renan que le clergé avait tant de fois maudit, la victoire était certaine. »

nies de son concurrent radical, qui l'accusait d'être venu pour diviser au profit du candidat officiel les voix hostiles au gouvernement.

Mais surtout Renan refusa de flatter les passions antidynastiques de la majorité. Et la nuance particulière de son opposition, qui portait sur le fond plus que sur la forme, fut la cause la plus décisive de son échec.

La politique électorale est faite de violences et de compromissions; elle veut qu'on force ses sentiments, qu'on cède aux exagérations de la pensée et du langage. Renan ne consentit jamais à ces excès. Il eut cette coquetterie de rester lui-même en face du suffrage universel. Attitude que la foule ne pardonne pas aisément!

A des électeurs pleins de haine contre l'Empereur et son entourage, il se présentait comme un homme poli, indulgent, incapable de déclamation. On l'invitait aux représailles contre un régime détesté. Et il répondait : « Gouverner les hommes est une tâche ingrate et difficile... Si la Providence venait à faire échoir le pouvoir entre les mains de l'opposition, celle-ci serait bien heureuse de rencontrer un peu de cette indulgence qu'elle refuse au gouvernement impérial ¹. »

1. Extrait d'une lettre de M. Guertebois, ingénieur civil, à Renan où il lui rappelle ces propos (18 mai 1869).

Cette franchise s'aggravait d'ailleurs d'autres causes de suspicion aux yeux d'une majorité inquiète. Renan était l'ami intime du prince Jérôme Napoléon. Le sous-préfet de Meaux, M. Ferré-Pisani, parent d'un officier d'ordonnance du

Cependant il ne tenait qu'à Renan de rassurer une majorité inquiète et de connaître les joies d'une bruyante popularité. Il pouvait exploiter, au point de vue électoral, sa destitution de professeur au Collège de France et déchaîner à son profit les passions anti-cléricales, souvent vives dans l'âme du peuple. Mais toujours il préféra à des succès trop faciles le triomphe de ses idées.

Même probité, même loyauté dans ses relations avec ses adversaires. Chatouilleux pour ceux-ci, jusqu'à désavouer à l'occasion le journal de son parti¹, il affecte contre les injures et les diffamations l'indifférence la plus complète.

On fait courir le bruit qu'il est vendu au gouvernement, que ses circulaires ont été adressées aux électeurs avec des bandes de la sous-préfecture². C'est à peine s'il daigne entendre ces rumeurs.

Le prince, ne dissimulait pas ses prévenances pour l'auteur de la *Vie de Jésus*. « De tout cela, écrit un témoin oculaire, nous avions conclu que Renan était l'homme du prince Napoléon et peut-être le candidat agréable à l'Empereur. » (Extrait d'une lettre de M. Droz à M. Jean Psichari, 7 avril 1904.)

1. Voir *supra*, pp. 300-301.

2. M. Buclez, tapissier, lui écrit le 26 mai 1869 : « On vous dit tiers-parti, envoyé du gouvernement, autrement dit « vendu ». (C'est absurde!...) On va même jusqu'à dire et affirmer que vos professions de foi émanent de la sous-préfecture, etc. Répondez à tout cela. » — Mêmes avertissements sous la plume d'autres électeurs. (M. Meunier, 30 mai 1869; M. V. Meyer, La Ferté-sous-Jouarre, 27 mai 1869.) Enfin Arnold Scheffer le met en garde contre cette rumeur persistante : « Faites attention à ce bruit qui est fort répété et qui vous a déjà enlevé beaucoup de voix au premier tour... Le mot *semi-officiel* est le moyen employé avec le plus de succès pour combattre votre candidature. »

M. de Jouvencel l'accuse de pactiser avec le clergé. « *Miracle!* écrit Renan dans les brouillons dont nous avons parlé, *miracle, moi dont grosse erreur est de n'y pas croire, j'y crois en temps d'élection. Allons, allons, je ne désespère pas que dans huit jours je ne sois le candidat de Mgr l'évêque de Meaux*¹. »

Cette attitude pleine d'indulgence et d'ironie fut-elle comprise par des électeurs plus habitués aux déclamations brutales qu'aux jeux d'esprit d'un philosophe? On en peut douter, si l'on juge des mœurs d'hier d'après celles d'aujourd'hui. Les amis et les partisans du maître s'alarmaient d'ailleurs de ce singulier détachement. Ils n'avaient pas la confiance un peu naïve de Renan dans le bon sens et la pénétration du peuple. « Ne dédaignez pas trop, lui disait-on, les éreintements des goujats. Le peuple admire la force plus que l'élégance et la finesse²... »

Tous ces détails achèvent de donner à l'élection de 1869 sa signification véritable. Ils prouvent (s'il était besoin de prouver) qu'entre un philosophe et des politiciens la lutte est inégale. Surtout ils laissent entrevoir de quels scrupules, de quelle magnifique probité la conscience d'un sceptique était capable.

Mais, cet hommage rendu à la morale, il ne faut pas oublier que le suffrage universel de 1869 a répudié Renan comme candidat du tiers-parti, pour élire à près de quatre mille voix de majorité le représentant

1. V. *supra*, p. 304, note 2.

2. Extrait d'une lettre de M. Douen à Renan (20 mai 1869). (Fonds Renan, Bibliothèque nationale.)

de l'opposition radicale. On aurait donc tort de prétendre que le maître dut son échec à ses seuls raffinements.

Heureuse aventure ! Tout candidat vaincu peut dès lors trouver dans le sort de Renan une consolation propice. Qui n'aime à se donner en face de la foule ignorante le rôle du sage incompris ?

LA CANDIDATURE DE RENAN AU SÉNAT
(BOUCHES-DU-RHÔNE 1878).

Il semble que l'expérience de 1869 ait découragé Renan d'autres entreprises politiques. Certes il ne voulut point paraître céder au ressentiment et jamais il ne déclina par la suite une offre de candidature. Mais il avait trouvé une formule ingénieuse pour échapper à la contrainte de nouvelles campagnes électorales. « Un mandat législatif, se plaisait-il à répéter, ne peut être ni recherché, ni refusé¹. » Prétexte qui lui permettait d'attendre, sans crainte d'être surpris, que le suffrage universel vînt à lui.

A l'occasion, il avait d'ailleurs pour répondre aux

1. Cf. *L'Antéchrist*, préface, p. XLIX. Cf. ci-dessous une lettre de Renan aux directeurs du *Temps* et des *Débats* (30 décembre 1878). Cf. ci-après une lettre inédite de Renan à M. Lockroy.

ouvertures de ses amis des mots déconcertants. Jules Simon raconte qu'il fut une fois chargé d'offrir à Renan un siège au Sénat. Le maître était sur le point d'accepter. Simon lui demanda : « Voterez-vous avec nous ? » Il réfléchit plusieurs minutes et répondit : — « Assez souvent ¹. »

Des diverses candidatures que Renan accepta et soutint ainsi du fond de son cabinet, la plus sérieuse paraît avoir été celle de Marseille en 1878. Celle-ci fut du moins le prétexte d'une profession de foi que Renan adressa à l'un de ses amis, qui l'avait sollicité de se présenter lors de cette élection sénatoriale dans les Bouches-du-Rhône. Cette lettre, publiée dans les journaux locaux, mérite d'être connue : elle marque l'adhésion loyale et ferme de Renan à la République, au lendemain même du 16 mai ².

24 décembre 1878.

Cher monsieur,

Votre lettre m'a touché profondément. Elle est, avec celle de M. R... ³, le principal motif qui me porterait à me présenter aux suffrages des électeurs sénatoriaux.

Mais je ne suis pas un trouble-fête ; je ne veux pas déranger les combinaisons déjà plus ou moins arrêtées. Je n'irai donc pas à la réunion du dimanche 29.

Ce ne serait que dans le cas où MM. les électeurs désireraient une candidature d'une autre nuance, une candi-

1. Cf. *Quatre Portraits*, par Jules Simon, p. 197.

2. Lettre publiée dans le journal *Le Peuple*, 26 et 27 décembre 1878.

3. Probablement M. Joseph Reinach. (Voir ci-après, p. 324, note 1.)

dature nettement libérale, sans attache avec les anciens partis, dévouée au progrès sous toutes les formes, sans menaces pour personne, que je pourrais être l'homme qui leur convient.

Je crois sincèrement que le développement des institutions républicaines est le seul parti possible pour notre pays. Mais je crois aussi que la vraie manière de servir la République est de procéder avec beaucoup de modération et avec un ardent désir de conciliation. La concorde, dans la mesure du possible, est la chose la plus nécessaire à la France.

Devant toutes les tentatives inconstitutionnelles, je serais d'une fermeté inflexible. Dans les questions d'instruction publique et des cultes, je serais ce que mon passé indique : l'homme de la liberté et du respect des consciences.

L'effort vers une conception plus épurée de la Religion est l'âme même de mes écrits ; j'essaierais, par mes actes, de la réaliser.

Mon programme, en un mot, différerait peu de celui de tant de sages qui, en ce moment, travaillent à nous préserver des deux fléaux les plus funestes : la Révolution et les Coups d'Etat.

Quand cette noble et intelligente population des Bouches-du-Rhône me croira bon pour représenter ses idées, j'en serai fier, car il n'est pas de collègue au monde dont je me réjouirai plus d'être le mandataire.

Croyez, en attendant, cher monsieur, que je suis vivement ému des sentiments que vous voulez bien m'exprimer et recevez l'assurance de mon plus affectueux dévouement.

E. RENAN.

Les Marseillais ne sont pas hommes à laisser passer l'occasion d'une « galéjade ». Une nouvelle lettre

parut dans les journaux sous la signature de Renan¹. Elle traduisait assez fidèlement les idées politiques du maître, mais le style était celui d'une plume malhabile, ignorante des nuances et banale. Une phrase surtout fut pénible à Renan : « Rien, je l'affirme, lui faisait-on dire, ne me serait plus flatteur que d'entrer pour quelque chose dans l'avenir et les magnifiques destinées de la vieille cité phocéenne ! »

Renan fut obligé de protester contre cette mystification. Il écrivit aux directeurs du *Temps* et des *Débats*.

1. Voici le texte de cette lettre apocryphe extraite du *Petit Marseillais* (26 et 27 décembre 1878) :

« En attaquant la superstition, afin d'en dégager la religion, en luttant avec persévérance pour l'affranchissement de l'esprit humain, ma pensée a toujours été que je travaillais autant que je pouvais à l'établissement de la République : aujourd'hui que nous possédons la République, je m'y attache avec toute l'énergie de ma raison. Si donc j'étais appelé à la servir dans la vie parlementaire, je m'acquitterais assurément de ce devoir avec autant de fidélité que de désintéressement.

« Je serais d'ailleurs extrêmement heureux de recevoir mon mandat des habitants des Bouches-du-Rhône. J'ai traversé Marseille plus d'une fois dans mes voyages, et cette ville a toujours exercé un attrait et un charme des plus vifs sur mon cœur et mon esprit ; je ne vois jamais, sans me sentir attiré vers elles, ces natures provençales si vives, si résolues, portées au Progrès par des élans si francs, si généreux. »

« Si elles me chargent de les représenter, le soin constant de mériter un tel honneur sera l'ambition et la tâche préférée de toute ma vie. Rien, je l'affirme, ne me serait plus flatteur que d'entrer pour quelque chose dans l'avenir et les magnifiques destinées de la vieille cité phocéenne.

« Marseille et la Provence, si elles m'appellent, peuvent donc compter, de ma part, sur un dévouement absolu. »

Paris, le 30 décembre 1878.

Monsieur,

Les journaux de Marseille ont publié ces jours-ci deux lettres sous mon nom :

L'une *contenant* ces mots : « La concorde, dans la mesure du possible, est la chose la plus nécessaire à la France », est bien de moi. L'autre, *commençant* par ces mots : « En attaquant la superstition, etc., » n'a pas été écrite par moi.

Elle renferme l'expression de sentiments qui, pour la plupart, sont bien les miens, mais avec des nuances dont je ne puis accepter les responsabilités.

Si je dois rendre quelque service dans une de nos assemblées, c'est à la condition d'y porter un esprit d'entière indépendance et de conciliation. « Un tel mandat ne peut être ni recherché, ni refusé », disais-je en 1869 et 1871. En tout cas, s'il peut être accepté, c'est à condition de n'y faire aucun sacrifice.

Figurons-nous les contemporains de Romulus Augustule s'arrachant les titres de Sénateur et de Vir illustre !
Veuillez agréer...

E. RENAN.

Une réunion préparatoire des délégués sénatoriaux eut lieu à Marseille le 29 décembre 1878 sans que Renan y assistât. Les candidats étaient : MM. Naquet, Barne, Jourde, Bouquet.

Quelques jours après, Renan écrivit à M. Lockroy, président de cette assemblée électorale, pour excuser son absence¹.

« Rien ne m'eût été plus doux que de m'expliquer avec MM. les électeurs sur ce qui importe le plus dans

1. Extrait du brouillon inédit d'une lettre, joint aux papiers et manuscrits de Renan légués à la Bibliothèque nationale.

ce moment à notre pauvre pays. Les explications eussent été franches, loyales, et je suis sûr que ceux de MM. les électeurs qui ne m'eussent pas accordé leur adhésion, m'eussent au moins accordé leur estime. Mais j'ai craint, en obéissant à des invitations étrangères au corps de MM. les électeurs, de commettre un acte d'ingérence indiscrete et d'avoir l'air de venir troubler tard des opérations électorales d'où il importe que toute présence importune soit bannie. »

Une nouvelle assemblée préparatoire désigna M. Barne comme candidat, le 4 janvier 1879. Celui-ci fut élu sénateur le lendemain ¹.

1. C'est vraisemblablement à cette même élection sénatoriale que se rapporte le passage d'une lettre de M. Joseph Reinach à M. Armand Dayot, président du Comité fondé pour l'érection du monument d'Ernest Renan à Tréguier... « Je fus chargé un jour par Gambetta d'offrir à Renan une candidature sénatoriale dans le département des Bouches-du-Rhône. Le patronage de Gambetta, c'était alors l'élection assurée. Renan refusa. Il avait été sous l'Empire candidat malheureux en Seine-et-Marne. Il avait dit adieu à la politique militante. Il aimait, admirait Gambetta. Quand je publiai mon histoire du ministère Gambetta, Renan m'écrivit (14 mai 1884) : « Votre volume est du plus haut intérêt. Il rend admirablement l'homme rare, disons mieux, unique, auquel il est consacré. J'ai beaucoup aimé Gambetta personnellement ; c'était une de mes grandes joies et de mes premières récompenses de me voir si délicatement compris par lui. J'espère bien qu'un jour je dirai tout ce que je pense de cette nature si pleine de vie et de charme. »

Et M. J. Reinach ajoute un peu plus loin : « Gambetta regretta fort que Renan eût refusé d'être sénateur en République. Il concevait le Sénat comme l'assemblée, non seulement des communes de France, mais de toutes les gloires littéraires et scientifiques. Il avait lu Platon avec le « père Hase », mais il n'aurait pas, comme Platon, reconduit Homère à la porte de la République. »

ANNEXES

ANNEXE I

Lettre de Renan à M. J. Morand, insérée dans le journal *Le Lannionnais* du 30 novembre 1890, pour démentir les propos du Journal des Goncourt.

Paris, 26 novembre 1890.

Ah! mon cher cousin, que je vous sais gré de vous indigner pour moi en ce temps de mensonge, de commérage et de faux racontars. Tous les récits de M. de Goncourt sur des diners, dont il n'avait aucun droit de se faire l'historiographe, sont de complètes transformations de la vérité. Il n'a pas compris et il nous attribue ce que son esprit, fermé à toute idée générale, lui a fait croire entendre. En ce qui me concerne, je proteste de toutes mes forces contre ce triste reportage. Quand je veux dire ma pensée sur le temps présent, je la dis toujours avec ma signature dans la *Revue des Deux-Mondes* ou dans le *Journal des Débats* ou dans mes volumes, tous publiés chez MM. Calmann-Lévy. Je ne reconnais pas ailleurs l'expression authentique de ma pensée.

Vous me dites qu'il y a des masses d'histoires apocryphes auxquelles j'aurais dû également opposer des dénégations. Ah ! mon pauvre ami, certainement, mais alors ma vie entière y aurait passé. Si depuis 1863, date de la publication de la *Vie de Jésus*, je m'étais mis à répondre à toutes les balivernes qu'on a dites sur mon compte, je n'aurais pas encore fini.

Ma philosophie est la vieille philosophie lannionnaise, maintenant, je crois, un peu changée, philosophie passablement rieuse, pétrie d'ironie et de bonne humeur.

J'ai pour principe que le radotage des sots ne tire pas à conséquence ; l'avenir n'en croira pas un mot, et s'il y croit, ma foi ! le nombre des erreurs auxquelles notre pauvre espèce semble condamnée est si énorme, qu'une de plus ou de moins ne signifie pas grand'chose.

Voilà la philosophie qui me tient en joie, surtout quand je garde encore, comme dans le moment présent, l'influence salubre de trois bons mois passés dans notre cher pays.

Dites donc à ces bonnes gens qui veulent absolument savoir sur moi des choses abominables : « On ne vous croira pas, beau sire. » Je vous autorise, du reste, à donner à ces lignes toute la publicité que vous jugerez à propos.

Croyez, etc.

E. RENAN.

ANNEXE II

Lettre de Renan à M. E. Yung, directeur de la *Revue politique et littéraire*, en réponse à l'article de Mazzini sur la *Réforme intellectuelle et morale*. (*Revue politique et littéraire* du 11 avril 1874.)

7 avril 1874.

Cher directeur,

Je vous remercie de m'avoir communiqué la traduction de ces belles pages de Mazzini, que je connaissais déjà par la *Fortnightly Review*. Le haut sentiment qui les remplit m'avait frappé ; l'illustre penseur italien a eu le tort de croire que dans cet ordre d'aspirations élevées il avait en nous un adversaire.

En ce qui concerne les citations de mon livre, je regrette que M. Mazzini n'ait pas observé une nuance. Les phrases qu'il reproduit sont presque toutes empruntées à une partie de mon essai où, pour mieux montrer les côtés divers de la question, j'avais introduit deux interlocuteurs, exposant chacun à leur point de vue les manières

opposées dont on peut concevoir la réforme de la France. J'avais soigneusement guillemeté ces deux développements, pour bien montrer que ni l'un ni l'autre ne représentait ma pensée.

Un dissentiment plus réel entre nous et le grand agitateur de l'Italie est la façon dont il entend la religion ou plutôt la métaphysique. M. Mazzini pense que la vraie idée religieuse du temps une fois trouvée, cette idée pourrait être imposée aux foules comme un devoir et arriverait légitimement à dominer dans l'ordre des faits par la politique. Nous ne le croyons pas. Le royaume de l'idéal est celui de la liberté absolue. La société n'a pas plus le droit d'imposer aux individus des opinions métaphysiques que des goûts en fait d'art et de littérature. Les religions futures (s'il doit y en avoir) devront se contenter de ce que nous accordons aux religions du passé, je veux dire le respect et l'entière indépendance de leurs développements intérieurs.

Croyez à toutes mes amitiés.

E. RENAN.

ANNEXE III

Lettre de Renan à M. Moreau-Chaslou (au sujet d'un rapport de M. J. Cambon sur la Séparation de l'Église et de l'État) dans *Le Public*, 21 avril 1869.

Cher monsieur,

Je vous remercie des deux pièces si profondément étudiées que vous avez eu la bonté de me communiquer. Je partage entièrement l'esprit qui les a inspirées. Quant au détail et à l'application, il faudrait un livre pour tout dire ; la matière est immense, délicate. Nous en causerons quand vous voudrez.

Il est clair que l'idéal vers lequel il faut tendre est la liberté et la séparation ou, pour mieux dire, un état social où sans trop affaiblir l'État les citoyens soient libres de s'associer, en dehors de l'État, sous toutes les formes et pour toutes les fins. La question d'organisation religieuse n'est qu'un cas particulier de la question de l'association en dehors de l'État, question des plus délicates

dès que l'association devient propriétaire et qu'on admet, contrairement à l'idée que le moyen âge se faisait de l'Église, que l'association peut se rompre et dépend du libre suffrage de ses membres.

En tout cas, nous sommes loin de la réalisation d'un tel idéal. Il y faut tendre sans croire qu'on y touche. Dans l'état actuel des choses, je pense que ce que l'État a de mieux à faire, c'est de se désintéresser de plus en plus des questions religieuses, de laisser l'Église tenir ses conciles, faire de nouveaux dogmes, de nouvelles lois ecclésiastiques, sans s'en inquiéter, de ne s'occuper en rien de l'enseignement ecclésiastique, de se débarrasser de toute responsabilité dans le choix des dignitaires ecclésiastiques en consultant le clergé. Je concevrais le ministère des Cultes réduit à une sinécure, et cela, sans une seule loi nouvelle, ni un seul arrêté nouveau. Il me faudrait de longs développements pour vous expliquer ceci. J'ai confiance en la liberté. Je suis persuadé qu'introduite dans l'Église, elle y produirait des résultats inattendus et par-dessus tout de profondes divisions, des schismes. L'Église catholique n'a selon moi qu'un seul grand inconvénient, c'est son unité menaçante, son organisation régimentaire. La liberté dissoudrait cette unité. Les schismes de personne d'abord, de dogme ensuite, se produiraient de toutes parts. En réalité, ce qui maintient l'ordre et la hiérarchie dans l'Eglise, c'est l'État ou plutôt le Concordat.

L'État ne connaît que les évêques et le pape. Mais le jour où l'État déclarerait qu'il ne sait pas bien qui est le pape, ni même qui est évêque, que c'est là une question entre ecclésiastiques et fidèles, l'armée serait dissoute; il y aurait des soldats, mais plus de cadre. Le cadre, je le

répète, c'est l'État qui le fait par le Concordat et les articles organiques ; pour l'application du Concordat, consulter sans cesse le clergé ; déclarer qu'on n'entend rien aux choses ecclésiastiques, que ce que l'on veut, c'est de répondre aux vœux du clergé, voilà quelle serait, je crois, la voie à suivre.

Le Concordat est le grand ennemi. Si j'ai dit qu'il était « le dernier mot de la Révolution dans l'ordre religieux ¹ », cela vient de ce que j'englobe toujours dans la Révolution l'époque consulaire et le commencement de l'Empire, époque où la grosse masse française réalise assez bien ce qu'elle voulait, ce pourquoi elle avait fait ou laissé faire la Révolution ; mais cela était bien différent de ce que voulaient les premiers pères de la Révolution.

Croyez, etc...

E. RENAN.

1. *Questions contemporaines* (l'avenir religieux des sociétés modernes, p. 380).

ANNEXE IV

Lettre de Renan aux cercles anticléricaux de Rome. (*Le Temps*, 4 novembre 1881.)

Messieurs,

J'ai été infiniment touché des témoignages de sympathie que j'ai reçus de vous dans cette ville de Rome, où le problème religieux de l'humanité se pose depuis dix-huit cents ans avec une sorte de netteté souveraine.

Rome a toujours su admirer deux choses : la première, c'est la grandeur d'attendre ; la deuxième, c'est l'inflexibilité à maintenir les principes destinés à triompher un jour. Or quel est dans l'ordre religieux le principe auquel appartient l'avenir ? C'est assurément la liberté. Rome, j'en suis persuadé, travaillera aussi efficacement désormais à établir ce principe salubre qu'elle a contribué dans le passé à inculquer la doctrine opposée. Vous avez souffert plus que personne des abus de la croyance imposée ; vous saurez mieux que personne chasser du monde

les derniers vestiges d'un régime en contradiction avec les principes les plus arrêtés de la civilisation moderne.

A l'origine des civilisations humaines, la cité n'était qu'une extension de la famille ; la famille avait des rites sacrés qui la constituaient ; il était donc naturel que la cité aussi eût ses rites et que celui qui refusait de s'y conformer cessât de faire partie de la cité. Quand l'État se constitua sur des bases plus larges, embrassant des masses plus ou moins pénétrées d'une même croyance, il était aussi assez naturel qu'il y eût une religion d'État. Mais tout est changé aujourd'hui, il n'y a plus de masses croyantes, il y a des individus croyants.

Qu'on le regrette ou qu'on s'en réjouisse, le peuple des grandes villes ne va plus à l'église, ni au temple ; on ne l'y ramènera point. Les villes secondaires et les campagnes obéissent à la même tendance. Les progrès de l'instruction publique diminueront de plus en plus la somme de virus superstitieux qui est répandu dans l'humanité, et l'on peut prévoir le jour où la croyance aux faits surnaturels (je ne dis pas à l'idéal) sera dans le monde quelque chose d'aussi peu considérable que l'est aujourd'hui la foi aux sorciers et aux revenants.

Dans une telle situation, quelle doit être la règle de la société civile ? Évidemment la neutralité. L'État renferme des personnes appartenant à des cultes différents : des catholiques, des protestants, des israélites. Il renferme aussi une classe de personnes que pour ma part je trouve la plus intéressante, ce que Sainte-Beuve appelait le « grand diocèse », je veux dire ceux qui, par respect pour la vérité, ne la renferment pas dans une formule déterminée et se contentent de faire modestement le bien, sans oser croire qu'ils possèdent le vrai à eux seuls.

Au milieu de cette diversité, l'État ne peut avoir qu'une seule règle, c'est de s'abstenir, c'est de se déclarer incompétent, c'est de ne pas plus s'occuper des opinions religieuses de ses membres qu'il ne s'occupe de leurs opinions en fait d'art et de littérature, c'est surtout de n'accorder de privilèges à personne. Des garanties, oui certes, je veux qu'il y en ait ; mais je les veux pour tous, je les veux pour la cause sainte par excellence, qui est celle de la conscience humaine, je les veux pour la foi, je les veux pour la science, je les veux pour l'esprit humain, pour tant de choses excellentes qui furent longtemps persécutées.

La meilleure des garanties, c'est le droit commun quand il est libéral. Qu'arrive-t-il en effet de ces concordats ou de ces garanties limitées à telle ou telle Église ? L'Église privilégiée accepte les avantages qu'on lui fait comme quelque chose qui lui est dû ; mais quand on lui parle de clauses onéreuses, elle oublie l'axiome : « *Qui sentit commodum debet sentire et incommodum.* » Et si on insiste, elle se dit persécutée.

Il n'y a qu'une seule issue à toutes ces difficultés, c'est un ensemble de garanties libérales, les mêmes pour tous. Qui pourra se plaindre, si nous donnons pour base à ces garanties une large loi sur les associations, calquée sur ce qui existe en Amérique, et si nous laissons aux associations libres dans les matières d'Instruction publique et d'Assistance publique le droit d'agir à côté de l'État. Quand nos adversaires ont été la majorité, ils nous ont écrasés au nom de la majorité. Nous serons plus généreux ; nous réclamerons la liberté pour ceux qui nous l'ont refusée, quand ils étaient forts.

Le passé unique au monde de votre ville incomparable

pose pour vous cette question d'une façon qui a quelque chose de tragique et de grandiose.

Vous avez dans vos mains le grand problème du XIX^e siècle. Patience et persévérance sont des vertus romaines. Les amis de la liberté ont confiance en vous.

Recevez, etc...

E. RENAN.

ANNEXE V

CORRESPONDANCE INÉDITE ENTRE RENAN ET BERSOT¹

14 janvier 1852.

Quels temps! mon cher ami. Espérez-vous encore quelque chose? Que de fois j'ai désiré vous voir pour consulter votre opinion et y trouver un point d'appui que, de quelque côté que je me tourne, je ne trouve pas dans la mienne. Votre *Montesquieu* est venu bien à propos. Hélas, que dirait-il et qu'auriez-vous dit vous-même, si vous aviez écrit depuis le 2 décembre? Néanmoins votre lecture m'a bien consolé. Je vous y ai trouvé tout entier; il y a des pages charmantes; votre conclusion surtout est à ravir; je l'ai là dans mon pupitre à la bibliothèque et je la relis sans cesse pour me donner quelque courage.

N'était votre page 57², j'aurais, je crois, définitivement

1. Communiquée par M. Taphanel, conservateur de la bibliothèque de Versailles. Quelques fragments de ces lettres ont été donnés par M. G. Monod dans son excellent livre *Renan, Taine, Michelet*.

2. A cette page 57, Bersot s'exprimait ainsi : « Je ne tombe point en extase devant le suffrage universel et ses décisions,

et à tout jamais répudié le suffrage universel, qui nous a joué cet effroyable tour. « On ne peut vivre avec toi ni sans toi. » Voilà bien le mot, et c'est là toute la vie et toute l'histoire. Que je crains bien pourtant que les espérances que vous donnez aux esprits fins ne doivent être pour bien longtemps ajournées !

Croiriez-vous que dans la fièvre des premiers jours j'étais presque devenu légitimiste, et que je suis encore bien tenté de l'être, s'il m'est démontré que la transmission héréditaire du pouvoir est le seul moyen d'échapper au césarisme, conséquence fatale de la démocratie, telle qu'on l'entend en France. Si c'est là la conséquence de 1789, ainsi qu'on nous le dit, je répudie 1789 ; car je suis convaincu que la civilisation moderne ne tiendrait pas cinquante ans à ce régime... Depuis les événements je suis devenu tout curiosité ; je ne vis que des nouvelles et des impressions d'autrui.

*
* *

17 mai 1852.

Peut-être à l'heure qu'il est, avez-vous dû prendre une détermination irrévocable¹. Quelle qu'elle ait été, per-

et je félicite ceux à qui le suffrage restreint fait cet effet. Il faut, dans ce monde, beaucoup de courage pour ne pas se dégoûter des plus beaux principes, quand on voit comment ils sont appliqués par les hommes. Le dernier mot de la sagesse sur les grands ressorts qui font aller les choses d'ici-bas me semble toujours être le mot du poète à son infidèle amie... « On ne peut vivre avec toi, ni sans toi. » Mais enfin, puisqu'il faut se décider, j'aime mieux la justice que le caprice, l'autorité incontestée que la vaine autorité, et j'aime mieux le droit contre moi que pour moi l'arbitraire. »

1. Renan fait allusion au serment de fidélité à l'Empire.

mettez-moi de vous dire que dans ma conviction vous n'étiez nullement obligé au refus et qu'au point de vue de l'opportunité je ne vous l'eusse pas conseillé. Après cela, votre conscience en ceci était souveraine et ce que vous avez fait en la suivant, vous l'avez bien fait. Mais je crains que vous n'ayez obéi à un scrupule exagéré.

Mon avis est que ceux-là seuls devaient refuser le serment, qui avaient participé directement aux anciens gouvernements (ministres, constituants, etc.) ou qui actuellement avaient l'intention arrêtée d'entrer dans une conspiration contre celui-ci. Le refus des autres, bien que louable s'il correspond à une délicatesse de conscience, est, à mon avis, regrettable. Car, outre qu'il dégarnit le service public de ceux qui peuvent le mieux le remplir, il implique que tout ce qui se fait et tout ce qui se passe doit être pris au sérieux.

J'eusse désiré, pour ma part, qu'à part cinq ou six hommes faciles à désigner tout le monde en masse et sans distinction l'eût prêté. En ce qui me concerne, on ne m'a encore rien demandé ; je vous avoue que je ne me trouve pas assez d'importance pour faire une exception au milieu de mes collègues qui, pas plus que moi, ne sont partisans du régime actuel. Il est évident que, de fort longtemps, nous devons nous abstraire de la politique. N'en gardons pas les charges, si nous n'en voulons pas les avantages.

Au cas où il serait temps encore de revenir sur votre résolution, je vous adresse les plus vives supplications dont un ami soit capable pour changer votre courage. Si votre décision est irrévocable, laissez-moi vous serrer la main et vous dire que vous avez péché par excès de vertu.

*
* *

Dimanche soir (sans date).

Je n'ai pas besoin de vous dire que j'applaudis des deux mains aux fines et vives allusions de la préface¹. Cela sera compris et fera bon effet. Ce ne sera qu'en faisant ligue et résistance sur tous les points qu'on sortira de cette infamie.

Que j'aurais aimé à parler longuement de votre excellent livre dans l'*Athenæum*². Mais voyez combien vous

1. Il s'agit probablement de l'*Essai sur la Providence* (1853).

2. L'*Athenæum français*, journal universel de la Littérature, de la Science et des Beaux-Arts (1852-1856). — Renan collabora assez assidûment à cette revue, mais sans signer tous ses articles. La plupart de ceux-ci se présentent sous la forme de notes bibliographiques. Nous devons à l'obligeance de M^{me} Psichari la nomenclature suivante :

18 décembre 1852. Article sur les *Notions élémentaires de grammaire comparée*, par M. E. EGGER.

19 février 1853. . Note sur le *Commentaire d'Ibn-Akil*, par le D^r FRÉDÉRIC DIETERICI.

12 mars 1853. . . *Renseignements sur l'éducation et l'instruction en France*, par le D^r HOLZAPFEL. (Analyse bibliographique.)

23 avril 1853. . . Une note sur les livres de MM. C. DAREMBERG, BERSOT et GUIGNARD.

7 mai 1853. . . . Une note sur les *Soliloques de saint Augustin*.

24 décembre 1853. Une note sur les livres de M. P. A. PARAVIA.

7 janvier 1854. . Une note sur le *Traité des synonymes de la langue latine*, par BARRAULT et GRÉGOIRE.

29 avril 1854. . . Une note sur la *Réfutation inédite de Spinoza par Leibniz*, précédée d'un mémoire par A. FOUCHER DE CAREIL.

4 novembre 1854. Note sur la *Parabole de l'enfant égaré*, etc., par PH.-ED. FOUCAUX.

aviez raison de tonner, dans votre préface, contre la faiblesse morale de ce siècle. Ce misérable journal a tourné depuis quelques semaines de la façon la plus déplorable. Il a inséré des vers à la Montijo!!... Tout cela prouve qu'il fallait à tout prix pour vivre avoir quelques souscriptions des ministères. Certes il valait mieux mourir. Enfin je suis tout à fait décidé, au moins jusqu'à nouvel amendement, à n'y rien signer.

*
* *

Jersey, 28 août 1863.

Mon cher ami,

Je reçois sur ce rocher où m'ont jeté mes pérégrinations océaniques votre bonne lettre du 23. Soyez d'abord bien rassuré sur votre article. Il est charmant, un des plus exquis que vous ayez faits. Je ne vois plus que Cousin, Sainte-Beuve, Prévost et notre père Sacy qui écrivent si bien que vous.

M. de Sacy a certes fort bien interprété ce que je pouvais désirer en me joignant à ceux qui vous priaient de faire l'article dans *les Débats*. Voici bien ce qui s'est passé. Je me suis imposé pour règle absolue de ne demander ni directement, ni indirectement d'article sur ce livre, ni de me mêler en rien de ceux qui seraient choisis pour cela. Je fis une exception pour le premier jour de la publication, vu les grandes inquiétudes que nous avions, Lévy et moi, sur la possibilité d'une saisie ou autre inconvenient. Je priai M. de Sacy, Sainte-Beuve et les journaux libéraux de dire qu'à leur avis de telles choses avaient le droit de s'imprimer. Passé cela, je m'isolai

absolument. M. de Sacy me parla un jour d'un article que le journal devait faire sur le livre ; il m'exprima la crainte qu'une personne n'en fût chargée, laquelle pourrait dire des choses fort opposées à celles qu'il avait dites lui-même, ce qui rendrait sa fonction de directeur encore plus délicate. Je lui répondis que je lui livrais tout cela sans réserve, que je ne voulais entrer pour rien dans le choix de la personne qui ferait l'article. Il prononça votre nom. J'eus alors mille raisons de dire que tout ce qu'il ferait serait bien fait.

Vous me demandez, cher ami, si je suis content. J'aurais beaucoup plus d'amour-propre littéraire que je n'en ai, que je devrais l'être et je vous assure que j'ai fait ce livre avec un sentiment fort supérieur à toute petite vanité. Votre article est exquis, je le répète. Comment ne serais-je pas content ?

Ce n'est pas entre nous et en si grave matière que des articles de molle complaisance peuvent être de mise. J'aurais, si nous avions le loisir de causer ensemble, quelques réflexions à opposer à vos réflexions si judicieuses. Ainsi je ne crois pas que cette façon de tâcher de reconstituer les physionomies originales du passé soit si arbitraire que vous semblez le croire. Je n'ai pas vu le personnage ; je n'ai pas vu sa photographie ; mais nous avons une foule de détails de son signalement. Tâcher de grouper cela en quelque chose de vivant n'est pas si arbitraire que le procédé tout idéal de Raphaël ou du Titien.

Quant aux motifs pour lesquels je n'ai pas fait une critique détaillée des textes évangéliques, le principal a été que c'est fait. Le livre de Strauss, dégagé de sa préface et de sa conclusion, est cela ; en joignant à Strauss la lec-

ture des livres que j'ai indiqués dans ma préface, on a au complet toute la discussion de détail que suppose mon livre. Remarquez d'ailleurs que j'ai consacré à résumer la critique des Évangiles près de quatre-vingts pages de la préface. Quant au charme de Jésus, c'est qu'il a dû principalement se distinguer par là, bien plus que par la raison ou même par la grandeur. Ce fut avant tout un charmeur. Je n'en finirais pas ; mais n'en est-il pas toujours ainsi, et en matière aussi fugace comment prétendre avoir atteint un idéal absolu ?

Soyez donc fier de votre article, comme moi je suis fier de l'avoir inspiré. Quant à rentrer dans la question, certes personne ne le peut si bien que vous, si jamais il y a lieu. Il est certain que la lettre de l'évêque de Laval, il y a quelques jours, me fit un moment désirer que *les Débats* disent quelques mots de ces inqualifiables injures, surtout les autres journaux libéraux l'ayant fait. Je faillis en écrire à M. de Sacy (je n'avais pas encore reçu votre article). Puis ma résolution de ne pas entrer dans tout ce bruit, les embarras du voyage, le bruit du vent et de la mer, etc... m'arrêtèrent. Soyez juge. Il est certain que j'aurais droit de demander aux tribunaux ou au Conseil d'État si les lois sur la diffamation obligent les évêques. Mais alors il faudrait poursuivre le *Figaro* qui, lui, a inventé des anecdotes saugrenues, fausses depuis un bout jusqu'à l'autre, et Barbey d'Aurevilly qui, m'a-t-on dit, a fait sur mon compte un inconcevable article d'injures. On a trouvé moyen de faire partir la calomnie de si bas que pour la relever je serais obligé de me salir. Par caractère, je suis tout à fait indifférent à cela ; je ne crois pas que cela fasse tort au progrès des idées saines.

Quant au livre, il ne s'en porte que mieux et je soupçonnerais presque mon éditeur de se mettre de la partie. Chaque édition de 5.000 s'écoule en huit ou dix jours et une lettre de Lévy que je reçois aussi m'apprend qu'en ce dernier temps la vente, loin de se ralentir, s'accélère. Je dis cela sans vanité, car cela ne prouve pas que le livre soit bon ou mauvais. Mais cela prouve que les moyens employés pour l'étouffer ne sont pas très efficaces.

BIBLIOGRAPHIE¹

- Le Livre d'Or de Renan.** (A. Joanin, éditeur, 1903.)
- R. Allier.** *Études sur la Philosophie morale au XIX^e siècle.*
— *La Philosophie d'Ernest Renan.*
- Amiel.** *Fragments d'un journal intime*, t. II, pp. 62, 123, 237.
- Barbey d'Aurevilly.** *Les Œuvres et les Hommes*, t. I. (Philosophes et Écrivains religieux.)
- Barbier de Meynard.** *Discours à la Société asiatique.* (Imprimerie nationale, 1892.)
- M. Barrès.** *Huit jours chez M. Renan.*
— *Le Figaro*, 3 octobre 1892.
- W. Barry.** *Ernest Renan* (Londres, 1905).
- Fr. Bazouge.** *Ernest Renan.* (Société générale de Librairie catholique, 1889.)
- Ph. Berger.** *Renan et la Chaire d'hébreu au Collège de France.*
— *Souvenirs intimes d'un de ses élèves.* (*Journal des Débats*, 7 octobre 1892.)

1. Nous n'indiquons ici que des études sur Renan d'un caractère général à l'exclusion des œuvres de critique et de polémique religieuses. Une bibliographie complète est donnée par HUGO P. THIEME dans son excellent *Guide bibliographique de la Littérature française de 1800 à 1906.* (Bibliothèque Nationale, 8^e Q. 3483.)

- Bersot.** *Essais de philosophie et de morale*, t. II (1864).
- R. de Bonnières.** *Mémoires d'aujourd'hui* (1883-1888), 3 vol.
- H. Bordeaux.** *Les écrivains et les mœurs* (1900).
- Bourdeau.** *Les Maîtres de la Pensée contemporaine* (1904).
- P. Bourget.** *Renan* (Quantin, éditeur, 1883).
- *Essais de Psychologie contemporaine.*
- *Renan d'après sa Correspondance.* (*Revue Encyclopédique*, 12 novembre 1898, p. 973.)
- G. Brandès.** *Moderne Geister.*
- Herman G.-A. Brauer.** *The Philosophy of Ernest Renan.*
- M. Bréal.** *L'Avenir de la Science.* (*Journal des Savants*, janvier 1893.)
- *Notes sur Ernest Renan.* (*Revue de Paris*, 15 septembre 1903.)
- Ad. Brisson.** *Portraits intimes* (1894).
- *L'Envers de la Gloire.* (Enquêtes et Documents inédits, 1905.)
- F. Brunetière.** *Nouveaux Essais sur la Littérature contemporaine* (1895).
- *Cinq Lettres sur Renan* (1904).
- L. Brunschwig.** *Revue de Métaphysique et de Morale* (1893, pp. 86-97).
- Caro.** *L'Idée de Dieu et ses Nouveaux Critiques* (1864).
- Challemel-Lacour.** *Discours de réception à l'Académie française* (janvier 1894).
- F. Charmes.** *Études historique et diplomatique* (1894).
- Abbé Cognat.** *M. Renan hier et aujourd'hui* (1883).
- James Darmesteter.** *Critiques et Politiques.*
- *Notice sur la Vie et l'Œuvre de M. Renan.* (Imprimerie nationale, 1893.)
- Madame Mary J. Darmesteter.** *Revue de Paris* (15 mai 1908), III, p. 341.
- *La Vie de E. Renan* (1898).
- G. Deschamps.** *La Vie et les Livres*, t. II (1896).
- *Journal des Débats* (3 octobre 1892).
- *Le Temps* (6 décembre 1908).

- P. Deschanel.** *Figures littéraires* (Calmann-Lévy, 1889).
- L. Dimier.** *Les Maîtres de la Contre-Révolution* (1907).
- E. Drumont.** *Figures de Bronze et Statues de Neige.*
- Grant Duff.** *Ernest Renan, — in memoriam.* (Londres, 1893).
- Fr. Espinasse.** *Life of Renan.* (Londres, 1895.),
- E. Faguet.** *Politiques et Moralistes* (3^e série).
- *Histoire littéraire publiée sous la direction de M. Petit de Julleville* (t. VIII, p. 397).
- *Propos Littéraires* (t. III, 1905).
- *Revue Bleue* (11 août et 29 décembre 1894, II, pp. 167 et 809).
- *Revue Bleue* (28 mai 1898, IX, p. 695).
- *Revue des Revues* (1^{er} février 1904, t. XLVIII, p. 337).
- A. Fouillée.** *L'Idée Moderne du Droit.*
- A. France.** *Discours pour l'Inauguration de la statue de Tréguier.* (*Le Temps*, 14 septembre 1903.)
- *La Vie littéraire*, 4 vol.
- P. Gay.** *L'Amour-propre psychologique en religion.* (Genève, 1905.)
- P. Gener.** *Amigos y Maestros.* (Madrid, 1897.)
- Goncourt (Edmond et Jules de).** *Journal des Goncourt.*
- Gourmont (R. de).** *Promenades Littéraires.* (Paris, 1904.)
- Gratry (L. P.).** *Les Sophistes et la Critique.*
- H. Haynie.** *The Captains and the Kings.* (Intimate reminiscences of notabilities) (Londres).
- H. Houssaye.** *Les Hommes et les Idées* (1886).
- P. Janet.** *La Crise philosophique.* (Renan, Taine, Littré, Vacherot, 1865.)
- P. Lapeyre.** *Renan peint par lui-même* (1893) (pamphlet).
- P. Lasserre.** *Le Romantisme français* (1907) (p. 525-534).
- E. Ledrain.** *Ernest Renan (sa vie et son œuvre).* (*Journal « l'Artiste »*, 1892.)
- *Ernest Renan, Souvenirs inédits.* (*La Revue*, 1^{er} janvier 1907.)

- M. Lefranc.** *Pourquoi nous glorifions Renan.* (Ligue des Bleus de Bretagne, 1903.)
- Le Gal.** *Renan et la Démocratie.*
 — *Renan à Tréguier.*
 — *Pourquoi nous protestons contre la glorification d'Ernest Renan à Tréguier.* (Rennes, 1903.)
- J. Lemaître.** *Impressions de théâtre* (t. I et VII).
 — *Les Contemporains* (t. I et V).
- J. Lionnet.** *L'Évolution des Idées chez quelques-uns de nos contemporains* (1905).
- R. Litalien.** *La Crise religieuse de Renan.* (Cahiers de la Quinzaine, novembre 1903.)
- A. Lombroso.** *Dal Renan al Thiers ed al Taine* (*La Nuova Parola*, vol. IX), (Rome, 1906).
- Mézières.** *Reponse au Discours de réception de Renan à l'Académie française* (1879).
- Monod.** *Renan, Taine, Michelet.*
 — *Ernest Renan.* (Une brochure, Nogent-le-Rotrou.)
- Fr. Nietzsche.** *Le Crépuscule des Idoles.* (Flâneries d'un Inactuel, § 2.)
- E. Ollivier.** *L'Empire Libéral*, t. VI, pp. 334 et suiv., p. 496; t. XI, pp. 606 et suiv.).
- G. Paris.** *Penseurs et Poètes* (1896).
- Peyrat.** *Quelques lettres à Alphonse Peyrat* (1903).
- Pillon.** *La Critique philosophique* (1874, 1^{re} partie, p. 205).
 — *L'Année philosophique* (1890, 2^e partie, p. 263).
- Platzhoff.** *Ernest Renan. Ein Lebensbild.* (Dresde et Leipzig, 1900.)
- Prévost-Paradol.** *Essais de Politique et de Littérature* (1^{re} série).
- M. Pujo.** *Essais de Critique générale.* (La crise morale, 1898.)
- Quellien.** *Renan intime.* (*Revue Encyclopédique*, 1892, t. II, p. 4559.)

- E. Rambert.** *Études Littéraires.* (Lausanne, 1890.)
- Ravaisson.** *La Philosophie en France au XIX^e siècle* (pp. 105-116, p. 139, p. 216).
- Salomon Reinach.** *Renan.* (Ernest Leroux, 1893.)
- Ch. Renouvier.** *La Critique philosophique* (1876, 2^e partie, p. 393 ; 1878, 2^e partie, p. 339 ; 1883, 2^e partie, pp. 65, 81, 161, 177).
- E. Rod.** *Les Idées morales du temps présent* (1891, pp. 11-39).
- Sainte-Beuve.** *Nouveaux lundis* (t. II et VI).
- Robert Saitschick.** *Französische Skeptiker* (Voltaire, Mérimée, Renan). (Berlin, 1906.)
- G. Séailles.** *Ernest Renan.* (Essai de Biographie psychologique, 2^e éd, 1895.)
- Ed. Schérer,** *Études sur la Littérature contemporaine*, vol. IV, V, VII, VIII, IX.
— *Mélanges d'Histoire religieuse* (pp. 61-137).
- Ch. Secrétan.** *Essais de Philosophie et de Littérature*, pp. 368-371. (Lausanne, 1896.)
- Seignobos.** *Histoire littéraire de M. Petit de Julleville* (t. VIII, p. 259).
- E. Seillière.** *L'Impérialisme germaniste dans l'œuvre de Renan.* (*Revue des Deux-Mondes*, 15 octobre et 15 novembre 1906.)
- J. Simon.** *Quatre Portraits.*
- G. Sorel.** *Le Système historique de Renan*, 4 vol. (1906).
- R. Thamin.** *Histoire littéraire de M. Petit de Julleville* (t. VIII, p. 453).
- J. Vaudon.** *Nouvelles Études et Notes littéraires sur quelques écrivains du XIX^e siècle* (1902).
- M. Verne.** *La Revanche de l'Idéalisme.* (Bibliothèque universelle de Lausanne, août 1876), p. 545-570.
— *Ernest Renan et la Question religieuse en France.* (Extrait de la *Revue de Belgique*, 1899.)
- Voguë (de).** *Après Renan.* (*Revue des Deux-Mondes*, 15 novembre 1892.)

- J. Wogue.** *Les idées littéraires de Renan (1843-1844).* (*Revue Bleue*, 16 et 23 décembre 1905; IV, pp. 797 et 827.)
- R. d'Ys.** *Ernest Renan en Bretagne (1904).*

BIBLIOGRAPHIE ALLEMANDE ¹

- Henri Schoen.** *E. R. Zeitschrift für Philosophie und Pädagogik* (Neue Folge der « *Zeitschrift für exakte Philosophie* »), von O. Flügel und W. Rein. 1894 Heft 1 und 2. S. 1 — 21, 89 — 104.
- Heinrich Baldensperger.** *E. Rs. Entwicklung, Geschichtsschreibung und Weltanschauung.* « Die christliche Welt », 1894. Spalte, 422 ff., 557 ff., 610 ff.
- Georg Brandes.** *E. R. Moderne Geister*, 3. Aufl. Frankfurt a. M. 1897 S. 73 — 133.
- H. Ritter.** *E. R. über die Naturwissenschaften und die Geschichte.* Gotha 1865.
- Heinrich Homberger.** *R. und die deutsche Kultur.* (*Deutsche Rundschau* XIX. S. 470 — 82.)
- Otto Pfeiderer.** *E. R.* (*Deutsche Rundschau*, 1893, Heft 4.)
- Stephan Pawlicki.** *E. Rs. Leben und Schriften.* Wien, St. Norbertus, 1894. 53 S. [Aus den Jahrbüchern der Leogesellschaft; im Buchhandel vergriffen].
- Paul Bourget.** *Renans Briefwechsel.* (*Die Zukunft*, 15 Juli 1898.)
- Karl Frenzel.** *Renan und Henriette.* (*Kosmopolis*, 1896 Dezember. S. 861 ff.)
- Gustav Karpeles.** *Magazin für Litteratur.* 61. Jahrgang 1892. Nr. 42, 43.)
- Abraham Kuenen.** *Gesammelte Abhandlungen zur biblischen Wissenschaft, deutsch von Budde.* Freiburg. 1894. S. 430 — 40. *Drei Wege, ein Ziel.* (Renan, Kittel, Baethgen über die Geschichte Israels.)

1. Empruntée au livre de M. Platzhoff : *Ernest Renan, Ein Lebensbild.*

Karl Horst. *Besprechungen der « Histoire d'Israel » in Schürer-Harnacks theologischer Litteraturzeitung.* 14. Jahrgang. Nr. 24; 15. Nr. 5; 11. Nr. 14; 19. Nr. 10.

Sigmund Bodnár. Kapitel « Renan » im. 2. Band seines « Mikrokosmos ». S. 88 — 190. Berlin. Verlag von Hermann Walther (Friedrich Bechly) 1898.

Überweg-Heize. *Geschichte der Philosophie.* 9. Auflage. Leipzig, 1901. Letzter Band : *Die Philosophie in Frankreich.* Von Ruysen.

Vu : *Le Président de la thèse,*

A. ESMEIN.

Vu : *Le Doyen,*

CH. LYON-CAEN.

VU ET PERMIS D'IMPRIMER :

Le Vice-recteur de l'Académie de Paris,

L. LIARD.

TABLE DES MATIÈRES

INTRODUCTION	1
I. L'influence de Renan.	3
II. Essai sur la psychologie de Renan et sur le renanisme.	44

TITRE PREMIER

La philosophie de l'histoire.

CHAPITRE I. — L'influence des études historiques et de la philosophie allemande sur l'œuvre de Renan	39
CHAPITRE II. — L'« Avenir de la Science » et le fatalisme historique.	57
CHAPITRE III. — Critique du fatalisme historique de l'« Avenir de la Science »	79
CHAPITRE IV. — Les « Dialogues philosophiques ». — Nou- velle critique du fatalisme renanien.	93
CHAPITRE V. — Les « Dialogues philosophiques » (<i>suite</i>). — Essai sur l'aristocratie de Renan.	115

TITRE II

La politique théorique.

CHAPITRE VI. — Généralités sur la politique théorique de Renan	139
---	-----

CHAPITRE VII. — Les causes d'instabilité des régimes politiques de la France contemporaine.	
— Les enseignements du passé . . .	147
CHAPITRE VIII. — Les causes d'instabilité des régimes politiques de la France contemporaine. — Les enseignements de l'histoire contemporaine (1815-1870) . . .	165
CHAPITRE IX. — « La Réforme intellectuelle et morale. »	
— Le patriotisme de Renan. — Les leçons de la guerre	191
CHAPITRE X. — « La Réforme intellectuelle et morale » (suite). — Le programme des réformes pratiques	217
I. Organisation du pouvoir législatif. . .	219
II. La réforme de l'enseignement. . . .	224
III. Les rapports de l'Église et de l'État. .	242
CHAPITRE XI. — Synthèse et critique générale de la politique théorique de Renan.	259

TITRE III (APPENDICE)

La vie publique de Renan.

CHAPITRE XII. — La campagne électorale de 1869. . . .	289
— La candidature au Sénat (1878). . . .	319
ANNEXES.	327
BIBLIOGRAPHIE	347

